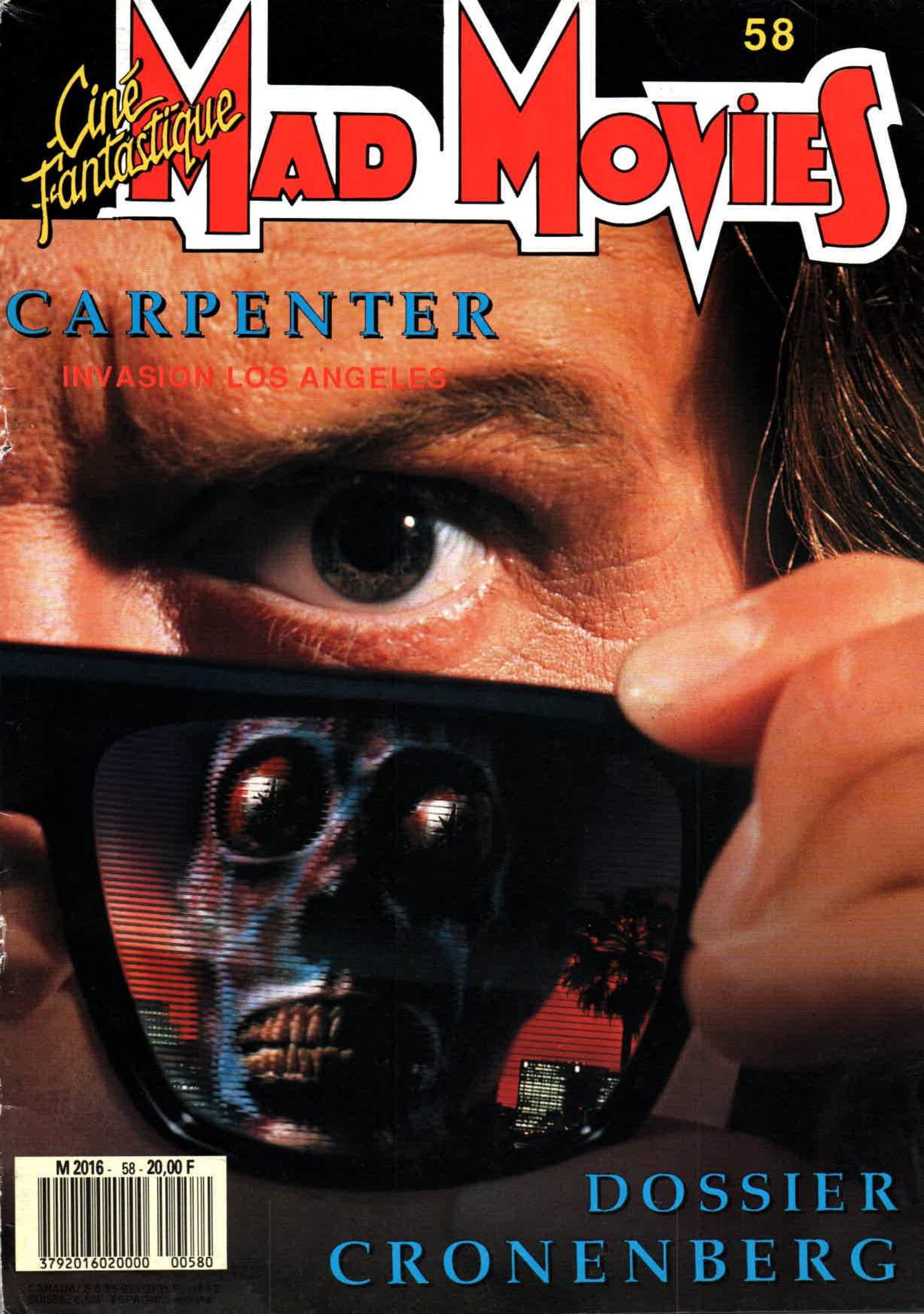
58

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

CARPENTER

INVASION LOS ANGELES



DOSSIER CRONENBERG

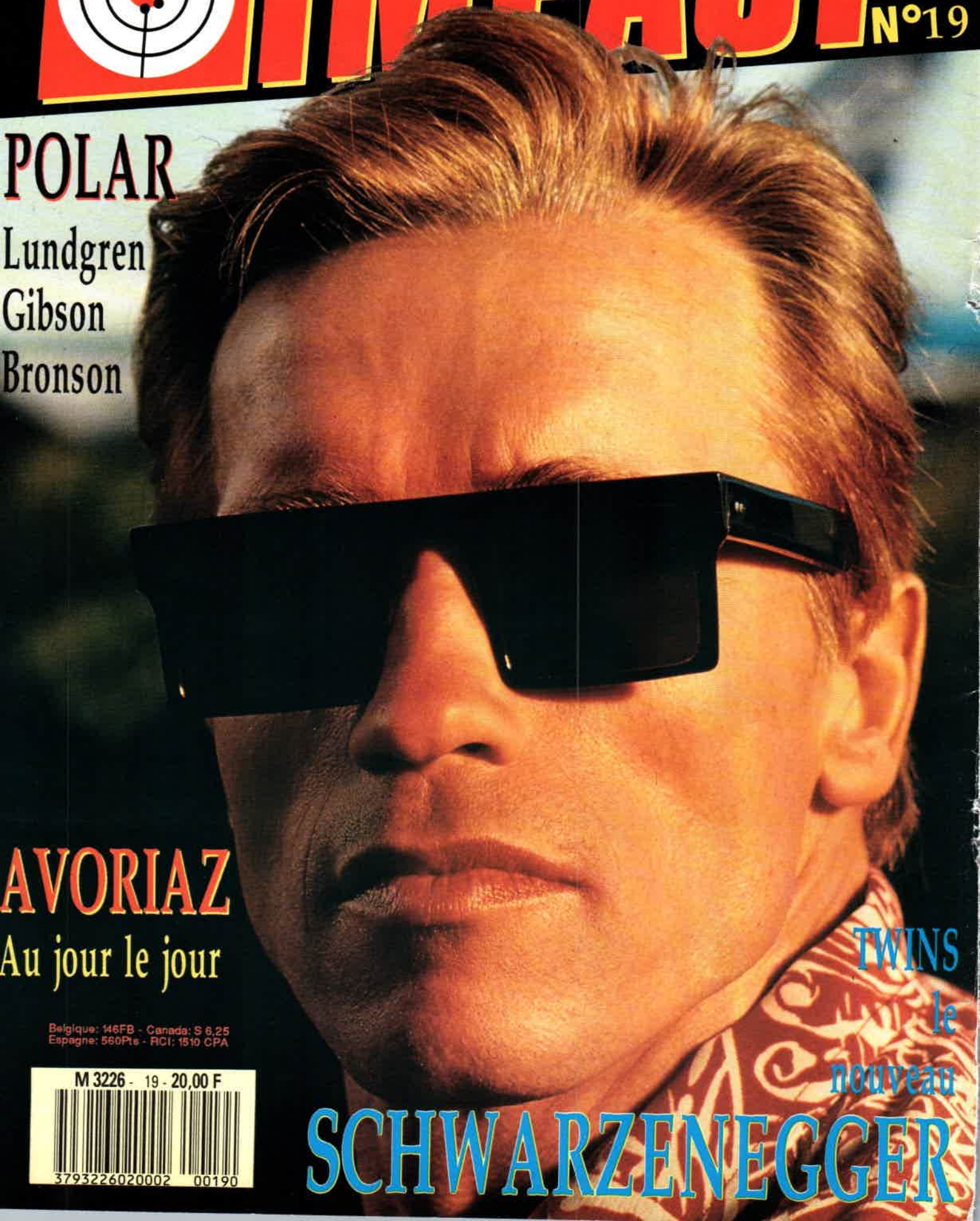
M 2016 - 58 - 20,00 F

3792016020000 00580

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT

N°19



POLAR

Lundgren
Gibson
Bronson

AVORIAZ

Au jour le jour

TWINS le nouveau SCHWARZENEGGER

Belgique: 146FB - Canada: S 6,25
Espagne: 560Pts - RCI: 1510 CPA

M 3226 - 19 - 20,00 F

3793226020002 00190

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 58. **Rédacteur en chef:** Jean-Pierre Putters. **Coordination:** Marc Toullec. **Comité de rédaction:** Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Maitland Mc Donagh, Jean Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration:** Didier Allouch, Gilles Boulenger, Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Nick d'Auria, Denis Guerrey, Michel Ménoré. **Correspondants:** Maitland Mac Donagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette:** Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Antarès/Travelling, Daniel Bouteiller, Pierre Carboni, Jean Cauchy, Agnès Chabot, D.D.A., Joël Dangol, Firmin d'Artois, Thierry Defait, Delta Vidéo, Françoise Dessaigne, Epi, Joëlle François, Bill George, Laura Gouadin, Alexandre Grenier, François Guerrar, Samuel Hadida, Henri Lenique, New World, Panda Films, Gilles Polinien, André-Paul Ricci, Jonathan Rutter, Troma, Sandra Tucker, Jean-Pierre Vincent.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's boys. **Photogravure:** I.G.O. **Impression:** S.I.E.P. **Distribution:** N.M.P.P. Tirage: 90.000 exemplaires. **Dépôt légal:** Mars 89. Paraît tous les deux mois. **Commision paritaire:** 59956. **ISSN:** 0338 - 6791.

SOMMAIRE

ACTUALITES

Notules Lunaires. 4
Dans les griffes du Cinéphage. 8
Invasion Los Angeles. 12
Les Aventures du Baron de Munchausen. 16
Palmarès 88 23
La Mouche II 26
J'ai épousé une Extra-terrestre. 30
Dr. Jekyll et Mr. Hyde 32
Deep Star Six 34
Horror Show. 36
Moontrap 40
Jeux d'Enfants 50
Opressions 52

ENTRETIENS

Avec Eric Stoltz (La Mouche II) 28
Avec Jean Cauchy (Oppressions) 52
Avec Anthony Perkins (Dr. Jekyll...) 32
Avec David Cronenberg 43

LES RUBRIQUES

Notules Lunaires, Editorial 4
Dans les Griffes du Cinéphage 8
Box Office, Avis Chiffrés 10
Forum (...Munchausen) 20
Vidéo et Débats 54
L'évènement Vidéo (les film "Infinity") 56
Télémaniac 58
Courrier des lecteurs 62
Mad'gazine 64
Petites Annonces, Titre Mystérieux 66

RETROSPECTIVE

Le Film Décrypté (Brazil) 24
David Cronenberg 42

Ciné Fantastique **MAD MOVIES**

JEU D'ENFANT. Ne jouez pas avec lui! Page 50

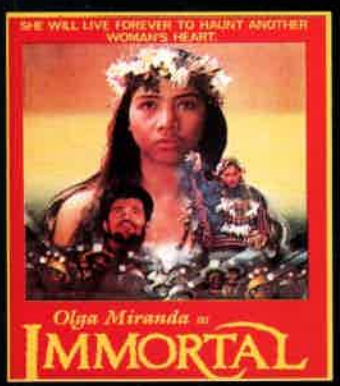
MUNCHAUSEN... Grandiose et mouvementé. Page 16

Cronenberg: un auteur, une carrière. Page 42

Schwarzenegger revient! Tous les détails sont dans le numéro 19 de ce diable d'*Impact* qui s'obstine à nous faire une concurrence acharnée. Dans le même numéro: Dolph Lundgren avec **The Punisher**, Mel Gibson dans **Tequila Sunrise**, Bronson pour **Le Messager de la Mort** et **Kinjite**, le compte-rendu d'Avoriaz au jour le jour avec Palmarès et tout et tout, **Phantasm II, Dr. Jekyll and Mr. Hyde, Munchausen**, etc... Et encore les polars, la vidéo, la vidéo X et toutes les bonnes rubriques habituelles. Un magazine que vous ne pouvez pas manquer, vous le regretteriez trop. En vente dans toutes les bonnes librairies et même aillleurs. 20F.

NOTULES LUNAIRES

■ Déjà connu sous les titres de **House on Rubens Street**, **Off Balance**, **An Unuasal Crime**, le nouveau Ruggero Deodato est sorti aux U.S.A. sous le titre de **Phantom of Death**, avec Michael York et Donald Pleasence qui, eux, ont gardé leur nom.



■ Aux Philippines, la série B reste toujours très active. La compagnie *Solar Films* implantée à Manille propose deux joyaux. Ce sont **Any-Man, Master of None** qui conte une histoire d'héroïc-fantasy à la **Conan** (le vilain Black Tengo vole le trône du roi Atus et convoite son épée magique. Merci **Excallbur**); et **Immortal** avec Olga Miranda (un type découvre que sa fiancée disparue voici trois ans et présumée morte a survécu grâce à une tribu perpétrant des rites magiques). Peut être un jour en vidéo.

■ Clive Barker va entamer sous peu le tournage de son deuxième film, **Night Breed**, avec, dans le rôle principal d'un médecin fou, David Cronenberg, entouré des gloires du Top 50 britannique: la chanteuse Suzy Quatro et son alter ego Mark Almond qui plafonne en numéro un.

■ On est bien content d'être revenus sains et saufs d'Avoriaz, car il s'en passe de belles dans les stations enneigées (encore que cette année...). Prenez, au hasard **Iced**, tourné sous le titre **Blizzard Of Blood** (*vraiment vous avez dit "blizzard", mon cher San Helving?*) de Jeff Kwitny avec Debra Deliso, Doug Stevenson... On y voit de fort imprudentes personnes invitées à revenir dans une station où, quatre ans auparavant, a eu lieu un grave accident de ski où il se pourrait bien qu'ils aient eu quelques responsabilités. On parie qu'il s'agit d'un skiso-killer skizophrène... C'est tout bon (*je dirais même: c'est tes skis!*).

■ Qu'obtient-on en croisant des tortues et des colis de déchets toxiques? Des Tortucolis!!! Non vous n'y êtes pas, cela donne **Teenage Mutant Ninja Turtles**, le nouveau film de Steve Barron (**Electric Dreams**) pour *Golden Harvest*. Il s'agit de la version avec de véritables acteurs d'une série TV qui triomphe actuellement aux U.S.A., inspirée d'une BD. Le film devrait atterrir dans vos souliers aux alentours de Noël 89.

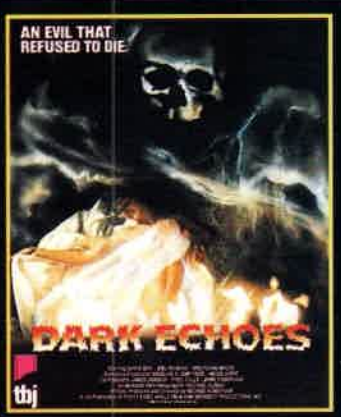
■ Tourné il y a quelque quatre années, **The Carrier** (que l'on peut traduire maladroitement par "Le Transporteur" vient juste de sortir aux U.S.A. Il s'agit d'un petit film de copains réalisé par Nathan J. White avec Gregory Fortescue et Steve Dixon. Un petit village isolé par un glissement de terrain consécutif à un fort orage (ô désespoir!) est victime d'un virus ayant la propriété de faire fondre les gens qui en sont victimes. On se demande tout de même si le succès d'un récent film n'y serait pas pour quelque chose. Ainsi fond, fond, fond...

EDITORIAL

Chacun monte au créneau pour se porter au secours du cinéma. Merci pour lui. Nous voilà bien contents. *Télérama* n'ose même plus taper si fort sur les petits films qu'ils expédiaient souvent en une quinzaine de lignes perfides. Regardez pour **Monkey Shines**, par exemple: le début ne leur paraît pas mal. C'est déjà ça... En plus, vous ne voyez pas que ces petits films-là deviendraient des chefs-d'œuvre demain? Non, j'exagère évidemment, mais quand même, observez comme ils tentent déjà de récupérer Cronenberg, qui aurait tellement de talent s'il ne se complaisait pas le plus souvent dans ses bains de sang habituels.
Ils nous avaient déjà fait le coup en assassinant David Lynch à l'époque **d'Eraserhead**, pour l'encenser ensuite lorsqu'il livra son décisif **Elephant Man**.
Effet de mode? Oui, mais pas seulement. Ecoutez *Première* nous parler de **Faux Semblants**: "Un film trop universel pour n'être que fantastique"! C'est pas beau, ça? C'est clair, pour ces gens-là, l'étiquette fantastique se colle sur des produits dégoulinant d'hémoglobine, suant le mauvais goût et les effets faciles, qu'il est de bon ton de toiser d'un air ironique et de traiter d'une plume méprisante.
Mais qu' un auteur livre un chef-d'œuvre du fantastique, alors là non! Ca participe du crime de lèse-critique, de l'attentat à la déontologie cinématographique. En fait, ce qu'ils voient dans le fantastique, ce qu'ils reconnaissent, c'est sa caricature, ni plus ni moins. Quand on pense que nous faisons le même métier...
Et on peut s'étendre à la télévision où l'on pratique le même langage. Regardez ces directs d'Avoriaz: le beau soleil sur la station, deux trois pélerins grimés en monstres et les interviews de jurés du Festival ou de simples badauds: "Alors, monsieur, vous aimez le sang, vous avez eu très peur, vous n'avez pas vomi sur l'écran, au moins?" (ça c'est une question spécial Michel Denisot, le chroniqueur qu'il vous faut).
Plus on réduit le fantastique à ces "trucs" publicitaires d'épouvante, d'horreur ou de machines sanglantes et plus il risquera de choquer, de faire du spectacle. Tant pis si sa forme la plus intéressante, l'imaginaire, l'irréel, la transgression du quotidien, se trouve complè-

VIDEO VIOLENCE II: THE EXPLOITATION

Après le succès de **Video Violence**, *Camp Video* reprend la bonne recette. Deux promoteurs astucieux décident de produire des shows télévisés "snuff", c'est-à-dire avec des victimes qui ne quittent pas vivantes le plateau. Les meurtres sont bien craspec. La tradition du programme veut que les vedettes invitées soient aussi mises à mort. Le spectacle est monté sur une chaîne câblée. Défini comme une "comédie macabre", **Video Violence II**... serait surtout un **Vidéodrome Z** dans la grande tradition du gore pimpant de Herschell Gordon Lewis. De la gratuité, du mauvais goût, de l'érotisme... Typiquement américain.



■ **Dark Echoes** a vraiment l'air bizarre. Cette réalisation d'un certain George Robotham avec Karin Dor débute à la fin du siècle dernier. L'équipage d'un navire se révolte contre le cruel Captain Ghor (!). Un siècle après, Ghor refait son apparition pour exterminer les descendants de ses meurtriers. Bill Cross, un enquêteur doué de pouvoirs paranormaux, mène l'investigation.

■ S'impatientant d'un futur **Freddy 5**, dont le tournage est prévu pour août prochain, la *New Line* monopolise Robert Englund en rachetant à *Cinetel* sa première réalisation, **976-Evil**.

■ Stephen Herek, talentueux réalisateur du premier **Critters** et d'un **Bill and Ted's Excellent Adventure** qui a mis plus d'un an à sortir, s'attaque à une adaptation de la bande-dessinée **The Shadow**.

■ La firme *Action International Pictures* dirigée par David Winters n'hésite pas à aller dans le sens de la Détente entre l'Est et l'Ouest pour les besoins de **The Final Sanction** de David A. Prior. Un Soviet et un Yankee s'allient après le début de la troisième guerre mondiale afin d'éviter le chaos final. Avec Robert D'Zar, le maton infernal de **Maniac Cop**.

tement occultée au bénéfice du Dieu Audimat.
Amalgamer fantastique et fête foraine, voilà le ton mass-médiocre qu'on tente d'imposer au public en caressant le gogo dans le sens du poil. Des petites étiquettes dans des grands tiroirs qu'on ouvre toujours pour sortir les mêmes balourdises. Dur!
Les distributeurs prennent le relais sans donner vraiment l'impression de croire à leurs films. Voir **La Section** jeté anonymement en pâture à un public indifférent (2000 entrées Paris en première semaine!). **Monkey Shines**, qui sort dans un circuit pas terrible, avec une affiche à la noix et un titre complètement ringard. Après avoir visionné cet excellent "Romero", vous auriez l'idée de le titrer "Incidents de Parcours", vous?
Le genre fantastique est un joyau précieux dont nous ne sommes pas détenteurs, mais qu'il nous faut tout de même préserver à toute force. Cette revue, nous l'avons toujours faite dans ce sens, à la fois pour nous et pour vous. Pour vibrer aux mêmes découvertes et pour vivre ensemble la même passion. Il semble qu'aujourd'hui cet art de vivre la revue devienne de la légitime défense.
Transition idéale pour évoquer le questionnaire que nous vous proposons dans ce numéro (voir page 11). C'est l'occasion pour vous de nous dire ce que vous aimez dans la revue, ce que vous n'appréciez pas, ce que vous aimeriez y trouver, etc. Faisons cette revue ensemble et défendons le fantastique pour nous-mêmes, ça sera toujours ça de gagné en attendant de convaincre les autres qu'il s'agit bien là d'art cinématographique à part entière.
Je m'aperçois vers la fin du ton amer que j'utilise pour vous dire tout cela. C'est qu'au chapitre des adieux,on vient d'en apprendre une mauvaise juste au moment de boucler: la disparition de Pierre Pattin, comme ça en plein dans la trentaine. Pierre fut l'un des premiers à m'aider lorsque la revue passa professionnelle, au numéro 22, et plus tard il nous apporta très souvent des textes trempés au sulfure et témoignant d'un véritable amour du cinéma.
Il n'y a rien de plus à raconter. Désormais on ne peut que se souvenir des crises de rires que l'on a connues, des réunions à Movies 2000 à se raconter les films vus, des festivals passés ensemble.
Maintenant, le plus fou de nous tous s'en est allé. C'est tout.

Jean-Pierre PUTTERS

She is nasty and imperishable.
No one could stop her.
SCREENINGS
23 OCT. SUN. 3.00 PM
27 OCT. THU. 5.00 PM
DON'T UNDERESTIMATE BEFORE YOU SEE HER.
BARBARA CONSTABLE IN
NASTY HUNTER

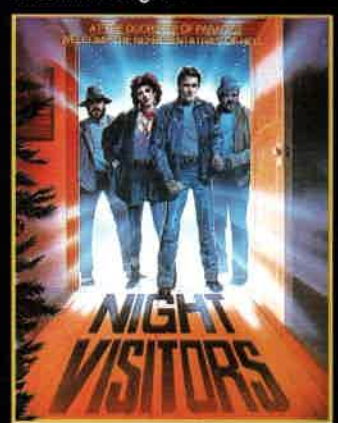
■ Après une discrète année 1986, la *New World Pictures* (qui a revendu à bon prix la *Marvel*, boîte de BD qu'elle possédait) annonce une dizaine de projets pour cette année et une douzaine pour 1990. Le premier est **Alcatraz 2000** qui sera mis en scène par Tony Randel (**Hellraiser II**) et a pour cadre une prison du futur entièrement gérée par des robots-matons (pourvu qu'il ne se mettent pas en grève, on serait frais!). Suivront **House III**, **Hellraiser III: Hell on Earth** et **Phantoms**, un thriller de SF d'après l'œuvre de Dean Koontz.

■ Les indonésiens ont une activité importante mais elle demeure presque inconnue. Voici pour les amateurs **Nasty Hunter** de Jalil Jackson avec Barbara Constable. Une scientifique américaine vient enquêter sur la légende de la Reine des Océans. Rapidement, l'esprit diabolique de cette dernière vient posséder la jeune femme, l'amenant à commettre quelques meurtres. Max, un agent de la Sécurité, l'aide à s'en sortir. Complètement fou et évidemment gore.

■ La firme *In-Gear Production* de Hong Kong ne recule devant rien. Ses **Haunted Cop Shop I** et **II** de Jeffrey Lau présente un commissariat hanté par les spectres de soldats japonais morts pendant la seconde guerre mondiale dans un bordel. Hors, il s'avère qu'un commissariat sera construit sur ces mêmes lieux. Les occupants sont attaqués par des vampires dont les morsures font des victimes autant de loups-garous ou zombies. Seul moyen de lutter contre les monstres : eau + électricité. Elémentaire.

■ Le tournage du **Batman** de Tim Burton s'est enfin conclu fin janvier aux studios britanniques de Pinewod. Rappelons que l'aventure avait débuté en novembre et s'était éternisée à cause de nombreuses révisions du script. Le budget a dépassé allègrement les trente millions de dollars, c'est pourquoi **Batman II** et **III** sont en projet afin d'amortir les frais engagés pour construire en studio le lieu de Gotham City où œuvre le justicier masqué. La sortie en France est prévue vers la fin de cette année.

■ Honnêtement, est-ce que vous oseriez produire un film intitulé **Zadar! La Vache de l'Enfer**? Non, hein? Ca n'est pas le cas des américains qui n'ont pas hésioté à financer cette œuvre mettant en vedette une énorme vache radioactive!

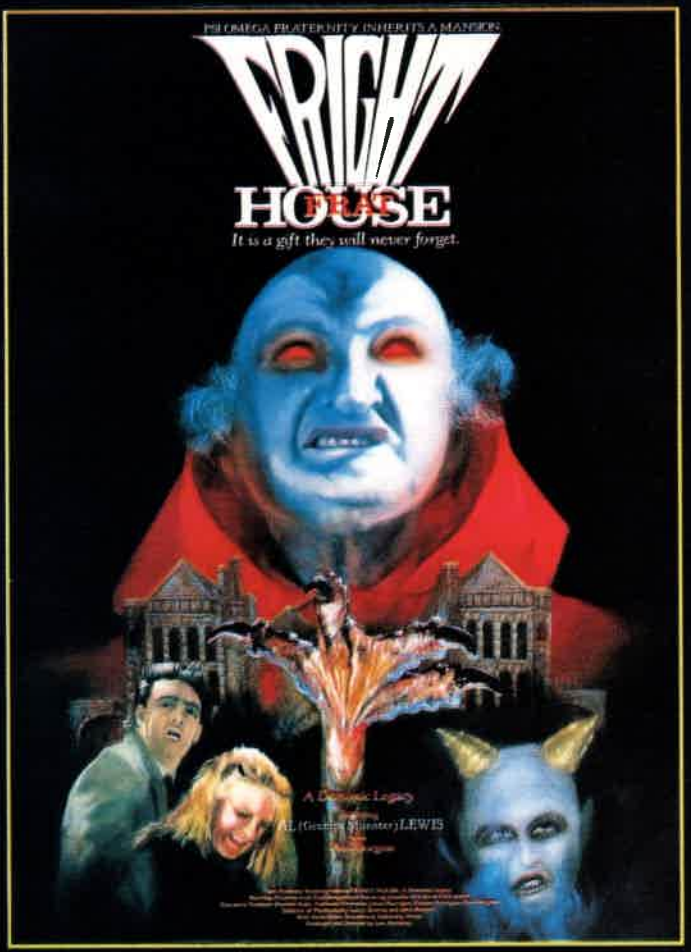


■ La firme britannique *Smart Egg Pictures* n'a pas attendu la sortie américaine de **Martians Go Home** (d'après le bouquin délirant de Fredric Brown) pour lancer **Martians!!!** écrit et réalisé par Patrick Red Johnson.

■ *La New Line* annonce **Freddy 5 (The Dream Child)** et aussi (woh!): **Texas Chainsaw Massacre III: Leatherface**. Devinez lequel on attend le plus?

THE APPLEGATES

Dans le registre "l'ennemi est à notre porte, en fait, il habite la porte d'à côté", les américains donnent dans le délire paranoïaque avec **The Applegates**. Un couple et deux enfants qui s'installent dans une banlieue quelconque. Mais mon antenne me dit que ce sont en fait des insectes géants. Leur mission: faire disparaître tous les humains de la surface de la Terre. Le message s'autodétruira dans la minute qui suit. Sachez quand même qu'il s'agit d'un film *New World*, réalisé par Michael Lehmann avec Ed Begley Jr. Bip...bip...



■ Dans le domaine de la série Z, voici venir un nouveau nom prometteur quant à un avenir riche en gros navets, celui de Len Anthony. Déjà à son actif 3 titres on ne peut plus jouissifs : **Phantasy**, un repompage de Freddy, **Fright Frat House**, un traditionnel récit de maison hantée avec héritage empoisonné et enfin **Deliver Us From Evil** avec P. Borghese.

■ Premières infos concernant **Aliens III**. Sous la direction de Renny Harlin, la grande Sigourney Weaver y ferait une apparition au début avant de céder la place à l'androïde Lance Henriksen et au marine Michael Biehn.

■ Toujours très actif, le cinéaste-producteur grec installé aux USA, Nico Mastorakis propose aux amateurs de délires un **Blades** parfaitement branque. Suite à un tournoi de golf retransmis à la télévision, une tondeuse à gazon devient folle et attaque les humains. C'est un certain Thomas R. Rondinella qui se rend coupable de la chose. Mastorakis produit aussi **Night Visitors** de David Fulk (suspense) et **Grandmother's House** de Peter Rader tournant autour d'une maison hantée et de gosses. Une variation sur le thème des Innocents d'après "le tour d'écrou".

■ **Night Game** promet beaucoup. C'est l'un de ces thrillers tordus dont les américains ont le secret. Après chaque victoire de l'équipe de baseball de Houston, un tueur psychopathe frappe. L'inspecteur Roy Scheider mène l'enquête sous la houlette de Peter Masterson.

■ Stephen Herek, talentueux réalisateur du premier **Critters** et d'un **Bill and Ted's Excellent Adventure** qui a mis plus d'un an à sortir, s'attaque à une adaptation de la bande-dessinée **The Shadow**.

■ Après **Rollerball**, **Le Prix du Danger** et **Running Man**, les producteurs refont le coup du jeu TV qui tue. Cela donne maintenant **Deathrow Gameshow** de Mark Pirro avec des inconnus. Il s'agit d'une satire "dingue" d'une émission où les candidats sont des condamnés à mort. La Mafia voudrait se venger du présentateur du jeu.

■ Michael Krueger s'impose comme le plus doué des cinéastes bossant directement pour le marché de la vidéo de série B. Après **Mind Killer**, il donne dans le loup-garou en produisant **Lone Wolf** de son copain John Callas. **Lone Wolf** se classe aux côtés du **Loup Garou de Londres** et emploie largement la musique rock. Les effets spéciaux sont d'excellentes tenues pour un petit budget produit à Denver.

LONE WOLF

■ L'homme qui tourne plus vite que son ombre semble bien être Fred Olen Ray qui s'attaque ces jours-ci à **Demon Sword** d'après une histoire de Ernie Farino avec une belle brochette d'acteurs oubliés ou pas chers: Russ Tamblyn, Lyle Waggoner, Jim Mitchum, Dawn Wildsmith.

■ Les pères sévères persévèrent! Alors que **The Stepfather 2** est en tournage, les britanniques annoncent **Killing Dad**, écrit et mis en scène par Michael Austin, avec Denholm Elliott et Anna Massey.

ZINOSCOPE

666 sort son numéro 3. Avec plein de nouvelles macabres, insolites, fantastiques. 48 pages, 1/2 format. 15F à Jean-Marc Fauré, 10, rue Jean-Baptiste Baudin, 21000 Dijon.

MONSTER'S MAKE-UP 4. Des maquillages amateurs, comme d'habitude, mais aussi professionnels avec ceux de Freddy IV dans ce numéro. 17F à J.O. Molon, 171, rue ma Campagne, 59200 Tourcoing.

ARGH! 10. "Argh!" c'est bien le nom du zine et celui-ci fête le centenaire de... Jack l'Eventreur, carrément! Nous suivons donc sa trace à travers des faits historiques, sa carrière au cinéma, en B.D., en musique, etc. Un numéro indispensable pour qui s'intéresse au personnage. 110 pages, 1/2 format, 22F. Alair Boudaia, 21, rue de la Lys, 62143 Angres.

LES ADORATEURS DE SETH 2. Séries TV, comics, cinéma, livres, musique de film, Héroïc-Fantasy, ce zine s'intéresse à tout et il en parle avec un égal bonheur. 104 pages, 15F (port compris). Yvan Auger, 31, rue Barbès, 92130 Issy-Les-Moulineaux.

DIRECT IMPORT. BD SPECIAL. 44 pages 1/2 format de planches de BD de Sf. 12F l'exemplaire, 7 numéros parus (ou 75F les 7). F. Caro, 22, Bd. de Strasbourg, 75010 Paris.

MAD DUCK sort son numéro 1. Avec Vixen, Agressive Agricultor, Mosot, Anthrax, etc... au sommaire. Il s'agit de trash de hard et de toutes ces sortes de bruits. 15F à Olivier Portnol, 6, villa des Corneilles, 94210 La Varenne.

SANG...SAS 2. Nouvelle formule. Plein de films passés à Avoriaz + Freddy IV et les films récents. 28 pages. 9,50F (+5F de port). Damien Granger, 95, rue Didot. 75014 Paris.

LES AMIES DE STEPHEN KING 11. Nouvelles, critiques de livres, jeux, etc. 7 pages. 8F. Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris cedex 20.

CESAM 5. La circulaire des effets spéciaux animés et du maquillage. Plein de bons trucs, d'adresses, de produits, de prix. 40 pages 1/2 format. 15F à FX cie, section du CCCO, 9 rue Brune, 21100 Dijon.

MOVIE Z. Hors-série. Un numéro hors du commun qui retrace en 72 pages la carrière édifiante de la voluptueuse Sybil Danning. Il faut saluer le travail de filmo effectué, avec fiche technique et scénario pour chaque film. Un des derniers zines voués à la cause du cinéma populaire. 30F (par mandat-international) à Vincent Legros, avenue Reine Astrid, 71A Bte 6, B-4880 Spa, Belgique.

STARBIS 1, 2 et 3. Comme son nom l'indique, il s'agit du fanzine des stars du bis. Le premier est consacré à Jackie Chan, le second à Chuck Norris, le prochain à Charles Bronson. A chaque fois: biographie, filmographie et vidéographie de l'acteur. 60 pages pour, respectivement 25, 30 et 35F (+7F port). O. Tassart, 12, rue du Séminaire, 59380 Bergues.

BLACK DREAM 8. Mike Hammer, Tobe Hooper, T. Savini, la série des Freddy. 22F à Yann Chesnais, 4, Pl. de la Pte de Bagnolet, 75020 Paris.

DEATH ROW DINER

Depuis deux ou trois ans, les prisons ont la cote auprès de la série B fantastique. Après **Prison**, **The Chair**, **Hell Hole**, voici un petit nouveau. **Death Row Diner** se déroule dans un pénitencier désaffecté où une équipe de cinéma tourne un film. Evidemment, quelques zombies font leur apparition. Mutilations, électrocutions, découpages déciment les techniciens et acteurs. La toute mignonne Michelle Bauer est même contrainte par un mort-vivant de bouffer de la chair humaine. Pour la petite histoire, il semble que les auteurs du scénario de **Death Row Diner** se soient très largement inspirés de celui de **Destroyer**, film d'horreur se déroulant lui aussi dans un mitard délabré que fréquentent des gens de cinéma, et notamment Anthony Perkins dans le rôle du metteur en scène. Qui a pompé qui ?

■ Le 2ème Festival du Film Super 8 de Mantes-La-Jolie vous accueille le samedi 22 avril au cinéma "Le Chaplin". De 13h à 19h. Prix des places: 20F. Pour tout renseignement: 200 Images/Seconde, 15, rue de la Mauldre, 78200 Mantes-La-Ville.

■ La 6ème Semaine de la SF et de l'Imaginaire de Roanne se déroulera du 12 au 18 avril. Au programme: expositions, cinéma, animations, etc. Renseignements: Centre P. Mendès-France, 12, avenue de Paris, 42300 Roanne (77 64 52 82).

■ Un fameux "monster" au générique de **My Lovely Monster**: Forrest J. Ackerman, notre papy à tous. Créateur de la première revue consacrée au cinéma fantastique (*Famous Monsters of Filmland*), cela lui vaut de faire de fréquentes apparitions dans des films du genre. Il est ici entouré de Bobbie Bresee, Ferdy Mayne et Nicole Fisher. Le tournage se déroule à Hambourg et Los Angeles sous la direction de Michael Bergman.

■ Particulièrement remarquée avait été la poursuite automobile qui démarrait **The Hidden**, Grand Prix d'Avoriaz 88. Jack Sholder, le réalisateur, remet ça dans un nouveau film d'action, **Renegades**, avec les stars montantes Kiefer Sutherland et Lou Diamonds Phillips pour Universal.

■ Producteur et acteur principal de l'inoubliable **U.S. Warrior** (de quoi ça parlait déjà?), le Rambo-druche philippin Ron Marchini redevient producteur de **John Travis: Solar Survivor** et, à sa demande générale, a décidé de confier le rôle principal à ... Ron Marchini! Il paraîtrait que ce dernier a couché avec le producteur pour obtenir le rôle mais chut!... Comme il ne pouvait pas tenir tous les autres emplois secondaires, il s'est entouré de Adam West, Stuart Whitman et Troy Donahue. Le titre suggère qu'il s'agit de SF.

■ Le saviez-vous? **No More Mr. Nice Guy**, le premier film de Wes Craven pour *Alive Films*, est aussi le titre d'un épisode de la série "Dallas". Alors J.R. Krueger ou Freddy Ewing? (en tout cas, avec tout son pétrole, J.R. ricane!...).

■ Bert I. Gordon, qui va fêter ses 67 ans, ne semble pas décidé à prendre sa retraite (il aurait entendu parler d'un certain Charles Vanel...). Auteur immortel de **King Dinosaur**, du **Fantastique Homme Colosse**, de **l'Epée Enchantée**, de **Soudain les Monstres**... entre autres, il vient de démarrer les premières prises de vues de **Prince of Darkness**. Rien à voir avec le film de John Carpenter si l'on en croit le premier titre: **Heat from Another Sun**. Ecrit par Stephan Katz, ce film de SF réunit Robert Forster et Jack Carter. Enfin, qu'est-ce que vous voulez... Adieu Bert!

■ Vendredi 31 mars à minuit: La Nuit du Thriller au Studio de La Clef (métro Censier-Daubenton). Au programme: **Futur Cop**, **Looker** et **Basket Case**. Prix des places: 60F. Tout renseignement à S. Derdérian, 3, rue Kléber, 92130 Issy-Les Moulineaux.

■ Du vendredi 10 au samedi 25 mars se déroulera le 7ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles. Au programme une cinquantaine de films fantastiques inédits.
Les organisateurs se soucient du confort des spectateurs (on connaît ça) puisqu'ils comptent séparer la salle en trois zones distinctes: section gauche: bavards, mangeurs de pop corn et autres perturbateurs auditifs. Section centrale: cinéphiles motivés et sérieux (il en reste, où ça? des noms!). Section droite: retardataires, bagarreurs, jeunes couples et autres perturbateurs visuels.
Dites, madame l'ouvreuse, moi je suis pétomane chronique pratiquant, où je me mets?
Projections: Auditorium du Passage 44, Bruxelles. Rens.: 32 2 242 17 13.

MS. MANIAC

En son temps, le très douteux **Day of the Woman** a fait grand bruit. Sur la trace de **Last House on the Left**, il présentait une jeune femme exécutant avec sadisme ses violeurs. Son héroïne Camille Keaton remet ça plus de 10 ans après avec **Ms. Maniac**. Depuis, elle a encore pris du caractère et s'impose en tant que meneuse de femmes. Un groupe de jolies campeuses est attaquée par une bande de types particulièrement ignobles. Et abusifs. Ils abusent amplement. Intervient Camille qui organise la troupe et lui commande de liquider les bonhommes. C'est rapidement chose faite. Avec force complaisance, beaucoup de sang. **Ms. Maniac** se veut ignoble et atteint sans difficulté son but. Comme certains américains tarés vouent un semblant de culte à **Day of the Woman**, son public est aussi assuré.

■ Un second suçon et c'est... la mort sûre! Longuement attendue **Love at the Second Bite** (attention nous ne tolérerons aucun ricanement) est la seconde séquelle de **Love at the First Bite**/**La Vampire de ces Dames** avec George Hamilton dans le personnage du vampire contre-attaque qui évoluera sous les caméras de Stan Dragoti.

■ Du mardi 28 mars au dimanche 2 avril va se tenir le 12ème Festival de Vannes du film Fantastique et de SF. Tous les soirs: trois films inédits à Vannes, animations, concours maquillages, etc. Parmi les premiers films sélectionnés: **Les Passagers de l'Angoisse**, **Hellraiser 2**, **The Kiss**, **They Live**, et, dans la section rétrospective: **La Momie**, **Le Loup-Garou**.
Projections au Palais des Arts et des Congrès. Tout renseignement: Tél.: (97) 47 47 30.

■ "Ciné Musique", c'est les musiques de films que vous recherchez en vente par correspondance. Que ce soit en compact ou en disque, de l'importation, des nouveautés ou de la collection. Ciné-Musique, 165, Bd de Valmy, 92706 Colombes cidex. Tél.: 47 86 26 87.

■ Spécialisé dans les très mauvais films (*Troma* est seulement cantonné aux normalement mauvais), *Reel Movies International* lance sur le marché du navet trois titres qui devraient faire date. Ce sont **Planet Gone Mad** (une comédie de science-fiction avec pour thème un vent de folie déclenchée par l'alignement des planètes), **Curse of the Queerwolf** (un vampire timide hésite à mordre) et **Polish Vampire in Burbank** (un macho se trouve mordu par un vampire qui est en fait un travelo loup-garou ! Tradition oblige, il se transforme la pleine lune venue). Merci *Reel Movies*.

■ L'Association Art de Raon organise pour la première fois un Festival du Film Fantastique. Celui-ci aura lieu du 8 mars au 13 mars. Au programme: **Evil Dead II**, **Phantasm**, **Brazil**, **Hellraiser**, **Prison**, **Near dark**, **The Thing**, **Génération Perdue**, **Freddy III**, **La Mouche**. Tout renseignement auprès de l'Association Art, F. Mazzacavallo, 23, rue Aristide Briand, 88110 Raon l'Etape.

■ Et si on terminait sur un petit festival, juste comme ça, pour détendre? En effet, du 15 au 19 mars, ce sera le 3ème Festival du cinéma indépendant à Châteauroux. Rens.: 54 34 18 14.

San HELVING

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

ABEL

Abel est câlin (pas Caïn!). Abel est un grand enfant. Abel joue "innocemment" avec sa mère. Mais Abel a 31 ans. Et, gros problème, Abel ne veut sous aucun prétexte quitter la maison familiale. Que peut-on bien faire d'un tel poids? Comment vivre avec un "attardé" qui tente de couper, au vol et en vol, avec sa paire de ciseaux tous les membres de la famille des dyptères et des hyménoptères (autrement dit les mouches et les guêpes bandes d'ignares!). Quelle solution infaillible pourrait bien le faire fuir? Une femme? Un psychiatre? Un magnétiseur? Alex Van Warmerdam, le réalisateur, qui connaît bien son métier (je ne sais pas du tout ce qu'il a pu faire auparavant mais ça meuble!) profite de cette situation extravagante, excentrique et grotesque pour peindre au vitriol (ouille! Ca brûle!) la bourgeoisie (hollandaise), et dépeindre avec justesse la douce démence d'un être sans fureur mais avec de l'à-propos (puissant, non!). Abel est un être unique comme le film qui raconte son histoire. Van Warmerdam s'amuse à tracer ses personnages avec un aérographe truqué qui retranscrirait des formes drôles et risibles tout en approfondissant les lignes de fuite à l'aide d'un surréalisme visuel typiquement hollandais. On rentre dans **Abel**, le film et le personnage, comme on entre par une porte dérobée: on ausculte les personnages avec le petit bout de la lorgnette, on nous fait entrevoir leurs défauts, on nous fait partager leurs faiblesses... obligées (le mari trompeur et la femme trompée...). Et pourtant Abel n'est ni un catalyseur, ni un révélateur, il ne fait que déranger; et, peut-être en cela, est-il plus révélateur! Dans ce petit monde qui évacue les conventions pour en affirmer d'autres encore plus conventionnelles on refuse cependant l'ennui. Tout est étrange, cocasse (les scènes de la danse et du final) et inopportun (la présence d'Henri Garcin - l'ami médecin de Maggie la série - qui éclate enfin en repoussant dans le caniveau les grosses soupapes à rire de la grasse comédie à la française). Et pour ceux qui ne seraient pas encore convaincus ou qui auraient besoin d'un détartrage auditif, j'ajouterai qu'**Abel** est l'une des oeuvres les plus "loufoquement modernes" de ce début d'année.

Gilles BOULENGER

Abel. 1986. Pays-Bas. Réal. et scén. : Alex Van Warmerdam. Photo. : Marc Felperman. Mus. : Vincent Van Warmerdam. Prod. : Laureen Geels, Dick Maas, Rob Swaab. Int. : Alex Van Warmerdam, Henri Garcin, Olga Zuiderhoek, Annet Malherbe, Loes Luca.. Dist. : Sinfonia. Durée : 1H4O. Sortie à Paris courant mars 89.

LE PRINCE NEHZA
TRIOMPHE DU ROI DRAGON

Loin de toutes les mièvreries... et des Walt-Disniaiseries officielles, courez donc voir ce dessin animé revigorant, tiré d'un conte populaire chnois du XVème siècle. Il y a là de quoi vous rabibocher avec tous vos rêves d'enfant, l'époque où vous pensiez naïvement que le *bon*, le *pur* ou le *juste* doit toujours triompher des *forces du mal*...
Bien sûr, cette morale a beaucoup servi depuis les contes de Perrault jusqu'à la dernière **Guerre (des Etoiles)**, mais qui vous empêche d'y croire encore, au travers d'un tel graphisme aérien et tourbillonnant, qui emprunte les méandres et rebondissements de la pensée orientale. Bien sûr aussi, le titre (français) vous résume trop vite l'intrigue, mais qu'il est doux de combattre l'injustice et l'oppression aux côtés du Prince, de secouer avec lui les jougs de la lâcheté et de l'asservissement, pour atteindre à la sagesse et à la liberté...
Tiens, tiens, ce manichéisme ressemble fort à du marxisme bien tempéré; et l'on a pu comparer les méchants Dragons (du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest) pourfendus par notre héros, à la fameuse "bande des quatre" sévissant naguère en Chine. Ce serait trop facile, et l'on se trouve ici confronté à une œuvre véritable, bien éloignée d'une quelconque propagande maoïste (à géométrie variable!). Elle s'enracine au contraire dans les traditions du pays, où l'*opprimé* a de tout temps combattu le *nanti*, comme un Scapin bastonnant son maître...
Car le Prince NEZHA (un enfant de 6 ans) se moque des simagrées et soumissions en cours chez les *adultes*: si le Dragon (de l'océan de l'Est) veut l'empêcher de jouer sur la plage avec ses copines, il se dit "_C'est trop injuste", et il tue le Dragon! L'enfant, ludique, refuse les conventions de la société: sa naissance au cœur d'une fleur de lotus et dans un œuf laissait présager sa pureté et son indépendance d'esprit. Néanmoins, l'univers chinois ne prétend jamais à la sensiblerie; à l'opposé d'un benêt comme Bambi, le Prince NEZHA n'hésite pas à se battre et ira même jusqu'à verser son sang...
Pour le triomphe d'un cinéma indépendant, allez vous aussi verser votre obole! De quoi démontrer qu'on en redemande, et de quoi faire honte aux distributeurs peu courageux: sachant qu'un tel film datait de 1979, présenté à Cannes en 1980, pourquoi diable nous l'avoir si longtemps caché?

Nick D'AURIA

Nehza Nao Hai. République Populaire de Chine. 1979. Réal. : Wang Shuchen, Yan Dingxian, Xu Jingda. Scén. : Wang Wang d'après le roman "L'investiture des dieux" écrit sous la dynastie Ming (1368-1944). Photo. : Hsiaohsian Duang, Yauyi Tcang, Tchetchen Jing. Mus. : Shen Kang. Prod. : Studio de Shangaï. Durée : 1HO5. Dist. : Les Films de l'Atalante. Sorti à Paris le 22 février 1989.

APPELEZ-MOI JOHNNY 5

Suite du médiocre **Short Circuit**, plagiat robotique et niais de **E.T.**, **Johnny 5** voltige à plusieurs coudées au-dessus de son modèle et inspirateur. Numéro 5, le robot sympathique et vivant, sort de sa retraite campagnarde pour aborder la grande ville où son ami/créateur connaît de graves déboires. Avec un associé douteux, celui-ci s'est installé sur la planque de deux casseurs de banque qui saccagent la fabrique de jouets à l'effigie de Numéro 5, nouvellement baptisé par ses soins Johnny 5. Avides de données, de connaissance, la machine finit par sortir et se heurte à tout ce qui passe. Naïf, il aide des loubards à braquer quarante auto-radios. Il rentre dans une librairie et parcourt en quelques minutes des centaines de livres... Pour passer inaperçu, il s'habille d'un imperméable et d'un chapeau... **Johnny 5** plaira aux têtes blondes. Autant **Short Circuit** était un film pompeux, plat, puisant les idées dans les scénarios des autres, autant **Johnny 5** fourmille de détails marrants, de gags certes classiques et inévitables mais toujours efficaces. Vétéran de la télévision pour qui il a réalisé les premiers **Hulk** et les meilleurs segments de la série **V**, Kenneth Johnson connaît parfaitement les rouages de sa mécanique. Il mène l'action à un train d'enfer.La mise en scène peut aisément être taxée d'impersonnelle et de purement fonctionnelle mais elle a au moins le mérite de servir sur un plateau un scénario huilé selon des normes éprouvées. **Johnny 5**, c'est un peu **Tarzan à New York**, **Double Détente** et tous ces titres qui mettent une "créature" dans un milieu étranger. Les gags opposent sans cesse le robot aux flics, aux passants cherchant continuellement du regard un type avec une télécommande à la main. Comique, moralisateur (les grands sentiments l'emportent sur l'appât du gain), **Johnny 5** se refait la séquence de destruction du robot, une scène obligée... Une fois de plus, Kenneth Johnson distance le pourtant bon John Badham. Sur une carcasse métallique, les coups de pied-de-biche et les jets d'huile curieusement rouge ont été aussi ressentis comme une vraie mort d'homme. **Johnny 5** réussit à rendre attachant et "vrai" ce que **Short Circuit** avait classé au rayon jouet.

Marc TOULLEC

***Short Circuit 2**. USA. 1988. Réal. : Kenneth Johnson. Scén. : S.S. Wilson et Brent Maddock. Photo. : John McPherson. Mus. : Charles Fox. SPFX. : Eric Allard et Dreamquest Images. Prod. : Turman/ Foster Company. Int. : Fisher Stevens, Michael McKean, Jack Weston, Tim Blaney... Durée : 1 H 4O. Dist. : Columbia/ Tri-Star. Sortie prévue le 29 mars 1989*

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

LES TRIBULATIONS DE BALTHAZAR KOBER

En ouverture, si vous n'y voyez pas d'objection, je vais vous balancer le résumé de Pariscope, entre guillemets : "1580, l'Allemagne est secouée par la peste et la Sainte Inquisition. Un orphelin de quinze ans, bègue, cherche son équilibre et un sens à la vie. Il est aidé dans cette voie par un philosophe alchimiste, ainsi que les membres d'une association secrète..."

Le critique de cinéma, en général jeune, beau et riche, surtout s'il travaille à *Mad Movies*, doit rendre compte consciencieusement et avec objectivité des films qu'il daigne voir. Eh oui, on choisit comme tout le monde, mais souvent PAS comme tout le monde. Ainsi, figurez-vous qu'il y a une quinzaine de jours, le 14 février pour être précis, j'avais le choix entre **La Boca del Lobo**, une comédie dramatique hispano-péruvienne de Francisco L. Lombardi et ces fameuses (oh oui...) **Tribulations de Balthazar Kober**, une production franco-polonaise fantastique. "Allez, zou...", me suis-je dit, "Je vais être le prem's à voir ce film et comme ça, j'en ferai un cinéphage dans *Mad*, niark, niark." Chose dite, chose faite, je me précipitai très lentement vers la salle de cinéma. Je me suis assis, les lumières se sont éteintes, le film a commencé et, tout à coup, il s'est passé quelque chose d'absolument incroyable... Me serais-je endormi...

Alors oui, vous pouvez me jeter la pierre, pas trop fort quand même parce que j'ai des excuses. D'abord, je me suis aperçu après coup que certains collègues de *Mad* avaient déjà vu le film et que, quelque part dans cette chiée revue, l'information avait bloqué. Ensuite, quand je leur ai relaté ma déconvenue, ils n'ont eu aucune réaction du genre "Laisse tomber, petit, je me charge de la critique". Au contraire, ils m'ignoraient du regard et sifflotaient l'air de rien. Je soupçonne depuis un sombre complot visant à me mettre dans l'embarras. Trop peu pour moi les gars, j'ai quand même réussi à remplir ma page.

Ah ben non, mince alors, il me reste encore quelques lignes. Allez, va, je vous chante une chanson : "A la pêche aux moules-moules-moules, je ne veux plus y aller maman, les gens de la ville-ville-ville m'ont pris mon panier maman (bis)".

Vincent GUIGNEBERT

Dites, mon petit Vincent, vous passerez me voir dans mon bureau au sujet de votre critique. J.P.P.

Niezwykla Podroz Baltahazar Kobera. *Pologne/ France. 1988. Réal. : Wojciech Haas. Scén. : Wojciech Haas d'après le roman de Frédéric Tristan. Photo.: Grzegorz Kedzierski. Prod. : Film Polski/ Jeck Films/ CNC/ SGGC. Int. : Rafal Wieczynski, Michael Lonsdale, Andrianna Briedrzynski, Gabriella Kownacka, Daniel Emilfork... Durée : 1H53. Dist. : Jeck Films/ Colifilms. Sortie*

LUI ET MOI

Doris Dörrie a réussi un petit exploit. Elle a réalisé un film sur un sexe qui parle à son propriétaire sans jamais parler de sexe. Seulement, voila : à force de sous-entendus coquins et de clins d'oeil complices du genre "vous voyez ce que je veux dire", **Lui et Moi** est d'une vulgarité surpassant le pire téléfilm de cul de La 5...

Lui, c'est Bert Uttanzi, architecte, 35 ans, bon mari et bon père de famille. Une bonne petite vie pépère, quoi !

Moi, c'est son sexe. Ce sexe-là trouve justement sa vie un peu trop pépère. Alors, il se décide à le dire à son propriétaire. Il se met donc à lui parler mais seul Bert peut l'entendre, ce qui donne lieu aux pires quiproquos que vous puissiez imaginer. "Moi" va prendre les rênes de la vie de Bert et va lui faire faire des choses auxquelles il n'avait même pas pensé auparavant.

C'est bête, hein ! Et pourtant, c'est inspiré d'une nouvelle de Moravia. Inspiré seulement, parce que cela m'étonnerait que l'auteur italien de "La Peau" se soit forgé une si bonne réputation en écrivant de telles idioties.

Si Doris Dörrie avait réussi à se débarrasser de ses *a priori* sexuels, on aurait sans doute pu rire à cette histoire. Mais elle assène un message tellement lourd au spectateur que tout effet comique est tué dans l'œuf. Et puis, son message est tellement vieillot. On dirait le discours anti-machos d'une militante du M.L.F. dans les années 70. C'est d'un moralisateur ! Même le **Bernadette** de Delannoy était plus pervers.

Griffin Dunne n'arrange rien à l'affaire. Il ne rend pas Bert sympathique mais pathétique. Il nous fait bien de la peine ce petit bonhomme qui a un problème avec son machin. Tiens, parlons-en de son machin. D'abord, on ne le voit pas, "vous comprenez, ma petite dame, si on montre ces choses-la au cinéma... Quand même !", et Doris Dörrie n'a pas trouvé mieux que de l'affubler d'une voix ridicule de Grosminet tout droit sorti d'un cartoon de Titi.

En fait, Doris Dörrie a réussi un très grand exploit. Elle a réussi à rendre le premier film avec un sexe en vedette principale... vraiment gonflant.

Didier ALLOUCH

Me and Him *R.F.A / U.S.A 1988. Réal.: Doris Dörrie. Scén.:Warren D. Leight, Michael Juncker, Doris Dörrie d'après une nouvelle d'Alberto Moravia. Dir. Phot.: Helge Weindler. Mus.: Klaus Doldinger. Prod.: Bernd Eichinger. Int.: Griffin Dunne, Steven Marcus, Ellen Greene, Craig T.Nelson, Kelly Bishop, Carey Lowell... Durée : 1h33. Dist.: UGC. Sortie prévue le 1er Mars 1989.*

LE PASSEUR

Petite incursion de la Norvège dans les salles françaises et gifle singlante et méritée. Il faut dire que dans le genre inutile, **Le Passeur** s'impose à tous les niveaux comme le champion devançant même **Navigator**, un véritable exploit.

Le Passeur est plus ou moins (plus que moins en fait) un remake lapon de **Mad Max 2**. La trame est mince jusqu'à devenir transparente : un village, un massacre perpétré par une horde de sauvages, un survivant et une longue course poursuite. Ici, on remplace les étendues désertiques du film de George Miller par des collines enneigées, les voitures futuristes par des skis ancestraux, les hell's angels punkinisés par des paysans villageois et le justicier par un jeune naïf. On peut à l'extrême limite se laisser avoir par les premières images du film, comtempler béatement les "zolis décors" ou apprécier la mise en scène scopée dans l'esprit américain, être intéressé par ce mode de vie que l'on connaît peu, s'amuser aux folles descentes à skis, mais très rapidement, ça saute aux yeux, on s'aperçoit qu'il n'y a absolument rien d'autre à se mettre sous la dent. Et l'ennui s'installe confortablement. Impossible de le déloger. Finalement, qu'est-ce que **Le Passeur**?

80 minutes pendant lesquelles des méchants bardés de cuir tentent sans succès de rattraper un témoin gênant et une chute en deux parties : la disparition progressive du groupe d'assassins tombant d'une falaise (avec le savoureux truc du décor à plat et de la caméra penchée!) et l'apparition d'un cerf magique sur fond de ciel étoilé un peu comme Nounours dans Bonne Nuit les Petits. Une longue attente pour si peu.

Et tout cela prétend avoir un sens profond, parce qu'attention, on ne rigole pas de cette magie, de ces croyances-là. Tout autant impersonnel dans la forme que dans le fond, le film de Nils Gaup a tout de même été nominé aux Oscars dans la catégorie "meilleur film étranger". Que des professionnels marchent à un tel bluff culturel est vraiment inquiétant. Jusqu'où peuvent-ils aller dans la reconnaissance du vide cinématographique?

Vincent GUIGNEBERT

Pathfinder. *Norvège. 1987. Réal. et scén. : Nils Gaup. Prod. : John M. Jacobsen. Photo. : Erling Thurmann Andersen. Mus. : Nils Aslak Valkeapää. Int. : Mikkel Gaup, Ingvald Guttorm, Ellen Anne Buljo, Inger Utsi, Knut Walle... Dist. : AAA CLASSIC. Durée : 1H26. Sorti à Paris le 11 janvier 1989.*

ALBUM

Bandes dessinées, Cinéma, Comics...

6 et 8, rue Dante, 75005 Paris. Tél.: 43 54 67 09
Ouvert du mardi au samedi. De 10 heures à 20 heures

Arrivages réguliers DC, Marvel
Comic-Books **BATMAN** et **THE PUNISHER.**
N'attendez pas la sortie des films pour prendre le train en marche!

AVIS CHIFFRES

O: Nul. 1: Très mauvais. 2: Mauvais. 3: Moyen. 4: Bon. 5: Très bon. 6: Chef-d'œuvre.
M.B.: Marcel Burel. A.F.: Alberto Farina. V.G.: Vincent Guignebert. J.M.L.: Jean-Michel Longo. M.M.: Maitland Mc Donagh. J.P.P.: J.-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	M.B.	A.F.	V.G.	J.M.L.	M.M.	J.P.P.	M.T.
Abel		5					
Les Av. de Balthazar Kober	3		2			3	4
Les Av... de Munchausen			2	4		3	4
Le Blob	5	5		5	5	5	5
Dr. Jekyll et Mr. Hyde	3	1				2	3
Faux Semblants	6	6	6	6	6	5	6
Futur Immédiat		3	2	1	2	5	2
Histoires de F. Chinois	5	5	6	4		5	6
Invasion Los Angeles	5			5	3	5	6
J'ai épousé une E.-Terrestre					1	3	
Jeu d'Enfant					4	3	4
Johnny 5					1		4
Lui et Moi		2					
Moontrap		3				3	3
Oppressions						3	
Le Passeur	5	4	1				4
Phantasm II	3		3	3	3	2	4

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINEMA FANTASTIQUE

Photos de films, portraits d'acteurs, affiches, posters, jeux de photos couleur, musiques de films, revues et fanzines sur le cinéma fantastique. Revues étrangères: Cinefantastique, Fangoria, Starbust, Starlog, Cinefex, GoreZone, etc.
En ce moment: tout sur les "Indiana Jones", "Mad Max", "Guerre des Etoiles", Stallone, Schwarzenegger et les films de l'actualité.

MOVIES 2000. Librairie ouverte de 14h30 à 19H, du mardi au samedi. 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris (Métro: Pigalle). Vente par correspondance assurée. Tél.: 42 81 02 65.

? QUESTIONNAIRE ?

Comme nous vous l'avions laissé entendre dans notre dernier numéro, voici donc un nouveau questionnaire auquel il nous ferait bien plaisir que vous répondiez. Cela nous aidera à mieux vous connaître et, par là-même, à vivre davantage avec vous et vous proposer ce que vous attendez exactement de cette revue. Comme quoi c'est très important et nous espérons que vous serez très nombreux à bien vouloir nous aider.

Pour vous y inciter, et vous remercier par la même occasion de votre participation, nous tirerons au sort 10 réponses et nous offrirons un abonnement d'un an aux heureux lauréats. Publication des dix noms dès le prochain numéro.

Pour répondre: reprenez simplement le numéro de chaque question et écrivez directement votre réponse à la suite. Merci d'avance, nous vous tiendrons au courant des résultats. Questionnaire à retourner à:

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

1) Quel âge avez-vous?
2) Etes-vous étudiant, lycéen, en apprentissage (ou lycée technique), ou bien encore installé dans la vie professionnelle?
3) Achetez-vous régulièrement la revue ou seulement à l'occasion?
4) Le prix de vente constitue-t-il un argument d'achat pour vous; en clair: achèteriez-vous aussi souvent cette revue à 4 ou 5F de plus?
5) Quelles autres revues de cinéma lisez-vous généralement?
6) Quelles sont les rubriques que vous ne lisez jamais ou qui vous déplaisent franchement?
7) Quelles sont celles que vous préférez?
8) Vous intéressez-vous pas mal aux séries TV et aimeriez-vous que Mad Movies s'y intéresse davantage?
9) Au niveau du rapport texte/photos, souhaiteriez-vous voir plus de photos? Davantage de texte?
10) Des 10 derniers numéros, quelles couvertures avez-vous aimées?
11) L'intérêt que vous portez à un article est-il lié à la sortie prochaine du film dont nous parlons ou bien appréciez-vous l'article en lui-même, en dehors de toute actualité?
12) Pensez-vous que la rubrique "vidéo" devrait s'étendre davantage?
13) Et la rubrique "Télémaniac"?
14) Lorsque nous traitons d'un film d'actualité, préférez-vous un entretien avec le réalisateur, une critique du film en question, ou bien une présentation "objective": avec idée du scénario, des notes de tournage, comment le film s'est monté...? (réponse: 1, 2, ou 3).
15) La partie rétrospective vous paraît-elle suffisante?
16) Si ce n'était pas le cas, de quoi voudriez-vous qu'elle traite?
17) Si vous lisez Mad depuis quelques années, que pensez-vous de son évolution?
18) Et allons-y pour la question rituelle: êtes-vous pour ou contre un poster dans la revue?
19) Si vous avez répondu oui: ce poster doit-il prendre la place de 8 ou 16 pages de la revue, ou bien, s'il s'agit d'un supplément, iriez-vous jusqu'à payer 5F supplémentaires pour ce poster?
20) Que manque-t-il d'après vous dans Mad Movies? (celui qui répond: un poster, je ne lui parle plus!).
21) Toujours O.K. pour une parution tous les deux mois?
22) Des suggestions à nous faire avant de se quitter?

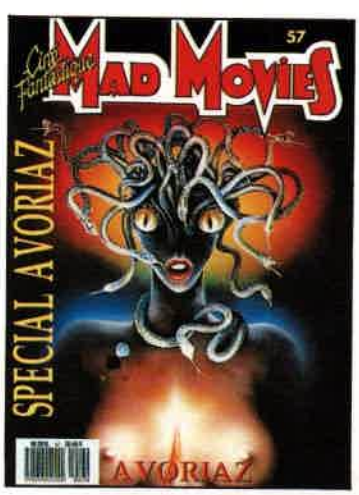
RENDONS A CESAR

Un recadrage assez serré sur l'illustration de la couverture du "Spécial Avoriaz" nous a privés de la signature de son auteur. Cette illustration était due au talent de notre copain (1) Jean-Pierre Ferté qui avait déjà signé celle du numéro 51 l'année précédente, ainsi que l'affiche de notre dernier Festival du Super 8. J.P.P.

(1) Je dis "copain", parce qu'en fait on ne l'a pas payé. *J.P.P.*

- Justement, si on en parlait? *Jean-Pierre Ferté.*

- C'est terrible, avec lui on ne peut jamais plaisanter...



ABONNEMENT

Il y a des occasions où mieux vaut céder devant la loi. Rangez-vous à celle du plus fort et venez nous rejoindre en vous abonnant à **Mad Movies**. Vous recevrez chez vous les six prochains numéros et vous aurez fait une bonne action.

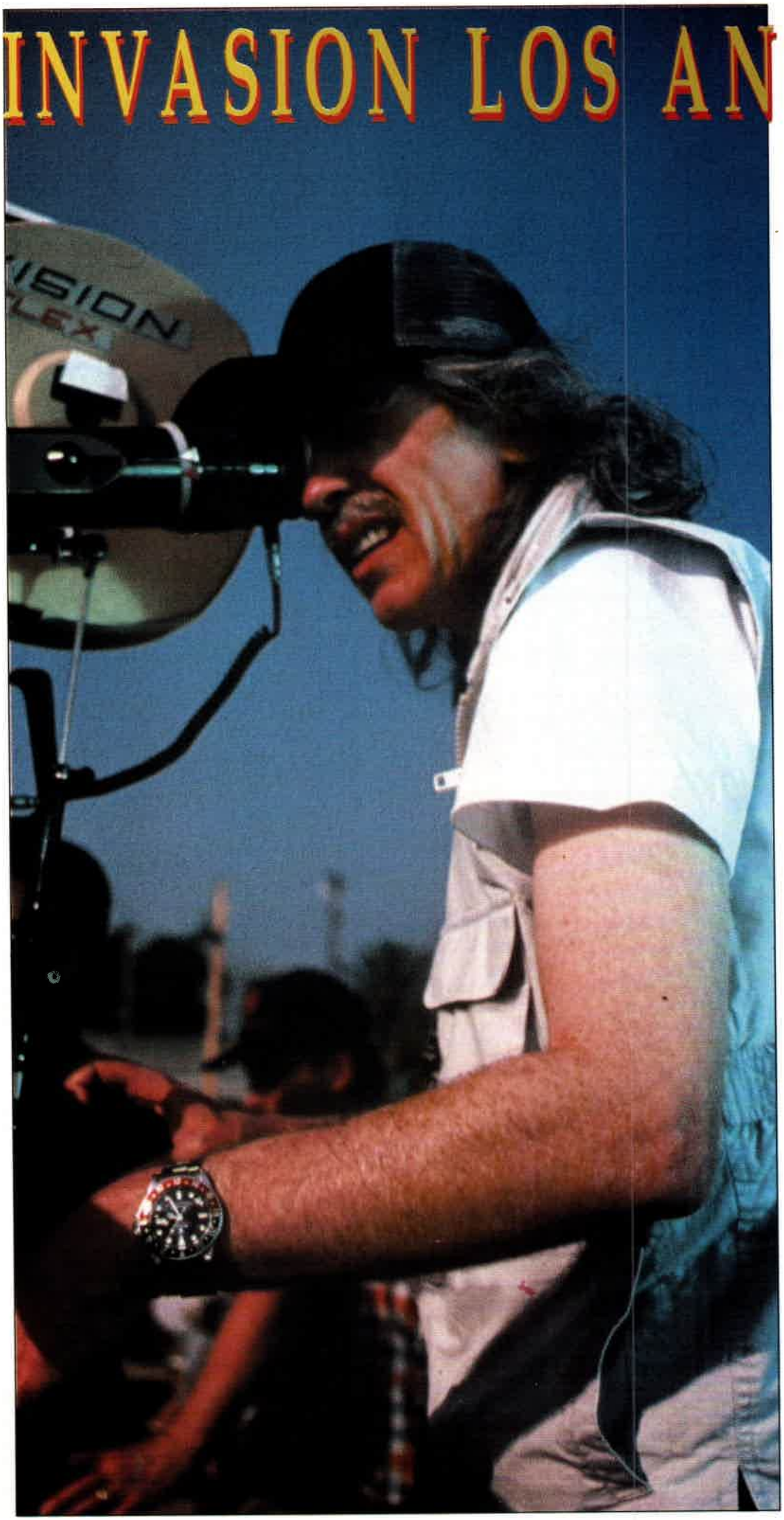
Envoyez-nous 100F, par chèque ou mandat-lettre, à **Mad Movies, 4, rue Mansart, 75009 Paris.** Vous sera abonné pour une année complète et vous allez connaître le bonheur. Pour l'étranger, nous n'acceptons aucun chèque. Mandat-international uniquement. Tarif par voie de surface: 100F. Par avion: 200F.

BOX OFFICE

Les temps sont toujours aussi durs. Après un départ foudroyant, **Le Cauchemar de Freddy** s'est très rapidement calmé. Le phénomène reste pourtant une évidence avec tout de même 110.000 dormeurs heureux sur Paris. Pendant ce temps, **Willow** frôle les 500.000 amateurs de mauvais jeux de rôles. Un succès incompréhensif mais attendu vu le caractère "film pour les fêtes" du produit.

Moonwalker, le joujou de Michael J., dépasse ainsi les trois cent mille envieux du lifting intégral. Malgré son absence de qualités, **Fantômes en Fête**, nanti d'une affiche crayonnée par un amateur peu doué, se casse la pipe à 64.000 victimes d'une comédie poussive. Dur à avaler pour un titre qui a été un big "money maker" aux States. Assez pitoyable il y est vrai, **Vampire Vous avez dit Vampire ?** II (pas encore sorti aux USA) se déchausse les canines à 52.000 mordus. Et dire que le premier avait dépassé les 200.000 adeptes. Dans la même période l'an passé, **Génération Perdue** (aussi craignos) s'était lui aussi rompu la machoire. Janvier ne se prête pas aux vampitreries. Ni au comique à base de château hanté ; **High Spirits** s'étale lamentablement à 38.000 visiteurs. Cause de cet échec : un titre anglais qui ne veut strictement rien dire pour le public français. Par contre, la Fox ne devrait surtout pas traduire les titres anglais si c'est pour flanquer **Monkey Shines** de **Incidents de Parcours**. L'anonymat du patronyme et sa futilité ont rapporté au film 21.000 chimpanzés jaloux. Ridicule. Médiocre, **Futur Immédiat** se taille quand même une tranche de 45.000 éléments pour sa première semaine d'exploitation. Son affiche est aussi un monument de laideur et ferait plutôt fuir. En deux semaines, **Le Blob** avale 62.000 parisiens. Honnête sans plus. Auréolé de son grand prix à Avoriaz, **Faux Semblants** attire 76.000 humains dans sa toile en une semaine et en une combinaison respectable de 33 salles. Si le film tient la distance en seconde semaine, il pourra être considéré comme un vrai succès. Atrocement mal lancé, **La Section** recueille tout juste 5.000 tickets sur toute sa (courte) carrière. Le fantastique made in France ne fonctionne pas trop mal ces derniers temps : **La Vouivre** envoûte 180.000 paysans en 7ème semaine et le chien malsain **Baxter** pousse 54.000 spectateurs dans les escaliers. **Krysar** dépasse nos espérances (500 entrées) pour atteindre péniblement 1000 unités supplémentaires. **Navigator**, après un départ fort, s'essouffle à 22.000 explorateurs tandis que **Histoires de Fantômes Chinois** séduit 32.000 personnes qui ont toute notre estime avec une salle de moins, c'est à dire 6 écrans. Le film aurait mérité un vrai succès public. Ce que parvient à faire **Beetlejuice**, qui attire 180.000 ectoplasmes. Il est encore temps d'y aller. Pour son premier jour à l'affiche, **Phantasm II** démarre très mollement avec 14000 amateurs sur 15 salles. Bof...

INVASION LOS ANGELES



Les envahisseurs sont parmi nous. La terre court à sa perte. Nos dirigeants sont à la solde d'extra-terrestres, nous sommes tous des robots soumis à des messages subliminaux dissimulés partout. Non, John Carpenter n'enfonce pas des portes ouvertes. Il dit tout, l'essentiel en une heure trente. Et avec quel talent. Le talent dérangeant des grandes gueules, un talent qui vous plaque à votre fauteuil.

John Carpenter sur le tournage de **Invasion Los Angeles (They Live)**

Tobe Hooper, Wes Craven ont depuis longtemps déjà vendu leurs peaux aux studios. Ils demeurent encore des cinéastes mais pour combien de temps ? A l'instar de George Romero furieux que la firme *Orion* ait saccagé son somptueux **Monkey Shines**, John Carpenter dit non au système. Son **They Live** appartient à ce type de films improduisibles dans le cadre d'une Major Company. Ni *Paramount*, ni *Warner*, ni *Columbia* n'auraient jamais mis un dollar dans la mise en chantier d'une œuvre résolument opposée aux concessions. John Carpenter choisit une petite compagnie, *Alive Films*, et des budgets qui pourraient être la somme impartie aux pauses café sur **Rambo III**. On sait que **Prince des Ténèbres** s'est amorti en un week-end d'exploitation (il a coûté 2 millions de dollars). Même topo pour **They Live**. Quelques jours et les 3 briques US sont remboursées. Mais Carpenter opte pour l'indépendance, pas pour la misère financière. Il sait mieux que personne que le gaspillage est devenue une règle d'or chez les mammouths de la production. Tous les tarifs sont multipliés par trois ou quatre. La machinerie mise en place refuse l'économie. Et Carpenter applique dans **They Live** (comme il l'a appliqué dans **Prince des Ténèbres**) son code à lui : faire du spectaculaire avec peu d'argent et suffisamment d'argent dans le même temps. Son dernier film en est la plus convaincante des démonstrations.

LES INCORRUPTIBLES

Les USA demain, dans un avenir qui spécule à peine sur la réalité. Le pays est prospère mais les chômeurs se comptent toujours par millions. Los Angeles les parque sur des terrains vagues aménagés en bidon-villes miniatures. John Nada y échoue. Il trouve un travail surun chantier de construction. Le hasard veut qu'il découvre dans une église des caisses contenant des centaines de paires de lunettes noires. Il les porte et tout bascule. Vision en noir et blanc, disparition de l'émail et apparations de messages subliminaux. Il ouvre un magazine et lit noir sur blanc des ordres, "ne défiez pas les autorités", "obéissez", "faites ceci ou cela", "achetez"... Et les messages s'étalent partout. Sur les pancartes publicitaires, à la télévision... Le monde entier est sous l'influence d'un pouvoir hypnotique. Sécurisant pour ceux qui ont pour vocation de jouer les moutons. Quelqu'un mène les moutons à l'abattoir : un envahisseur extra-terrestre trahi par le port de ces lunettes. John Nada découvre des créatures parfaitement hideuses ; des globes oculaires protubérants, un faciès de "camembert pourri", des muscles à vif. Nada s'arme, descend dans la rue et abat les aliens. Ceux-ci dirigent la planète, occupent les postes les plus importants et envisagent sous peu la colonisation. L'atmosphère se modifie. Elle sera bientôt fin prête pour une arrivée en force. Nada est déclaré hors la loi. Il gagne les rangs de la résistance.

SOLUTION RADICALE

Carpenter ne prend pas de gants. Quitte à passer pour un extrémiste dangereux, pour un activiste désespéré, il déterre la hache de guerre. John Nada aligne les cartons avec une désinvolture incroyable. Le sourire aux lèvres, un petit mot ironique entre les envois de plomb. Pas dupe, Carpenter jubile comme un gamin à descendre les extra-terrestres représentations de tout ce qu'il hait : les yuppies, les hommes d'affaires arrivistes, les types sans foi ni loi, les dirigeants corrompus... Quand Nada flingue l'étranger ce n'est pas avec la satisfaction replète du mercenaire cassant du guérillero dans le maquis. Nada ne se pose pas de questions : il constate que le ver est dans la pommme, que la pomme pourrit et qu'un remède urgent doit l'en chasser définitivement. Voilà c'est tout, c'est simple et très efficace. Et juste à condition déjà de ne pas étiqueter Nada comme un Rambo prolo, un beauf musculeux et pas très futé. Nada signifie d'ailleurs en espagnol "rien" ou encore "néant". Un aveu de la part du cinéaste. Carpenter ne cède jamais au nihilisme, au jeu de la destruction gratuite mais affirme toutefois que la solution aux grands maux, aux plans sévères ourdis contre l'humanité ne réside pas dans la diplomatie. C'est tout ou rien, "nada". Carpenter ne se comporte pas comme John Milius dans **L'Aube Rouge** ; il possède l'humour. Un humour présent du début à la fin, un humour qui ne ramène jamais **They Live** au second degrè facile de la parodie. Il y a clin d'oeil mais le film tient au sérieux de son propos. Carpenter n'est pas un amuseur public, un gugusse s'ingéniant à amuser la galerie. **They Live** est probablement le seul film politique américain important de ces dernières années. En une heure quarante de divertissement, il a tout dit..

LA PERFECTION

Une image suffit à déceler la patte Carpenter, cette marque unique de perfection tranquille, de perfection aisée. La caméra est placée exactement où elle doit être placée, le montage coupe toujours au bon moment. Carpenter impose son style ; il est l'un des rares à pouvoir donner à un script pareillement délirant une véracité, un réalisme qu'un tâcheron au savoir-faire honnête aurait catalogué au rayon bande-dessinée, à l'étalage des **Envahisseurs** et autres **V**. Auteur du scénario sous le pseudo de Frank Armitage (référence à l'un des personnages clés de l'écrivain H.P. Lovecraft), l'auteur de **The Thing** lance son film grâce à son habituelle musique métronomique ici teintée d'une pointe de blues. La mécanique mise en route ne s'emballe jamais mais sa puissance est telle qu'elle broie au passage tous ses protagonistes. Carpenter applique la violence sans hystérie, sans complaisance mais avec une énergie rare. Bulldozers rasant des bicoques de tôle, charge meurtrière d'une police répartie en rangs serrés, passages à tabac, bagarre homérique en hommage au John Ford de **L'Homme Tranquille**... Carpenter lui donne un aspect policé, rutilant et effrayant. Sa violence est la plus cinématographique qui soit avec celle du grand Sam Peckinpah. Lorsque John Nada et son complice black défalquent des dizaines d' extra-terrestres dans une station de télévision, le metteur en scène prend visiblement son pied. Violence comme remède, violence comme spectacle... Carpenter installe l'ambiguïté fondamentale des grands metteurs en scène. Encore plus doué par sa représentation graphique, il se pare aussi de l'exagération obligatoire à la bande-dessinée. Car **They Live** est une bande-dessinée. Intelligente, revendicatrice, libertaire, jouissive. Le mot de la fin donne au film le volume des nénés de la femme qui découvre le véritable visage de son partenaire d'oreiller. Et ils sont impressionnants.

Marc TOULLEC

They Live. USA. 1988. Réal. : John Carpenter. Scén. : Frank Armitage (alias Carpenter) d'après le roman de Ray Nelson. Dir. Phot.: Gary K. Kibbe. Mus.: Alan Howarth et John Carpenter. SPFX : Frank Carrisosa. Prod.: Larry Franco pour Alive Productions. Int.: Roddy Piper, Keith David, Meg Foster, George "Buck" Flower, Peter Jason, Raymond St Jacques, Jason Robards III... Dur.: 1H 34. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie prévue le 19 avril 1989.

RODDY PIPER

Roddy Piper

Une jeunesse riche en vagabondages. Du travail quotidien et acharné. Plusieurs titres de champion de catch. Et le rôle principal dans le tout dernier film de John Carpenter, **They Live**. Un parcours hors du commun qui n'est pas loin de ressembler à celui de son personnage, John Nada. Roddy Piper, ou quand la vie et le cinéma font bon ménage.

Quand John Carpenter lui a proposé d'interpréter le rôle de John Nada, le héros marginal de son dernier thriller **They Live**, Roddy Piper avait justement passé sa vie entière à correspondre au personnage. Pour bien se préparer à jouer Nada, Piper a dû plonger dans son propre passé. Les similitudes entre l'acteur et son personnage sont évidentes : les deux hommes sont physiquement et psychologiquement robustes, donc aptes à résister à toutes les épreuves de l'existence. Tous les deux ont aussi passé un bon bout de temps seuls au monde, et peuvent ainsi se poser en leaders, parce qu'ils sont tenaces et qu'ils croient dur comme fer en eux-mêmes.

Toutes ces ressemblances contribuent à faire de Roddy Piper le meilleur choix pour jouer John Nada, et ce n'est vraiment pas une identité accidentelle. "De toute façon, c'était écrit pour moi", affirme Piper. "John Carpenter et moi en avons parlé longuement, quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois; je lui ai d'ailleurs raconté un maximum de choses sur ma vie, de celles qu'on ne révèle pas à n'importe qui. C'est comme cela qu'il a incorporé une bonne partie de mon histoire dans ce rôle, et il est même allé jusqu'à y reproduire certaines de mes propres déconvenues. Personnellement, je lui fais entièrement confiance, et je n'aurais jamais pu incarner un tel personnage en me dévoilant autant, si je n'avais pas eu totalement confiance en lui."

Piper est né à Glasgow en Ecosse mais a grandi au Canada. A 13 ans, déjà vagabond, Piper dormait dans les rues. L'un de ses oncles, organisateur de combats, le prit en sympathie et lui proposa un forfait de 25 dollars par match où il s'engagerait. Le jour où il gagna son premier combat, la carrière de catcheur professionnel de Piper put commencer. Suivirent alors dix-sept années sans interruption, en lutte comme en boxe.

"Je me souviens encore parfaitement de ce à quoi ressemblait alors ma vie. Pour 25 cents, on pouvait passer la nuit dans une auberge de jeunesse. Et à l'entrée, des gens vous demandaient de déposer vos stups et vos armes au vestiaire, et les mecs le faisaient vraiment. Le lendemain matin, on pouvait récupérer la marchandise en s'en allant. On vous servait le dîner et le petit déjeuner. On ne pouvait jamais y rentrer avant six heures du soir mais le matin à six heures, on devait repartir. C'était pas facile. Un môme de la rue qui ne pouvait pas se payer une chambre devait s'associer avec un plus âgé , qui était censé le surveiller. Autrement, on ne pouvait rien faire."

Piper se rappelle précisément de certains lieux de sa jeunesse comme Justiceville, et il sait pourquoi la vie de lutteur professionnel le fascinait tant. "Je ne combattais pas pour le sport mais je me battais pour vivre, pour une place décente où coucher, pour disposer de vêtements chauds et propres, et pour avoir quelque chose à manger. C'est ainsi que j'ai appris à dissimuler toutes mes émotions sous un masque agressif."

Sous le nom de "Rowdy Roddy Piper", il était devenu un lutteur professionnel populaire et renommé. Portant le kilt et jouant de la cornemuse (instrument qu'il pratiquait avec succès depuis l'âge de cinq ans), Piper a laissé une empreinte mémorable dans le monde de la lutte. Pendant toute la durée de sa carrière, il gagna en tout 21 championnats différents, le premier étant une finale amateur dans la catégorie des plus de 80 kilos.

Et son dernier match attira 93 000 spectateurs (Silverdome, dans le Michigan). L'un de ceux-ci se trouvait être John Carpenter en personne. "Apparemment, John est un vrai fan de lutte; nous nous sommes rencontrés, et en avons discuté un moment" reprend Piper. Et rendez-vous fut pris pour se revoir ultérieurement à Los Angeles. Durant les quelques mois qui suivirent, Piper et Carpenter discutèrent des changements éventuels qu'une nouvelle carrière d'acteur imposerait au catcheur. "Je lui ai parlé de moi, de ma vie jusqu'à ce moment-là, et lui a commencé à me raconter le film qu'il voulait tourner. Ca parlait d'un vagabond -mais d'un gars qui se bat, l'un de ceux qui tiennent à conserver leur dignité- et John a voulu savoir si ça m'intéressait de lire le script. Il m'a dit que Hollywood était fatigué des gens superficiels , qui n'ont rien vécu. Au moins, il a remarqué que mon visage portait les traits de quelqu'un ayant travaillé dans une station-service la nuit !".

Piper avait toutefois suivi des cours d'acteur et monté son propre show télévisé, le **"Piper's Pit"**. Bien qu'il ait eu un rôle de vedette du petit écran, il ne s'etait jamais considéré comme un acteur expérimenté. Quand Carpenter commença à l'intéresser sérieusement au rôle de John Nada, Piper se trouva un professeur qui travailla avec lui intensivement et quotidiennement. "

Le problème le plus compliqué pour Piper était d'apprendre à révéler ses émotions alors qu'il les avait camouflées pendant de nombreuses années sous une apparence agressive. "Le seul gars en qui j'ai confiance est John Carpenter", explique Piper. "C'est vraiment dur de changer toutes ses habitudes, mais John m'a progressivement amené à un point où je pouvais user de mes expériences personnelles pour renforcer le personnage de Nada. Le moment le plus délicat du film, c'est quand je parle de ma famille. Je n'ai aucune honte de ce que j'ai fait, mais j'ai poussé un "ouf" de soulagement à la fin de la prise."

Piper, sa femme et ses deux filles, habitent dans un ranch loin de l'agitation de Los Angeles. Il est impatient de continuer sa courte carrière d'acteur. "Le plus marrant dans toute cette histoire a été de réussir à être moi-même. Après des années de vie dure, je peux utiliser tout ce que j'ai appris pour plaire à mon public, et je ne me soucie plus des gnons ramassés sur le ring !".

Cyrille Giraud

Les aventures du Baron de Münchausen

Les effets spéciaux

Entretien avec Richard Conway

Dans Les Aventures du Baron de Münchausen, ***il y a en fait plusieurs metteurs en scène. Directement après le génie visionnaire Terry Gilliam, vient Richard Conway. As dans tout ce qui touche aux maquettes, aux modèles réduits, il porte la responsabilté d'une grande part des débordements du film. Modeste et très professionnel, Richard Conway fabrique des villes, des galions, des monstres marins, une planète entière, des têtes volantes... Depuis ses débuts dans*** La Vie Privée de Sherlock Holmes, ***il a fréquenté les plateaux les plus spectaculaires du cinéma, de*** Conan le Barbare ***à*** Indiana Jones et le Temple Maudit...

M.M.: Vous êtes un collaborateur régulier de Terry Gilliam...

R.C.: Je m'entends très bien avec Terry Gilliam. Voilà pourquoi on me retrouve régulièrement dans ses films. Dans **Jabberwocky**, ma contribution s'est limitée à la construction du dragon. Par contre, sur **Le Sens de la Vie**, ma participation a été bien plus importante. Je me suis occupé du gros mangeur qui explose et de tous les effets spéciaux malsains. Lorsque ce type vomit, nous avons utilisé de la soupe de légume, surtout à base de tomate. Nous nous sommes vraiment bien amusés sur le tournage. Plus compliquée a été la séquence de l'immeuble mobile avec les petits vieux pirates. De la même façon, j'ai pris en charge toutes les maquettes de **Brazil**. Les gratte-ciel ont été particulièrement difficiles à réaliser.

M.M.: Terry Gilliam a la réputation de savoir exactement ce qu'il veut et de posséder une imagination qu'il visualise parfaitement...

R.C.: Sur **Brazil**, j'étais avant tout un constructeur. Toutes les inventions visuelles, toutes les idées sont de Terry Gilliam. Pourtant, il n'a pas vraiment une idée très précise de ce qu'il désire sur le plateau. Il fournit la matière première et, d'après ça, moi et mes assistants construisons les maquettes. Généralement, il apprécie et nous filmons le résultat. De plus, Terry Gilliam travaille avec une équipe complètement en harmonie avec sa propre personnalité. Toutes ces personnes lui proposent sans arrêt de nouvelles idées. Il n'est vraiment pas le genre de metteur en scène à demeurer sur le tournage avec des concepts définitifs, inébranlables.

Des acteurs qui connaissent tous les fils du métier

M.M.: Sa réputation est diamétralement opposée à ce que vous dites !

R.C.: Oui. Il demande beaucoup aux effets spéciaux mais actuellement tout est réalisable au cinéma. Tout y compris ce qui était impossible il y a quelques années. Terry Gilliam est quelqu'un de très créatif. Sur ce plan, on arrive toujours à le suivre. Mais le problème tient aussi dans cette vitesse ; parfois, il ne laisse pas aux spectateurs le temps de souffler, de respirer.

*M.M.: Le tournage de **Münchausen** a dû être un véritable marathon...*

R.C.: Au total, les prises de vues ont duré six mois. Les quatre premiers mois étaient consacrés au tournage avec les acteurs, les figurants. Les deux suivants ont été consacrés aux effets spéciaux. Toutes les scènes se sont révélées difficiles. Un défi toujours renouvelé.

M.M.: Le défi tournait aussi autour du combat de Terry Gilliam contre une partie de la production qui a voulu le virer...

R.C.: Pour contenter ses producteurs, Terry Gilliam a admis quelques coupes, surtout sur la durée des aventures du Baron sur la lune. Il a coupé ces passages du scénario. Pour des raisons d'économie aussi. A l'origine, ces séquences devaient occuper une place bien plus importante. Au départ, quarante personnages devaient habiter la lune. De fil en aiguille, de compromis en négociation, nous sommes arrivés à deux acteurs seulement !

M.M.: Le budget des ***Aventures du Baron de Münchausen*** *avoisine les 50 millions de dollars d'après la rumeur. Est-ce vrai ?*

R.C.: Pour une fois, c'est vrai. Le film a bénéficié d'un budget impressionnant. Cependant, on est loin de retrouver tout l'argent à l'écran. La production italienne a détourné une partie des capitaux (rires).

M.M.: Curieux. Le film est d'une richesse visuelle assez exceptionnelle...

R.C.: Bien sûr, il fait riche mais quand on songe que **Roger Rabbit** avait un budget équivalent ce n'est plus aussi valable. Avec la même somme, le film de Robert Zemeckis paraît pourtant deux fois plus important, deux fois plus riche. On attendait davantage d'argent mais celui-ci n'est jamais arrivé parfois.

M.M.: Terry Gilliam affirme que sur le plateau en Italie les problèmes linguistiques perturbaient le bon déroulement des opérations : personne ne parlait la même langue !

R.C.: Personnellement, je n'ai jamais rencontré ce genre de problèmes. L'entente avec les artistes locaux italiens a été parfaite, les relations humaines bonnes. Costumiers, maquilleurs et décorateurs se sont avérés merveilleux. Par contre, on ne peut pas vraiment dire la même chose de la production italienne : elle a été franchement détestable.

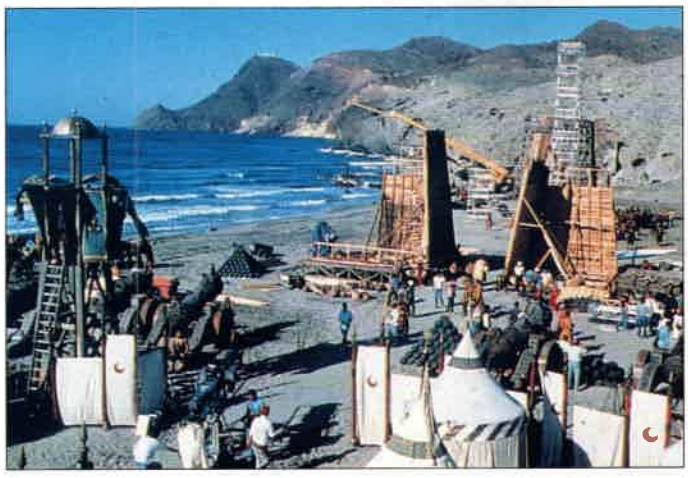
M.M.: Les plateaux italiens ont la réputation d'être un capharnaüm sans nom...

R.C.: Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, tout est très bien organisé, planifié. A l'opposé, les italiens travaillent complètement dans le flou et le désordre. J'attends avant tout d'une production un support, un soutien logistique. Or, sur **Münchausen**, elle nous a souvent laissés dans l'embarras.Les journées étaient épuisantes : nous commencions le travail à partir de 6 heures du matin pour continuer jusqu'à 9 heures du soir. Sans interruption.

M.M.: La mauvaise volonté des producteurs italiens participait à la fatigue ...

R.C.: Au début, nous étions 12 anglais et 6 italiens dans mon équipe. Avant même qu'on ait commencé à tourner, les vivres ont été coupés. Par manque d'argent, l'équipe britannique a été réduite de moitié. Il restait toujours 6 italiens. Lorsque l'argent est enfin venu, les effectifs ont considérablement gonflé : une quinzaine de compatriotes et une quarantaine d'italiens. Vraiment ridicule. Un jour, je n'avais personne sous la main et le lendemain beaucoup trop de gens. Au bout du compte, le film a beaucoup souffert de toutes ces restrictions, ces changements.

M.M.: Le gigantisme de l'entreprise devait encore en rajouter sur le plateau...



R.C.: La bataille finale équivalait à un départ personnel en guerre. Un millier de figurants et surtout des éléphants.

Les artificiers devaient leur monter sur le dos pour recharger les canons qu'ils portaient. Mais les éléphants n'aimaient pas se faire importuner ainsi. Pour empêcher les gens de leur grimper dessus, ils remuaient violemment la queue dans tous les sens. Tout dans **Münchausen** a été compliqué. Y compris la montgolfière faite de lingerie féminine. Elle pesait environ 25 tonnes et mesurait 25 mètres de haut. Pour les bombardements turcs, nous avons déployé l'arsenal classique en vigueur dans tous les films de guerre...

Une mise en place incroyable pour quelques petites secondes à l'écran.

Le grand bleu vu par Terry Gilliam.

En gros, les effets spéciaux sont très simples, plus durs à mettre en place que complexes en eux-mêmes. Quand le cheval du Baron passe au travers d'une persienne, nous avons d'abord utilisé un véritable animal. Pour l'atterrissage au sol, nous lui avons substitué une réplique mécanique. Classique. Les séquences de la lune ont demandé le concours de toutes les techniques d'effets spéciaux existants : des peintures sur verre, des têtes mécaniques, des écrans bleus pour les transparences, des maquettes... **Münchausen** n'apporte pourtant rien de révolutionnaire aux effets spéciaux ; ils sont simplement soignés. Terry Gilliam nous a demandé de surcroît de tenir compte des gravures de l'illustrateur français Gustave Doré, c'est-à-dire de se conformer à une imagerie de science-fiction victorienne.

M.M.: Et les effets spéciaux peuvent être dangereux...

R.C.: C'est pourquoi je me suis parfois opposé au metteur en scène. Surtout en ce qui concerne des effets d'explosion qui peuvent mettre en danger la vie d'acteurs fatigués suite à des horaires trop contraignants. Les effets spéciaux mécaniques peuvent aussi créer des problèmes de sécurité. Sur le tournage du remake de **King Kong**, Jessica Lange s'est fait assommer par un des doigts du singe géant. J'ai personnellement une règle : la sécurité de tout le monde. Vient ensuite le bon fonctionnement des effets spéciaux.

M.M.: Comment se passent généralement vos rapports avec les réalisateurs ?

R.C.: C'est toujours le metteur en scène qui décide de l'importance des effets spéciaux dans un film. Mais si lui ou un autre secteur dérapait, les trucages ne fonctionneraient pas. Tout est lié.

*M.M.: Vous semblez vous cantonner dans le domaine de la grande production : **Conan**, **Superman**, **Indiana Jones**...*

R.C.: Je n'y peux rien. Les gens avec qui je travaille me contactent et je réponds à leurs appels. Il se trouve que ces personnes travaillent uniquement sur des super-productions. Cependant, le début de ma carrière est marqué par une série TV au budget modeste que vous ne connaissez pas en France, **Doctor Who** qui est encore antérieur à **Star Trek**. Elle met en scène un personnage excentrique qui voyage à travers le temps et qui rencontre une foule de monstres et robots. Tous les gens qui ont participé à cette série au début des années 60 occupent maintenant des postes importants en tant que producteurs, directeurs artistiques... J'ai enchaîné sur **La Vie Privée de Sherlock Holmes**. Mais là je n'étais qu'assistant. J'ai travaillé sur la construction du monstre du Loch Ness et du sous-marin.

M.M.: Votre filmographie est assez fabuleuse.

R.C.: Oh, je n'ai pas tout fait sur ces films. Pour **Superman** nous étions très nombreux à nous charger des effets spéciaux. Ma partie consistait à mettre en place le tremblement de terre et les maisons qui s'écroulent, des maquettes. J'aime beaucoup **Superman**. Par contre, je déteste **Flash Gordon**. Horrible. C'est encore une production italienne. Le film aurait pu être bon mais Dino de Laurentiis y a trop misson grain de sel. Il embauchait des gens incompétents. Et Sam Jones, le principal interprète, contribuait largement à la catastrophe. La décision de le prendre pour jouer **Flash Gordon** fut une erreur monumentale. Timothy Dalton était bien. L'argent fut vraiment gaspillé sur ce tournage. A part les costumes, tout était catastrophique. A cette époque, d'autres films importants à effets spéciaux étaient en chantier et nous n'avons guère pu rivaliser faute d'argent.

M.M.: Steven Spielberg sait très bien gérer un budget...

R.C.: Oui. Il m'a confié dans **Indiana Jones et le Temple Maudit** tous les intérieurs du temple. J'ai étroitement collaboré à la séquence où le sorcier arrache le coeur d'un jeune sacrifié. Dans tous les pays anglo-saxons, ce passage a été coupé au montage. Je suis ravi d'apprendre que la France l'a conservé. Avec une autre personne d'*Industrial Light and Magic*, j'ai réalisé la poursuite en wagonnet dans les cavernes. Je ne participe malheureusement pas à **Indiana Jones et la Dernière Croisade**. Pourquoi ? Parce que à l'époque du numéro 2, je collaborais avec George Gibbs (**Roger Rabbit**). Nous faisions équipe mais nous sommes séparés depuis. Il a pris le relais avec Spielberg mais n'a pas fait appel à mes services.

*M.M.: Comme **Flash Gordon**, **Labyrinth** n'est pas une réussite...*

R.C.: Le film n'est pas mal dutout et aurait pu être bien meilleur en effet. Il se traîne un peu. J'estime pourtant qu'il y a d'excellentes séquences. Le finaldans le village en ébullition et la chute de Jennifer Connely dans le puits hérissé de mains. Des dizaines de personnes ont enfilé des gants en latex et en caoutchouc tandis que l'actrice descendait dans la cavité grâce à un treuil.

M.M.: Depuis peu, les effets spéciaux prennent une tournure inquiétante : ils deviennent parfaits. La poésie en pâtit...

R.C.: Il y a deux écoles. Celle de **Willow**, un film très bien fait mais aussi une œuvre morte, sans flamme intérieure, sèche, et celle de **Bettlejuice** dont j'apprécie énormément l'inventivité et la spontanéité. Le trop plein d'effets spéciaux peut tuer un film dans l'oeuf. **Willow** par exemple. Je ne prends pas parti pour l'une ou l'autre de ces écoles mais une qualité d'effets spéciaux qui préserve l'œuvre.

*M.M.: L'emploi de l'ordinateur est systématique dans **Willow**.*

R.C.: Oui, mais pourtant je ne pense pas que les ordinateurs puissent prendre le contrôle des trucages. Ce sont de simples boîtes qui donnent simplement des réponses plus rapidement. Les images produites par computer ne sont actuellement pas très employées ; elles reviennent extrêmement chères et leur composition prend un temps fou. On n'arrivera pas de sitôt à reconstituer entièrement ce qui se passe directement devant la caméra. J'utilise plus facilement les dessins et story-boards. Travailler sur des maquettes est aussi plus créatif. Il s'agit pour moi d'un véritable moyen d'expression. Réaliser des maquettes requiert une responsabilité. C'est toujours un challenge.

Propos recueillis par :

Marc TOULLEC et Alain CHARLOT.

MUNCHAUSEN

V.G. : Pour lancer le débat, j'affirmerai que **Münchausen** est un énorme ratage tant au niveau de la forme que du fond.

J.P.P. : Tu peux difficilement dire que c'est un ratage au niveau de la forme. Pour moi, c'est un feu d'artifice de décors, de costumes, d'effets spéciaux...

V.G. : D'effets spéciaux approximatifs oui. On voit nettement les câbles qui tiennent les acteurs pendant la valse aérienne et l'apparition du monstre marin ne choquerait pas dans un épisode de **Bio-man**.

J.M.L. : C'est vrai qu'il y a un côté carton-pâte mais **Münchausen** ne s'inscrit pas dans la lignée de **La Guerre des Etoiles** où les effets spéciaux sont réalistes..

J.P.P. : Et puis, il ne faut pas oublier que le mythe du Baron repose un petit peu sur le côté cirque, burlesque, grosse farce. Nous sommes entre le premier et le second degré parfois.

V.G. : Ca ne justifie pas des erreurs aussi grossières, surtout pour un film ayant coûté aussi cher.

J.M.L. : Tout cela n'est pas nouveau, depuis le **King Kong** de De Laurentiis où gros budget ne rimait pas avec perfection technique.

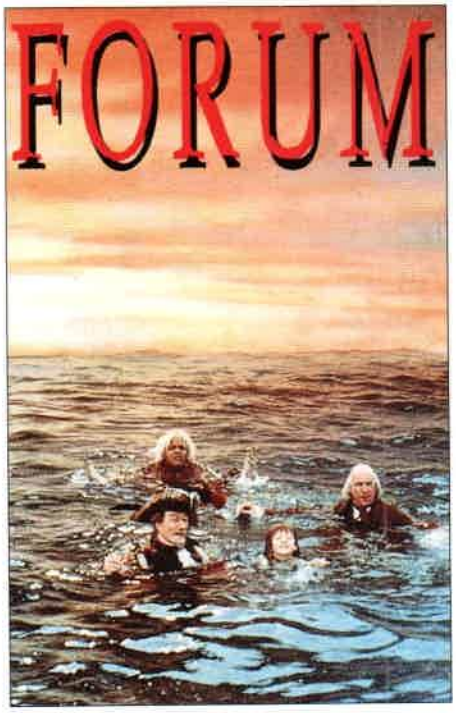
V.G. : Ah, si tu veux comparer **Münchausen** à **King Kong**, alors...

J.M.L. : Non, mais je crois que le public n'y prêtera pas attention.

V.G. : Le grand public est trop habitué aux prouesses techniques des films d'un Lucas par exemple pour ne pas remarquer ça.

J.M.L. : Sauf si le fond est intéressant.

V.G. : Justement, nous en reparlerons. Gipépé ?



Münchausen version Gilliam ne satisfait pas tout le monde. Grand spectacle comme on n'ose plus en faire ou film sans imagination se vautrant dans le luxe ? Ca chauffe à* Mad Movies. *Venez participer au combat..

J.P.P. : Il y a des réussites extraordinaires au niveau visuel comme la créature ailée qui représente la mort. On n'avait jamais vu ça jusqu'à présent.

J.M.L. : Et la séquence dans la lune...

V.G. : ... pire que le dessin animé de Jean Image...

J.M.L. : ... où les têtes se séparent des corps.

J.P.P. : Avec Robin Williams qui passe tour à tour du gros dégueulasse au pur esprit, c'est complètement savoureux. Encore une belle performance d'acteur.

J.M.L. : C'est ma scène préférée, la scène où le fond et la forme sont le plus en accord. La qualité visuelle se mélange avec une idée poétique, surréaliste.

V.G. : C'est vraiment une question de goûts. Moi, je trouve le décor hideux et en parlant de décor, il y a celui du ventre du monstre marin incroyablement inexploité. Le Baron est gobé par l'animal, il retrouve ses amis, on s'attend à plein de péripéties et finalement, on a droit à une partie de cartes.

J.P.P. : Normal, ils sont prisonniers; alors ils tapent la belote en attendant...

V.G. : Gepetto et Pinocchio aussi sont prisonniers et il leur arrive des trucs. Quel besoin de tourner une scène de retrouvailles à l'intérieur d'un monstre s'il n'y a pas de différences avec la même scène dans n'importe quelle taverne. C'est du gâchis.

J.P.P. : Ca s'explique dans le sens où le Baron tombe sur des gens résignés qui sont ses anciens acolytes. Il les convainc de reformer la troupe et l'action peut repartir. Et cette action, elle va dans tous les sens. Chaque épisode représente une succession de tableaux avec ses propres personnages et ses propres décors. C'est très inventif, en fait. Regarde la première scène par exemple, avec le sultan...

V.G. : En effet, c'est assez jouissif mais aux dires de ceux qui ont vu la version de Von Baky, c'est du repompage plan par plan. J'ai été surpris comme tous ceux n'ayant pas vu cette version et je n'ai pas boudé mon plaisir immédiat. C'est quand même loin d'être suffisant.

J.P.P. : C'est un peu vrai pour cette scène-là, on retrouve le même épisode du gars qui s'endort sous l'arbre avec sa bouteille. Il y a aussi bien sûr la scène du boulet de canon, mais sinon, le reste est original. Il faut dire que la version de Baky me laisse un souvenir d'opérette filmée avec des couleurs complètement ripolinées façon mauvais goût et qu'on s'y ennuyait quand même par instant. C'était très naïf. Pour reprendre les termes de Gilliam, il a su dépoussiérer le mythe.

V.G. : On touche là un problème délicat. En dépoussiérant le Baron, désir prétentieux vu le résultat, Gilliam encrasse son film. Je ne suis pas bien sa démarche quant à la définition du personnage.

J.P.P. : Münchausen est un utopiste, un rêveur qui ne peut vivre dans le monde réel. Dès qu'il se mêle à ses contemporains, c'est le conflit assuré. Le fait qu'on se moque de lui ouvertement sur scène va motiver son intervention sinon il serait resté dans son univers. Münchausen, c'est un Don Quichotte vieillissant qu'une ardeur nouvelle vient ranimer.

ON TOUCHE LE FOND

V.G. : C'est bien ce que je reproche à Terry Gilliam. Vouloir intellectualiser le récit en vieillissant le Baron, idée "gadget" qui, à mon avis, ne débouche sur rien de valable dans le film et nuit à son rythme. Il faut quand même un bon quart d'heure avant que le film ne commence.

J.P.P. : L'idée intéressante de l'âge avancé du Baron, c'est qu'il va rajeunir au fur et à mesure des événements.

V.G. : Ce n'est visible que dans deux ou trois plans.

J.M.L. : Je crois que le film de Terry Gilliam n'est pas tant une aventure au premier degré, et l'introduction théâtrale nous indique d'emblée la direction, qu'une sorte de réflexion sur les aventures qu'il nous montre, sur les liens entre l'imaginaire et la réalité, la réalité étant la ville assiégée par les Turcs.

V.G. : Qu'est-ce que le théâtre, l'âge du Baron, ses rajeunissements apportent au film autre qu'un ralentissement de l'action ?

J.M.L. : ...

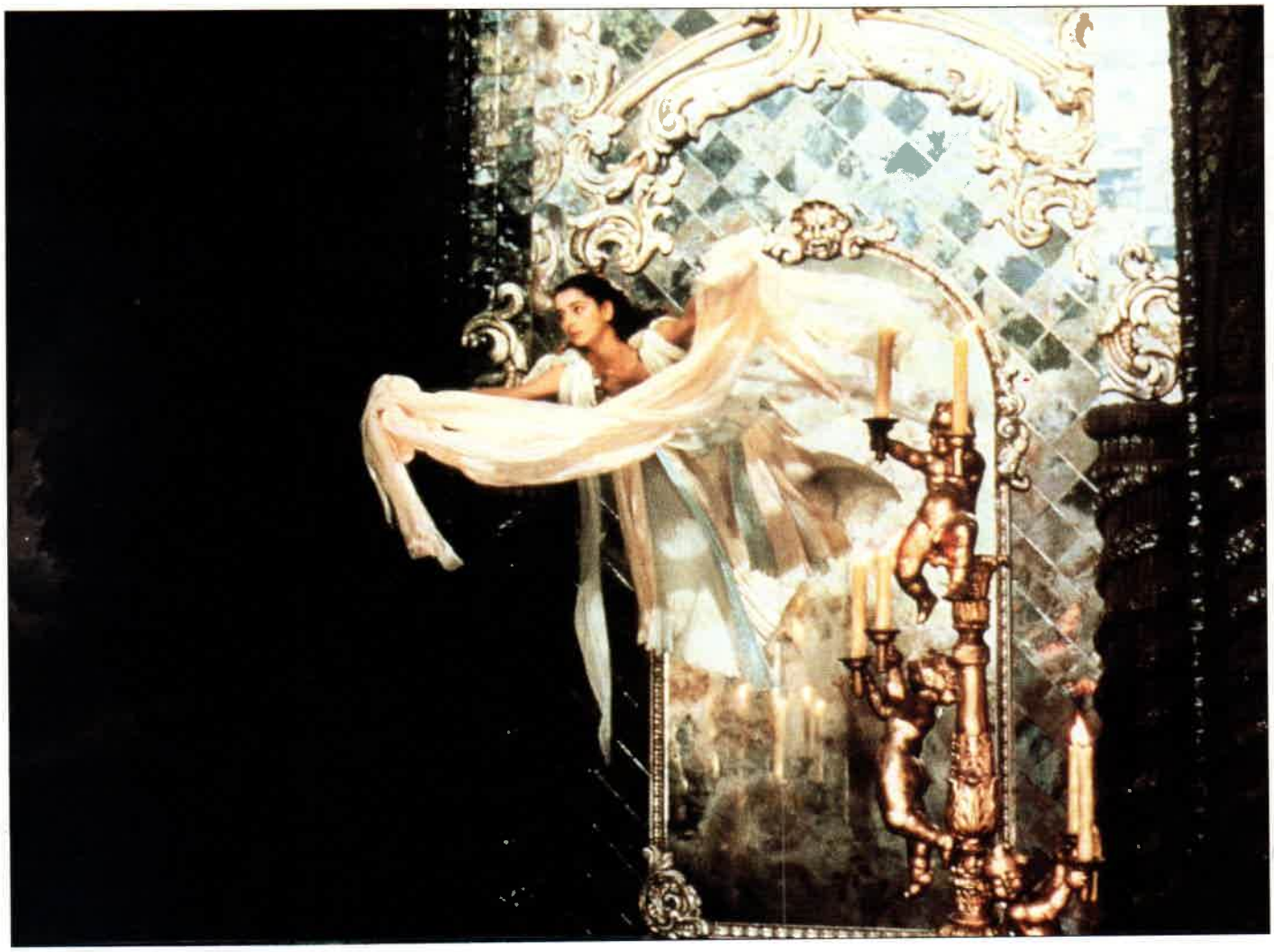
J.P.P. : ...

V.G. : Au départ, on pensait tous que l'âge du Baron allait apporter une touche d'émotion et après vision, de l'avis de tous, fans ou pas fans, les scènes de retrouvailles avec ses compagnons sont plus que fades.

J.P.P. : C'est vrai que c'est fait sans ampleur.

J.M.L. : C'est surtout déconcertant parce que le Baron est un personnage farfelu et, qu'à l'inverse du héros d'un film américain conventionnel, il n'agit pas de la même façon larmoyante face à quelqu'un de disparu et d'enfin retrouvé. Sur le plan émotionnel, c'est un film où on a du mal à percevoir la personnalité du personnage principal.

J.P.P. : Eh arrête, on va plus avoir assez de *p* à la typo! En fait, moi, je rattacherais le film au domaine du rêve. Terry Gilliam aborde les décors et les personnages de la même manière que Saint Exupery avec Le Petit Prince. Le Baron visite des planètes, il lui arrive des choses extraordinaires et il n'est pas surpris parce qu'il est dans son monde. Je me demande si le film n'est pas réellement un rêve.



J.M.L. : Dans ce genre de situation, il y a toujours un autre personnage qui est introduit, un personnage candide sensé permettre au spectateur de s'identifier. Ici, c'est la petite fille et le problème, c'est que même si elle sait ouvrir la bouche quand il faut...

J.P.P. : Ah, c'est vrai que c'est très important ça !

J.M.L. : ... elle n'a pas assez de caractère et il n'y a pas de véritable communication entre elle et le Baron.

V.G. : Elle non plus n'est pas terriblement surprise par ce qui lui arrive.

J.M.L. : Si, quand même, mais le film ne met pas assez l'accent sur ses réactions et l'identification ne marche pas très bien.

DELIRE

V.G. : Je crois que **Les Aventures du Baron de Münchausen** s'inscrit dans une lignée de films qui prévilégient le rêve, le délire sans s'appuyer sur des bases de scénario. **Moonwalker, Willow, Beetlejuice, Roger Rabbit** et compagnie, ça bouge de partout mais, quelque part, on s'en fout.

J.P.P. : Avec les effets spéciaux, on est rentré dans une ère de compétitivité continuelle qui nuit aux scénarios. Pour l'érotisme, il s'est passé la même chose. Avant, il y avait un scénario et des scènes érotiques. Aujourd'hui, il y a de la pornographie pure et trois lignes de dialogues. On a complètement perdu de vue l'aspect humain. Les personnages n'ont plus de noms, plus de caractères, on recherche l'efficacité et non plus le rêve ou l'émotion.

J.M.L. : Et puis le public redemande bêtement des films à grand spectacle. Il avale trois heures de **Grand Bleu** où il ne se passe rien parce que la caméra filme à 150 mètres sous la surface de l'eau et parce que l'écran fait 30 mètres de haut.

J.P.P. : Et 2 kilomètres de large comme ça, si on habite à 2 kilomètres du cinéma, on peut rester chez soi.

J.M.L. : C'est ce que font d'ailleurs de plus en plus de spectateurs.

J.P.P. : On tient donc là les raisons de la crise. Pour en revenir à **Münchausen**, malgré toutes les réserves qu'on peut émettre à son sujet, ça reste un grand spectacle. J'en ai pris plein les yeux et je crois que le spectateur en prendra aussi plein les yeux.

V.G. : On te donnerait une caméra et cinquante millions de dollars, tu ferais construire plein de décors luxueux, tu ferais appel à l'ILM pour les effets spéciaux, tu multiplierais les plans et, réussi ou pas réussi, on en aurait plein les yeux.

J.P.P. : Il y a quand même un délire visuel, des péripéties qui sont le fruit d'une imagination. Terry Gilliam a su composer un univers. Ce ne sont pas que des dollars empilés les uns sur les autres.

V.G. : A moins d'être vraiment terre à terre, il me semble facile d'imaginer des choses incroyables tant qu'on fait l'impasse sur une certaine réalité.

J.M.L. : Avant de conclure cette passionnante discussion par une partie de bras de fer, nous rendons l'antenne. C'était en direct du 4 rue Mansart, à vous les studios.

J.P.P. : Les lecteurs désireux d'envoyer un avis pertinent sur le film de Terry Gilliam ne doivent pas se gêner. Les meilleures lettres seront publiées dans le prochain numéro.

Autour de la table étaient réunis :

Vincent **GUIGNEBERT**
Jean Michel **LONGO**
et Jean Pierre **PUTTERS.**

PALMARES 88

Marcel Burel

Robocop
Histoires de Fantômes Chinois
Aux Frontières de l'Aube
Hellraiser
Hidden

Aenigma
L'Attaque des Morts-vivants
La Maison du cauchemar
Vendredi 13 VII
Bad Taste

Alberto Farina

Qui veut la Peau de R. Rabbit?
Princess Bride
Histoires de Fantômes Chinois
Robocop
Le Beau-Père

La Sorcière
Mon Père c'est Moi
Willow
Hellraiser
Cherry 2000

Vincent Guignebert

Histoires de Fantômes Chinois
Made in Heaven
Epidemic
Robocop
Elmer

Panics
Fantômes en Fête
Moonwalker
Poltergeist III
La Septième Prophétie

Jean-Michel Longo

Aux Frontières de l'Aube
L'Emprise des Ténèbres
Robocop
Tu ne tueras Point
Prince des Ténèbres

Panics
Hellraiser
Danger Haute Tension
The Gate
Moonwalker

RAPPEL: *Pour chaque nom les 5 meilleurs films viennent en premier dans l'ordre de préférence. La seconde liste donne les plus mauvais, le pire en tête.*

Comme chaque année à la même époque, il est temps de faire la part des bons éléments et de ceux qui vont redoubler. La moisson 88 fut fertile en bons films et ça nous réconforte dans une époque où chacun se mêle de vouloir "sauver le cinéma", mais il y avait aussi les autres, les mauvais, parce qu'il faut bien rire aussi...

Un peu plus de 300 lecteurs nous ont envoyé leur vote pour ce Palmarès 88 (c'est d'ailleurs peu en regard des dizaines de milliers qui nous lisent; ben alors, les gars?). et nous vous livrons tout chaud la sentence à peine sortie des urnes.

Vous trouverez aussi la liste des rédacteurs de la revue à côté de la vôtre, lecteurs, élaborée grâce à la moyenne des suffrages reçus.

Nous nous en sommes tenus à cinq titres pour chaque liste, mais il est intéressant d'aller plus avant pour ce qui concerne le Palmarès des lecteurs. En effet, en sixième place, et pour les meilleurs, nous trouvons **Prince des Ténèbres**, qui rate de peu sa place au podium, comme on dit, puis, dans l'ordre: **L'Emprise des Ténèbres, Beetlejuice, Histoires de Fantômes Chinois** et **Bad Taste** (eh oui!).

Pour **Histoires de Fantômes Chinois**, son relatif mauvais score est sans aucun doute dû à sa sortie tardive dans l'année, certains lecteurs n'ayant pu voir le film à temps.

Tandis que, pour les pires, venaient ensuite: **L'Attaque des Morts-vivants, The Gate, Willow, Critters II, La Maison du Cauchemar, Danger Haute Tension, Cherry 2000** et **Hellraiser**. Tout ça dans l'ordre et suivant l'arrivée des courses.

Au regard de ces résulats, notons que des films comme **Willow**, **Elmer** ou **Bad Taste** font curieusement un score moyen à la fois dans les pires et les meilleurs. Comme quoi certaines œuvres ne se destinent visiblement pas au même public et ce qui fait le critère de qualité pour l'un condamne irrémédiablement le film pour l'autre. Pas facile dès lors de s'adresser à tous les publics et cela ressortait assez bien de nos forums successifs.

La tendance qui voulait que les cancres ne se recrutent pas spécialement parmi les "petits films" mais bien dans toute la production s'affirme de plus en plus. On s'acharne un peu moins sur une petite production qui fait ce qu'elle peut pour mieux sauter à pieds joints sur des films importants qui déçoivent. Exemple: **Moonwalker, Willow, Poltergeist III**, etc.

Saluons le cas particulier de **Vendredi 13 VII**, désavoué en bloc mais qu'apparemment tout le monde va voir parce que c'est un **Vendredi 13**! Encore que quelques suicidaires l'aient classé parmi leurs meilleurs films; des masos sans doute...

Quittons-nous en versant un pleur furtif sur **Moonwalker** que pas un desperado n'a osé faire figurer dans sa liste des meilleurs. Curieux!

Merci de votre collaboration et à l'année prochaine sur cet écran. **J.P.P.**

Maitland McDonagh

Beetlejuice
Elmer
Aux Frontières de l'Aube
Robocop
Le Beau-père

Panics
Vendredi 13 VII
Le Cauchemar de Freddy
Poltergeist III
Prince des Ténèbres

Jean-Pierre Putters

Aux Frontières de l'Aube
Robocop
Hidden
Histoires de Fantômes Chinois
Le Beau-père

Vendredi 13 VII
Le Retour des Morts-vivants II
The Gate
L'Attaque des Morts-vivants
Neon Maniacs

Marc Toullec

Histoires de Fantômes Chinois
Aux Frontières de l'Aube
Prince des Ténèbres
Robocop
Hidden

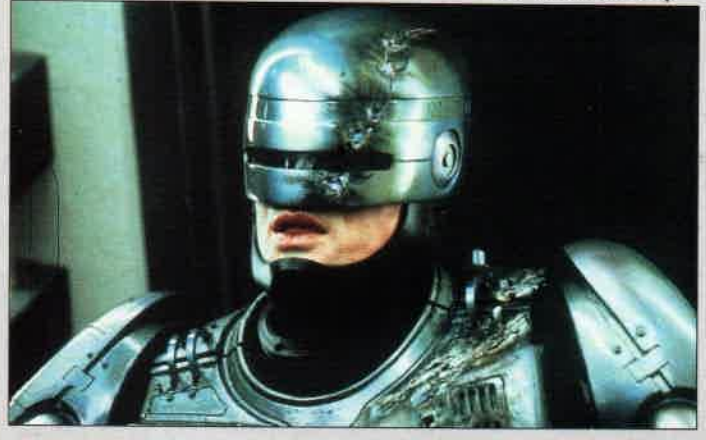
Vendredi 13 VII
Poltergeist III
Panics
La Maison du Cauchemar
L'Attaque des Morts-vivants

PALMARES DES LECTEURS

Robocop
Aux Frontières de l'Aube
Hidden
Hellraiser
Qui veut la Peau de R. Rabbit?

Vendredi 13 VII
Le Retour des Morts-vivants II
Panics
Aenigma, Poltergeist III, Moonwalker (Ex-aequo)
Les Prédateurs de la Nuit

The Best: Robocop



The Worst: Vendredi 13 VII

LE FILM DECRYPTE

BRAZIL

Rêve ou réalité?

Entre le paradis du rêve et l'enfer des réalités, Terry Gilliam nous impose ses délires architecturaux et ses visions à la fois hilarantes et pessimistes d'une société hyper-fonctionnarisée. Bien avant Münchausen, il jouait déjà de sa folie des grandeurs.

Après s'être bien défoncé en coréalisant **Le Sens de la Vie**, Terry Gilliam crée cette fois son propre monde futuriste et nous l'assène à grands coups sur la figure. On a beaucoup comparé son film à **1984** et il sera intéressant de souligner en quoi il diffère; mais avec **Brazil**, Gilliam a surtout fait vivre un formidable univers visuel où il va planter son décor. Car c'est aussi bien grâce à cette anticipation d'une architecture urbaine et une approche prospective visible de l'environnement quotidien que par ce qu'il nous dit vraiment au moyen du récit que **Brazil** nous transporte et parvient à nous inquiéter.

Gilliam joue des tonalités de sa photographie pour cerner, dans la palette des gris, les pools laborieux des archivistes du Ministère de l'Information, avec cet insensé mouvement de caméra balayant la salle tandis que les employés s'affairent dans tous les sens, ignorant superbement la technique au risque de percuter les opérateurs. Puis, pour mieux creuser l'écart, il use au contraire de couleurs vives lorsqu'il décrit le monde des privilégiés d'en haut. C'est une nouvelle fois Metropolis mis en images avec ses stratifications sociales et toujours injustes. C'est d'ailleurs là où le film prend toute sa saveur car il s'agit davantage d'une caricature que d'une véritable dénonciation quelconque.

Ici, la grandeur inquiétante des bâtiments officiels en impose au commun des mortels qui n'a qu'une crainte, celle de devoir venir y réclamer le formulaire AB-323 qui lui fait tant défaut. "Si l'installation prenait feu, il faudrait que j'aille faire remplir un formulaire avant d'ouvrir le moindre robinet" se plaindra le technicien chauffagiste (Robert de Niro). L'aspect de la métropole ne vise en fait qu'à rapetisser le citoyen et lui faire encore mieux prendre conscience du dérisoire de son existence en tant qu'individu.

Sur les routes, pas moyen de voir défiler le paysage: une haie de panneaux publicitaires ininterrompue rythme le voyage tout en conditionnant le conducteur. A côté de ça, les écrans pub de la Une, c'est du tout bon...

C'est dans la forme et dans le surdimensionnement de l'espace architectural qu'on finit par se retrouver fondu dans la masse. Infime goutte d'eau, dans cette jungle inhumaine, l'individu ne pourra que se noyer dans la rivière.

UN SYSTEME IMPLACABLE

Le monde de **Brazil** serait drôle s'il n'était avant tout terrifiant. A la question posée à un ministre: "Qu'est-ce qui provoque les attentats, d'après vous?", l'homme politique répond suavement: "Un manque évident de fair play de la part des terroristes!" Et allez donc, ça commence bien et ce n'est pas fini.

Dans ce système, ce sont les présumés coupables qui doivent acquitter le coût de leur arrestation et de la procédure qui s'ensuit. Mais, s'il s'avère que la justice, aveugle comme chacun sait, prend un certain Buttle pour un suspect nommé Duttle (toujours Robert de Niro) et que celui-ci vienne à succomber sous la torture, on ne manquera pas de rembourser la veuve des frais de cette erreur manifeste.

C'est l'horreur avec le sourire, la déshumanisation placide et en col dur; là où tout rapport humain s'efface au profit d'un mécanisme fonctionnarisé, hiérarchisé, et souvent burlesque malgré tout.

Car c'est sans doute ce qui frappe le plus dans **Brazil**, où, contrairement au monde de **1984**, pourtant tout aussi pessimiste, les péripéties entraînent immanquablement ce qu'on pourrait appeler des "gags tragiques". On rit avant tout du malheur qui vient frapper les personnages, avant de s'indigner de l'injustice des situations représentées. L'arrestation de Buttle, la mort des employés de Central Service (littéralement noyés dans la fiente!), l'insecte tombé dans l'ordinateur qui va décider de la vie d'un homme, la lente désagrégation de l'amie de Madame Lowry dont le lifting n'en finit pas de tourner mal, les explosions successives où les gens continuent de vaquer à leurs occupations au milieu des victimes agonisantes... Tout cela est atrocement drôle au sens strict du terme: sans parler du coup de massue final: la manière horrible dont Lowry finit par "échapper" à ses bourreaux.

Le regard de Gilliam sur la société qui l'entoure possède cette acuité et ce réalisme de l'humoriste pour qui l'humour est avant tout une forme de contestation par le simple fait qu'il refuse au premier chef de se placer au même rang que les autres. Dans cette évocation ironique, sans complaisance et très souvent cruelle, passe surtout la diatribe du marginal qui n'a pu se faire à son époque. Pour échapper à la réalité des évènements, pour se démarquer de la rigueur quotidienne, une seule alternative: celle que Gilliam propose à son héros, Sam Lowry: la liberté grâce à la formidable puissance du rêve.

L'EVASION OU L'ILLUSION DU REVE

Tout comme le héros de 1984, Sam Lowry prend conscience de sa condition en découvrant l'amour. Une passion qu'il appelait déjà confusément dans ses rêves, son seul moyen d'évasion pour lui jusqu'à présent. Où les gratte-ciel, s'élançant férocement pour l'atteindre en plein vol, disaient assez combien cette société inhumaine méprise le sentiment amoureux et cherche à abattre les marginaux qui tentent de s'extraire du système par quelque moyen que ce soit. Il suffit que l'objet de ses fantasmes inavoués sorte de ses rêves en prenant une dimension matérielle sous les traits d'une jeune marginale, pour que tout bascule dans son esprit et que cela remette en cause son orthodoxie fonctionnariste.

Rêve encore lorsqu'il imagine faire sauter le ministère de l'Information et que des milliards de fiches retombent en une pluie libératrice. Ces mêmes fiches qui vont symboliquement revenir emprisonner le chauffagiste (toujours Robert De Niro).

Rêve toujours quand une équipe de choc vient délivrer le héros des griffes de son ami Jack, redevenu pour l'occasion tortionnaire zélé à la solde du parti.

C'est en cela que **Brazil** s'écarte de 1984, Sam Lowry ne démonte pas les mécanismes du pouvoir comme le fait Winston Smith, même s'ils échouent tous les deux dans une salle de torture à l'issue de leur aventure. Parce que Gilliam ne dénonce rien. Il a pris comme point de départ une extrapolation qui partirait des années trente pour explorer ce que pourrait devenir un futur qui n'aurait pas progressé à tous les niveaux. Voilà de quoi nous écarter de la tentation bureaucratique pour le jour où les grandes banques et les grands trusts internationaux auront pris les commandes de la planète et se poseront en véritables chefs de gang gouvernementaux. Lorsque face au citoyen il n'y aura plus l'interlocuteur humain mais une gigantesque machine anonyme, sans scrupule, sans âme qui va jusqu'au bout de sa propre logique et conditionne le monde à son image. Le propos de Gilliam, mêlé à la fois d'ironie et de cruauté, débouche en fait sur un violent pessimisme dont les effets nous poursuivent longtemps après la vision du film. Une belle réflexion au seuil du 21ème siècle.

Jean-Pierre PUTTERS

SYNOPSIS

Sam Lowry est un fonctionnaire travaillant au service des archives du Ministère de l'Information. Sa mère occupe une position influente due à ses relations et elle essaie de le convaincre de monter dans la hiérarchie en acceptant le poste au bureau du recoupement des informations qu'elle vient de lui obtenir. Mais Sam n'est pas ambitieux, il pense à la femme qu'il a idéalisé dans ses rêves et qu'il rejoint sans cesse, volant tel un archange au secours de l'éternelle fiancée qu'il délivre de tous les dangers. Ces épreuves et ces adversaires oniriques ne sont en fait que la représentation du système qui s'acharne à détruire la liberté et à déshumaniser les conditions de vie. Un jour il rencontre dans la vie réelle l'image poursuivie en songe. Amoureux d'elle, il va dès lors devenir lui-même un marginal poursuivi par les forces répressives et sa vie va basculer.

Grande-Bretagne. 1985. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: Terry Gilliam, Tom Stoppard et Charles McKeown. Phot.: Roger Pratt. Décors: Norman Garwood, Maggie Gray. Mus.: Michael Kamen. SPFX: George Gibbs. Int.: Jonathan Pryce, Robert De Niro., Michael Palin, Kim Greist, Katherine Helmond. 2h22. Dist.: Fox. Sortie: 20 février 1982.

LA MOUCHE II

Un retour inévitable. Comme ceux de Freddy, Jason, quelques hordes de vampires... Et un retour qui rapporte. La Mouche II s'annonce déjà comme l'un des gros succès de la saison aux Etats-Unis. David Cronenberg ne regrette rien car maintenant la parole n'est plus au mal d'être mais simplement au gore. C'est parfois justifié...

Cela devient une obligation maintenant. Les séquelles succèdent inévitablement aux séquelles. Des **Hellraiser**, des **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**, des **Blob**... Impossible de s'en sortir. Pourquoi pas une séquelle à **La Mouche** qui est déjà le remake d'un film flanqué de trois suites ? Gros succès, **La Mouche** restera un classique. Une oeuvre majeure, adulte, effrayante et émouvante. Un succédané était-il obligatoire ? Sans doute pas dans la mesure où cette **Mouche II** est son parfait remake. Et c'est la raison pour laquelle David Cronenberg avait repoussé l'offre d'une réalisation offerte sur un plateau d'argent. Pour lui trouver un successeur, les producteurs ne sont pas allés bien loin. Le choix se porte rapidement sur le jeune maquilleur Chris Walas, lauréat de l'oscar des effets spéciaux pour ceux de **La Mouche** justement. Pendant un temps, la *Fox* hésite. On envisage Mick Garris, auteur d'un script prometteur et réalisateur débutant relativement doué (son **Critters II** n'est pas aussi mauvais qu'on a bien voulu le dire). Mais Mel Brooks, le promoteur principal du précédent, vise plutôt Chris Walas sachant celui-ci désireux de faire ses débuts de metteur en scène. Walas ne dit pas non. Il va sans dire que la mode est actuellement aux techniciens des effets spéciaux passant à la réalisation. John Buechler s'est porté coupable de **Troll**, et de l'ineffable **Vendredi 13 numéro 7**, les frangins Chiodo (créateurs des **Critters**) pondent un **Killer Klowns from Outer Space**. Stan Winston (**Le Démon d'Halloween**) en est à son second long-métrage intitulé **Upworld** tandis que Rob Bottin prépare dans le plus grand secret son premier film...

TROUVER LES SCENARISTES

Le scénario de Mick Garris plait mais la production en veut encore plus. Elle enrôle alors les duettistes Jim et Ken Wheat à peine sortis du **Cauchemar de Freddy**. Chris Walas y jette un oeil attentif et prend l'initiative de convoquer Frank Darabont (**Le Blob**) afin qu'il le rende prêt à être tourné. Le mystère est épais autour du tournage à Vancouver. Interdiction absolue de dire quoi que ce soit concernant le nouveau look de la mouche. Niveau scénario, **La Mouche II** ne prend pas trop de risques. Il s'agit autant d'un remake que d'une suite.

Eric Stoltz et Daphné Zuniga dans ***La Mouche II***

La première scène fonctionne à l'électro-choc : elle détaille la naissance du fils de Jeff Goldblum, non pas une grosse larve comme l'avait extraite David Cronenberg mais un bébé enroulé dans un cocon. Signalons au passage que la mère n'est pas interprétée par Geena Davis comme il en était question au départ. Le bambin se porte bien. Il grandit à une vitesse fulgurante au sein d'un laboratoire, entouré de scientifiques qui épient ses faits et gestes. Supérieurement intelligent, il atteint à cinq ans la taille et la maturité d'un homme d'une trentaine d'années. Tout pourrait encore aller pour le mieux car Martin Brundle se met à perfectionner le système de téléportation mis au point par son illustre père (Jeff Goldblum visible dans son rôle à travers un enregistrement vidéo). Martin, désireux de vivre "normalement", ne tarde pas à se heurter à son bienfaiteur, le très riche Anton Bartok, l'homme à qui appartient le laboratoire. Et celui-ci souhaiterait bien utiliser ses dons. Survivant de **La Mouche** épisode I, le journaliste rapace toujours interprété par John Getz rôde encore à la recherche du scoop scientifique de cette fin de siècle. Le pauv'homme souffre des sévices infligés par "Brundlemouche", une main et une cheville rongées par l'acide. Cependant, l'amour est là, en la présence de la jolie informaticienne Mary. Mais Anton Bartok veut Martin Brundle pour lui seul. Il demande à ses gorilles de le neutraliser. C'est sans compter sur la ruse et la force d'une création dont la mutation arrive à son stade définitif...

DES EFFETS GOOOOORES...

Chris Walas ne marche pas vraiment sur les traces de David Cronenberg. Ce dernier avait si bien su canaliser ses

effets. Livré à lui-même, Chris Walas ne se prive pas. C'est le moins qu'on puisse dire. Il met le paquet dès la première séquence avec un accouchement traumatisant. Et la suite ne décevra pas les amateurs d'horreur sanglante. "Cependant, **La Mouche II** n'est pas seulement un film d'horreur. Quand il faut recourir au sang, nous le faisons mais son emploi n'est pas systématique" affirme l'homme qui aura déjà fait sauter des têtes dans **Scanners**. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, le metteur en scène novice travaille consciencieusement son film. Paniqué au départ, il questionne Joe Dante et David Cronenberg, leur demandant conseil. Peu après, pas très enthousiaste à la lecture du scénario commandité par la *Fox*, il exige une nouvelle version. Il gagne ainsi le respect des producteurs qui lui laissent une carte blanche relative.

Techniquement, rien à dire donc. **La Mouche II** se classe au rayon des séquelles réussies. L'inspiration du premier cède le strapontin au savoir-faire. Avec son passé de maquilleur, Chris Walas ne pouvait guère limiter les débordements de son équipe. **La Mouche II** comporte beaucoup d'effets spéciaux. Le film est placé sous leur signe. La conception de la créature elle-même est très différente de celle incarnée par Jeff Goldblum. Elle s'apparente ainsi à un monstre cornu, une espèce de dragon à deux pattes et quatre bras doté de mandibules redoutables. Rien à voir avec l'animalité souffrante du premier, cette dérive de la chair humaine. **La Mouche II** est une espèce de **Dr. Jekyll et Mr. Hyde**, un monstre très à l'aise.

D'ailleurs, lors du final, la créature prouve son adresse et ses capacités à détruire les mortels. Surtout avec cette bave acide qui élimine carrément la peau et ronge le reste. Un des vigiles d'Anton Bartok y goûte.

Chris Walas étant toujours en éveil du côté de la caméra, la gestion des effets spéciaux revient surtout à Stephen Dupuis son assistant depuis quelques années déjà, et sur **La Mouche** notamment. La métamorphose d'Eric Stoltz passe évidemment par plusieurs stades. Tout commence par un cocon, un embryon grotesque à travers lequel on devine des veines vertes. En le sculptant, Stephen Dupuis lui donne une position fœtale. Trois opérateurs sont nécessaires pour animer le cocon, trois types placés sous une plate-forme avec notamment, pour matériel, une pompe à vélo servant à gonfler certaines poches de latex. Les premiers balbutiements de la vie...

La mouche ne reste pas longtemps un cocon. Chris Walas définit le film comme étant la description de son évolution. Et aussi une mise en garde contre des types à l'image d'Anton Bartok, capitaliste mégalomane mettant tout en œuvre pour s'approprier une découverte, "une dénonciation des dangers tenant au génie génétique". Et la génétique pond un monstre que d'aucuns comparent déjà à un duplicata de la créature du lac noir. Heureusement, le costume mis au point par Stephen Dupuis est autrement plus performant. "Les effets spéciaux touchant à la mouche vont jusqu'où personne n'a pu aller. Ils sont beaucoup plus élaborés que ceux du film de David Cronenberg" entonne le maquilleur. Quand la mouche devient un des soldats de la ruche d'**Aliens**. Le tragique en sus.

Marc TOULLEC

*De **La Mouche I** à **La Mouche II** (ci-dessous), les choses ne vont pas trop en s'arrangeant!*

*Chris Walas sur le tournage. Le maquilleur passé à la réalisation pose ici avec l'une de ses victimes. Le concours du plus beau décharné semble ouvert avec la série des **Hellraiser**!*

The Fly II. USA. 1988. Réal.: Chris Walas. Scén. : Mike Garris, Jim et Ken Wheat, Frank Darabont. Dir. Phot. : Robin Vidgeon. Mus.: Christopher Young. SPFX : Chris Walas, Stephen Dupuis, Jon Berg. Prod.: Steven-Charles Jaffe/Brooksfilms. Int. : Eric Stoltz, Daphne Zuniga, Lee Richardson, John Getz... Dur.: 1H 45. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 26 avril 1989.

Entretien avec

ERIC STOLTZ

Eric Stoltz, l'insolent. Pour avoir tenu à donner de la profondeur au personnage qu'il incarnait dans **Retour vers le Futur**, ce jeune acteur s'est gentiment fait remercier par la production après six semaines de tournage. Etonnante attitude surtout dans un univers aussi impitoyable qu'Hollywood. On ne connaît pas bien son visage et pour cause. Son seul rôle marquant jusqu'à aujourd'hui, Rocky Dennis dans **Mask**, l'amena à se métamorphoser. Epris de liberté, Eric Stoltz ne cherche ni les gros films, ni les premiers rôles. **Sister, Sister**, **Haunted Summer** ou **Pour une Nuit d'Amour** ne pouvaient pas le placer sur le devant de la scène. **La Mouche 2**, réalisé par Chris Walas, lui donne une nouvelle fois l'occasion de faire vivre un personnage physiquement inhumain. Malgré des maquillages qui le rendront méconnaissable, il y a de fortes chances pour qu'il se fasse définitivement remarquer.

M.M.: Vous venez de jouer dans deux productions Cannon, Haunted Summer de Ivan Passer et Pour une Nuit d'Amour de Dusan Makavejev. Avez-vous un contrat avec eux ?

E.S.: Non, c'est une étrange coïncidence. Je ne crois plus que Cannon ait encore un seul contrat maintenant ! De toute façon, je n'aime pas travailler sous contrat pour diverses raisons. Ce qui m'intéressait, c'était Ivan et Dusan. J'aime leurs films et se mettre sous les ordres de grands réalisateurs est très enrichissant.

M.M.: J'ai lu que certains acteurs avaient eu de gros problèmes avec Makavejev. Greta Scacchi racontait que sur Coca-Cola Kid, il n'arrêtait pas de changer le script ce qui la rendait particulièrement mal à l'aise.

E.S. : Oui... Il nous l'a fait aussi. C'était très marrant. Nous changions le script toutes lers dix minutes. Il réécrivait et au moment de tourner, il lançait : "Je n'ai aucun respect pour cet écrivain, faisons quelque chose de plus drôle !" Et nous le faisions. C'est une méthode de travail très bizarre mais j'aime ça.

M.M.: Ca se passe d'une façon complètement différente avec Ivan Passer. Pour Haunted Summer, vous avez répété pendant trois semaines.

E.S.: Oui, pour ce film nous n'avons pratiquement rien changé. Ivan est sûr de lui, calme, tranquille. Dusan est fou.

Haunted Summer

M.M. : Vous vous sentez des affinités avec Shelley, votre personnage dans Haunted Summer ?

E.S.: Nous sommes tous deux chétifs. Bien sûr, je suis jeune, je cherche mon rôle dans la société, j'aime la poésie, les conversations, j'apprécie l'Italie. En fait, il y a des ressemblances avec tous les personnages que je joue et l'important, c'est de les trouver.

M.M.: Les relations entre les divers acteurs avaient-elles quelque chose en commun avec celles entre les personnages ?

E.S.: Non, c'était très étrange, vraiment. Je ne les ai jamais connus en tant que personnes. Je connaissais très bien les personnages mais pas ceux qui les jouaient sauf Laura Dern parce qu'on sortait souvent ensemble, autrefois. C'était comme revoir une vieille amie qu'on avait aimée. Il y avait un je ne sais quoi de triste dans cette situation. D'intéressant aussi. Pour être honnête, nous avons juste travaillé ensemble, c'est tout ce que je peux dire.

M.M.: Que pensez-vous de Golan et Globus ?

E.S.: Ils sont complètement tarés. D'un côté, je les admire parce qu'ils font des films que j'aimerais faire. D'un autre côté, leur façon de penser business semble être folle. Mais je ne suis pas un homme d'affaires, donc je ne sais pas trop.

*En haut, **Sister, Sister**. En bas, **Haunted Summer**.*

M.M.: Comment vous êtes-vous préparé pour le rôle de Shelley ?

E.S.: Je connaissais une partie de son boulot par mes études. Vous savez, ce que vous apprenez à l'école et que vous n'avez aucune envie d'apprendre... Alors, pour le rôle, j'ai lu tout ce qu'il avait écrit, sa poésie, ses lettres, ses journaux. J'ai lu autant que je le pouvais et dès que j'ai senti que j'en savais assez, basta.

M.M.: Vous souvenez-vous de votre expérience sur Retour vers le Futur ? **Vous aviez été engagé à l'origine pour tenir le rôle de Michael J. Fox et ça n'a duré qu'une ou deux semaines...**

E.S.: Six semaines ! Je me souviens d'une expérience misérable et très déplaisante. Le réalisateur, Robert Zemeckis, et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde. Par exemple, il adorait Huey Lewis and the News et je ne trouvais pas ça terrible. Je ne me souviens pas de grand-chose d'autre, c'était il y a si longtemps. Par contre, Christopher Llyod était du tonnerre.
La séquelle devrait tirer l'affaire au clair quant à mon absence du premier. Le professeur et le kid s'installeront dans leur voiture magique et remonteront le temps, quand je faisais encore partie du casting !

M.M.: A propos de La Mouche 2, **réalisé par Chris Walas, dont vous êtes l'interprète principal, quelle en est l'histoire ?**

E.S.: Je joue Martin, le fils de Jeff Goldblum et de Geena Davis, rappelez-vous, elle était enceinte. La suite se déroule cinq ans après l'original. J'ai grandi très vite. Le film de Cronenberg était marrant (NDLR: *Mad Movies* étant une revue où tout le monde s'exprime en totale liberté, nous ne soulignerons pas cette légère erreur d'interprétation.), celui-ci est bien plus effrayant.

M.M.: Vous transformerez-vous comme votre père ?

E.S.: ...Mmmoui... Quelque chose m'arrive dans ce genre mais je ne veux pas en dire plus. L'idée importante, c'est que ça fasse peur...

M.M.: Et y a-t-il autant d'effets spéciaux que dans le premier ?

E.S.: Je ne sais pas combien il y en aura. Ils sont très différents de l'original, et certains feront réellement peur.

M.M.: Qu'est-ce que ça fait d'être dirigé par un maquilleur ?

E.S.: Il travaille surtout pour la caméra et pour les effets spéciaux. Par contre, pour les acteurs, à part "OK, on tourne."... C'est un maniaque, un vrai et ce n'est pas péjoratif. Tous ceux qui l'ont vu travailler seront en accord avec moi. Même fatigué, il est toujours d'attaque. Il est ici, il est là-bas, il est partout sur le plateau.

M.M.: Comment avez-vous décroché le rôle ?

E.S.: J'ai simplement reçu un coup de fil de Chris Walas qui me désirait pour son film. J'ai lu le script, très effrayant. Je n'avais jamais fait un film de ce genre et je me suis dit "pourquoi pas ?". Attendez de le voir, les effets sont surprenants. C'est incroyable ce qu'ils arrivent à faire aujourd'hui.

M.M.: Etait-ce dur de jouer avec toutes ces prothèses appliquées sur votre visage ?

E.S.: Les prothèses interviennent uniquement dans la deuxième partie du film et depuis Mask, j'y suis habitué. Le pire, c'est le temps que prend la pose des prothèses. Je ne m'y ferai jamais. Pourtant, j'étais allé trouver papa et maman chez eux (Goldblum et Davis sont mari et femme dans la vie, NDLR). Ils m'ont donné quelques conseils pour pouvoir travailler sans trop de problèmes face aux effets spéciaux.

M.M.: Qui sont les autres acteurs ?

E.S.: Daphne Zuniga joue une jeune scientifique. Et Lee Richardson joue Burtock, le propriétaire des industries fabriquant les télépodes.

M.M.: Ah ah, il y a donc encore des télépodes !

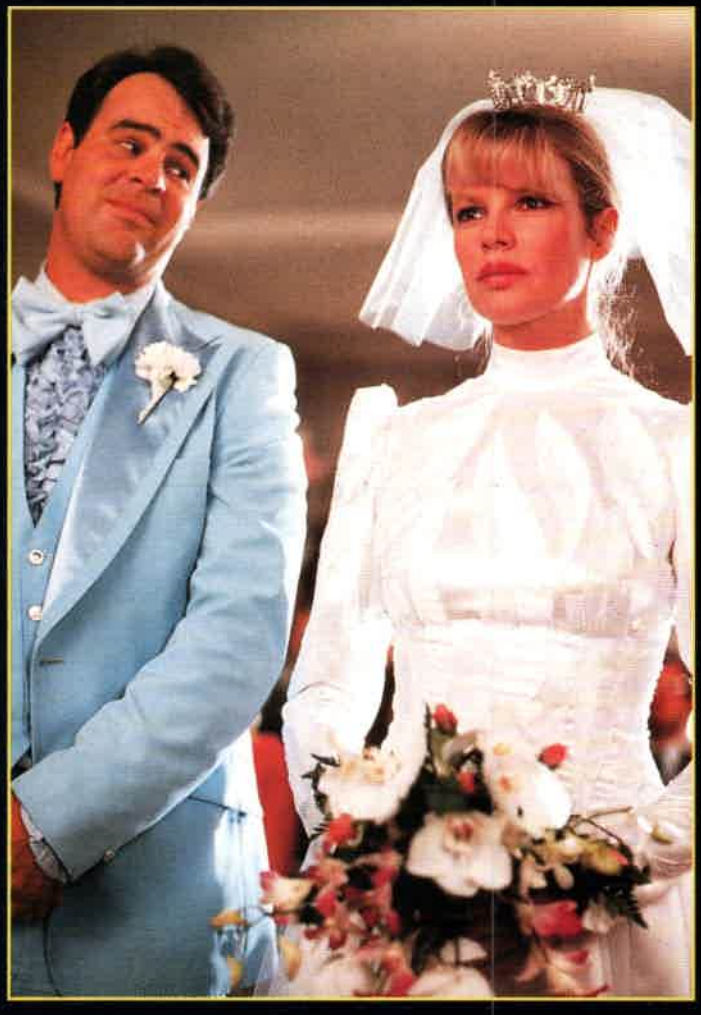
E.S.: Oops ! Bon, ok, il y en a des similaires. Très sssssimilaires... Mais, quelles que soient vos menaces, vous n'arriverez pas à m'en faire dire plus !

Propos recueillis par
Alberto FARINA
(Traduction: **Vincent GUIGNEBERT**)

J'AI EPOUSE UNE EXTRA-TERRESTRE

Dan Aykroyd joue les savants fous, Kim Basinger débarque de sa galaxie natale avec la mission cruciale de sauver sa planète. S'insérer dans la vie familiale du premier sans éveiller l'attention ne va pas être facile. Le délire science-fictionnel peut démarrer.

Un chercheur vaguement excentrique (D. Aykroyd) envoie des signaux si loin dans l'espace qu'ils mettront 92 ans à parvenir à leur hypothétique destinataire. Mais un élément perturbateur accélère le processus et le rayon émis déstabilise complètement une planète lointaine n'entendant pas ainsi se laisser faire. C'est comme cela qu'une "sondeuse extragalactique en chef" (Kim Basinger), escortée d'un curieux alien à long cou prolongé d'un gros œil, vient se balader sur Terre pour reprendre l'expérience. Le numéro de charme commencent pour récupérer la formule et le pauvre Dan Aykroyd n'y résistera pas.



Vive la Terre

Pas besoin de s'illusionner trop longtemps. On nous refait le truc de la comédie de mœurs, avec le coup de projecteur attendri sur notre belle planète. L'œil neuf de l'extra-terrestre peut à loisir découvrir notre civilisation, la comparer à la sienne. Il peut se montrer surpris, choqué, séduit, puis enfin totalement convaincu au point de finalement préférer notre mode de vie au sien. Ca ne coûte pas cher (sauf en effets spéciaux), ça flatte tout le monde, surtout le public et cela seul compte après tout.
Tant pis si au passage nous apprenons que ces aliens vivent des milliers d'années, qu'ils ont réussi à supprimer les guerres, qu'ils utilisent leur cerveau à 106% de ses capacités (diable!). Tout cela est négligeable puisqu'ils ne connaissent rien de la fantaisie (euh oui, elle n'est pas très partagée ou alors il y en a qui cachent bien leur jeu!), rien non plus de notre fougue amoureuse (oui, évidemment...) et tous ces petits défauts qui finissent par faire de grandes qualités.

Finalement, on a bien fait de naître terriens, vous voyez bien que l'on aurait pu tomber plus mal. C'est une nouvelle fois le message sympathique mais impératif de l'anthropomorphisme satisfait, du nationalisme confiant, de la raison raisonnable. Comme la petite Dorothy du, par ailleurs, sublime **Magicien d'Oz**, nous voilà bien contents et tout à fait réconfortés par ce message suprême: ne dis rien et reste chez toi, là est le vrai bonheur.

Flagornerie destinée à l'oreille des masses et dont on retrouve la trace très loin dans l'histoire cinématographique où l'on pourrait remonter jusqu'à **Ninotchka** avec cette séduisante Greta Garbo se laissant peu à peu gagner par l'American Way of Life.

Mais tout cela passe ici avec une telle bonhomie que finalement nous ne demandons qu'à nous laisser séduire. D'autant que l'aspect complètement farfelu de l'entreprise ne nous échappe pas un seul instant.

La séduction

Jamais Kim Basinger ne fut plus éblouissante. Chatte jusqu'au bout des ongles, à la fois ingénue, perverse, femme enfin, et passant tour à tour de l'état de femelle extra-galactique à la condition la plus humaine avec le même naturel étourdissant. Il faut la voir onduler voluptueusement dans une party, piocher avec assurance un mégot à la place d'un toast apéritif ou allumant négligemment une carotte pour en tirer de longues bouffées avec la plus grande conviction.

Plus tard elle découvre la musique, le rire, les grands auteurs (Shakespeare et Stephen King!), le baiser et l'acte amoureux avec la même bonne volonté, avec le même émerveillement satisfait. Il s'agit là d'un remarquable numéro d'actrice; elle semble capable de tout et fait passer avec une veine identique ou le rire ou l'émotion.

Kim Basinger ici, c'est Glen Close dans **Liaison Fatale**, Kathleen Turner dans **L'Homme aux deux Cerveaux**... Un véritable monument d'adresse et de virtuosité. Rien que de l'entendre sussurer suavement "Auriez-vous fait des transmissions radars vers d'autres galaxies, ces temps derniers?" sur le ton badin de la conversation courante suffit à nous la faire aimer dès les premières minutes.

Face à elle Dan Aykroyd reste lui-même, c'est-à-dire génial. Complètement dépassé par les événements, subjugué par celle qui tombe ainsi dans sa vie, il n'arrive pas à réaliser qu'il vient de rencontrer quelqu'un d'encore plus frappé que lui.

Il donne la réplique au quart de tour et l'humour joue à fond la carte du quiproquo et du décalage entre deux cultures s'affrontant dans un décor habituel pour nous, mais où tout paraît nouveau pour l'héroïne.

En fait, ça fonctionne assez bien; on passe un bon moment, les effets spéciaux sont simples mais sympa. On rit souvent et l'on peut même verser une larmichette lorsqu'il s'agit pour la belle créature de savoir si elle va repartir ou au contraire rester sur Terre. Nous nous remettions à peine du **Chat qui vient de l'Espace** et d'**E.T.**, ils sont quand même durs avec nous, ces extra-terrestres...

Jean-Pierre PUTTERS

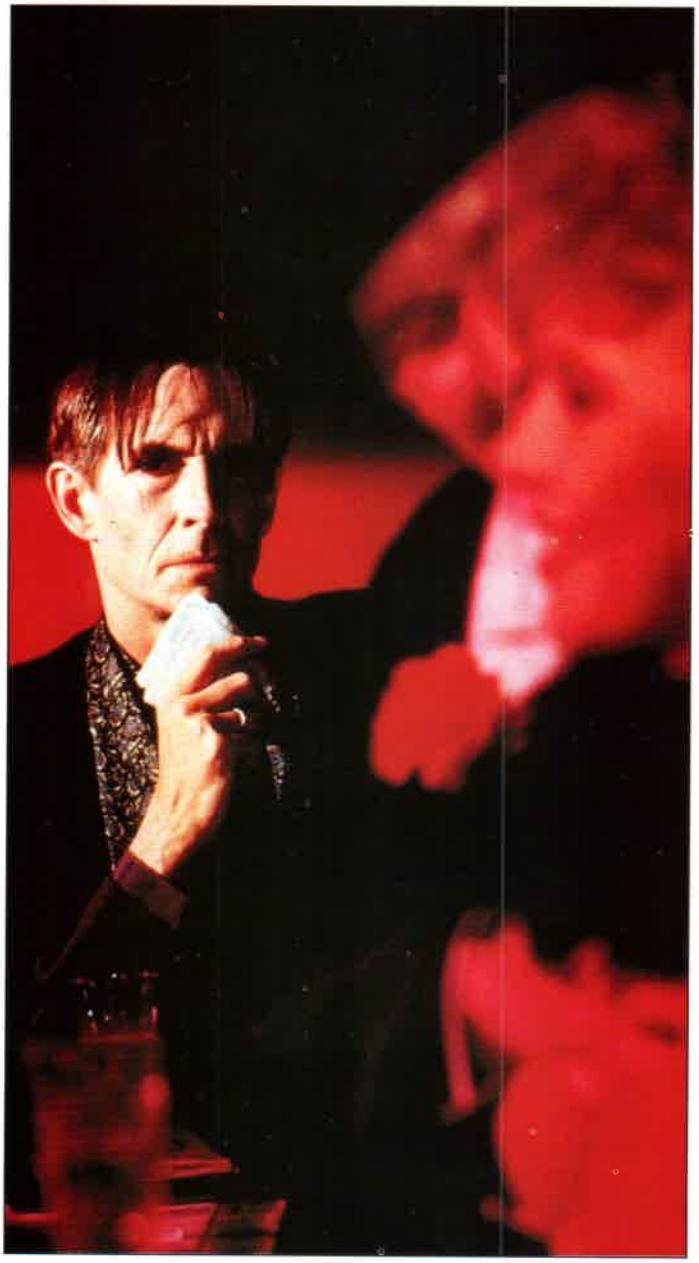
My Stepmother is an Alien. U.S.A. 1988. Réal.: Richard Benjamin. Scén.: Jerico, Herschel Weingrod, Timothy Harris et Jonathan Reynolds. Phot.: Richard H. Kline. Mus.: Alan Silvestri. Sup. SPFX: John Dykstra. décors: Don Remacle. Prod/ Franklin R. Levy/ Ronald Parker Prod. Int.: Dan Aykroyd, Kim Basinger, Jon Lovitz, Alyson Hannigan, Joseph Maher, Seth Green, Wesley Mann, Ann Prentiss, Harry Shearer, Adrian Sparks. Durée: 95 minutes. Sortie prévue le 26 avril 1989. Dist.: Columbia.

DR. JEKYLL ET MR. HYDE

Entretien avec

ANTHONY PERKINS

Anthony Perkins présentait* Dr. Jekyll et Mr. Hyde *au dernier festival d'Avoriaz. C'était pour nous l'occasion trop belle pour l'approcher et le faire parler. Curieusement, il s'est davantage laissé aller à évoquer sa carrière plutôt qu'à nous raconter comment il s'est glissé dans la peau du personnage de Stevenson. Le mot magique, Psychose, sitôt prononcé, nous l'avons suivi.



MAD MOVIES : Pouvez-vous nous raconter le début du projet de ***Dr Jekyll et Mr Hyde****?*

ANTHONY PERKINS : Au début, j'étais assez sceptique quant à faire un nouveau **Dr Jekyll et Mr Hyde**. Surtout qu'il existe déjà une quarantaine de versions incluant la comédie et la parodie...

M.M. : Celle de Jerry Lewis?

A.P. : Entre autres... J'ai aussi pensé que j'étais trop jeune pour ce rôle. Mais lorsque j'ai fait ma petite enquête, je me suis rendu compte que j'avais environ 10 ans de plus que ceux qui avaient déjà tenu le rôle; apparemment, je me trompais en me croyant trop jeune! En recherchant tout ce qui avait été écrit , j'ai découvert que les docteurs de cette période travaillaient beaucoup avec la cocaïne. J'ai alors pensé qu'il serait bon d'impliquer le Dr Jekyll dans quelques expériences à base de cocaïne, que ça pourrait apporter quelque chose de nouveau au mythe...

M.M. : Cette version est-elle typiquement anglaise?

A.P. : Pas vraiment, c'est une version très moderne.

M.M. : Mais c'est une histoire éternelle...

A.P. : Oui, mais elle l'est déjà moins si vous vous cantonnez à de vieux décors ou strictement à l'époque exacte. Nous avons donc rajouté des éléments modernes tels que la cocaïne ou d'autres choses encore plus futuristes, si j'ose dire.

M.M. : Avez-vous vu la version française de ***Dr Jekyll et Mr Hyde****?*

A.P. : Non. Dites-moi qui tient le rôle principal?

M.M. : Jean-Louis Barrault. Il s'agit d'un film de Jean Renoir.

A.P. : Non, je ne l'ai pas vu. Mais par contre, j'ai vu une version musicale avec Kirk Douglas. C'était d'ailleurs très intéressant de voir qu'un acteur professionnel tel que lui avait accepté ce rôle. J'ai beaucoup de respect pour lui depuis.

M.M. : Préférez-vous Norman Bates ou Jekyll/ Hyde, si toutefois l'on peut relier ces personnages à travers vous?

A.P. : C'est assez difficile pour moi de les comparer, mais j'avoue une petite faiblesse pour Norman Bates à cause de son côté un peu mystérieux. Il y a de la bonté en lui, il a une conscience. Il ne pense pas du tout comme le Dr Jekyll.

M.M. : On peut parler un peu de ***Psychose****...*

A.P. : C'est un très bon film. Je lui préfère quand même le deuxième, bien qu'aucun des deux n'ait encore atteint le fond du sujet. J'aimerais faire un **Psychose** qui ressemblerait au premier, mais qui toucherait plus au coeur du problème. L'erreur avec **Psychose 3**, c'est qu'il révélait trop de choses, en n'apportant rien de nouveau après la vision de l'original.

M.M. : Mais il s'agit pourtant d'une suite logique, où les personnages eux-mêmes sont restés logiques.

A.P. : Effectivement, les personnages sont faciles à cerner. Je pense sincèrement que les scénaristes de ces suites ont fait un très bon travail. Et particulièrement, concernant **Psychose 2**. Le troisième était bien écrit aussi, mais je ne me suis pas beaucoup arrêté sur la réalisation; l'histoire m'intéressait plus, une histoire finalement assez proche de l'originale.
Dès le début, nous avons reçu les encouragements de Madame Alfred Hitchcock. Elle pensait que cela devait être une bonne idée de donner une, voire plusieurs suites à **Psychose**, et que son mari l'aurait certainement apprécié... C'était merveilleux, cela nous donnait du courage et de l'assurance. Car, à la mort d'Hitchcock, la seule personne sur laquelle on pouvait encore compter était sa fille, Patricia. Elle a adoré **Psychose 2** ce qui nous a encouragé à poursuivre dans cette voie. J'aimerais bien maintenant que **Psychose 4** se fasse réellement.

M.M. : Au moment du tournage avec Hitchcock, pour ***Psychose****, pensiez-vous que ça deviendrait un film aussi important dans l'histoire du cinéma?*

A.P. : Non, parce qu'il faisait un film plutôt modeste, un de ces films à petit budget... Hitchcock voulait démontrer aux studios *Universal* qu'il était capable de faire un grand film avec le budget d'un téléfilm.
A cette époque, les films se distinguaient bien des téléfilms... **Psychose** prenait donc la forme d'un petit film facile à tourner, avec seulement un ou deux décors. D'ailleurs, Hitchcock n'aimait pas sortir avec tout son matériel, pour aller louer des terrains, tourner à l'extérieur des studios où il fallait se plier aux caprices de la nature... Tout ce qu'il voulait, c'était faire ses films et rien d'autre. L'histoire raconte que sur **La Mort aux**

Trousses, il a dirigé la scène de la poursuite dans les champs de maïs, depuis sa voiture. Il y avait trop de poussière, trop de fumée, alors il donnait des ordres à son assistant depuis sa limousine. Il ouvrait sa fenêtre, donnait l'ordre de faire telle ou telle chose et la refermait. Ca a dû être un tournage très difficile pour l'équipe. Par contre, **Psychose** était un film parfait pour lui, avec le peu de personnages et de décors...

M.M. : Pourquoi n'avez-vous pas joué dans d'autres films de Hitchcock?

A.P. : Je ne sais pas... Je voulais jouer dans **Le Rideau Déchiré** mais Hitchcock ne s'occupait jamais du casting de ses films. Il laissait le studio s'en charger. Il m'a toujours dit qu'il serait très heureux de me faire jouer dans un autre de ses films, mais il fallait que le studio m'offre le rôle... En fait, il ne s'inquiêtait pas trop de savoir qui allait jouer dans son film, il préférait de loin se concentrer sur la mise en scène.

M.M. : Vous êtes un bon ami de Ken Russel...

A.P. : Oui, nous nous sommes toujours bien entendus depuis notre première rencontre.

M.M. : Avez-vous des projets avec lui?

A.P. : Je sais qu'il en a quelques uns pour moi mais il ne m'en a pas encore parlé.

M.M. : Il paraît que vous avez célébré sa messe de mariage. Dans quelles circonstances?

A.P. : J'avais le rôle d'un prêtre dans un de ses films (**Les Jours et les Nuits de China Blue**, NdT). Il est alors venu me voir et m'a dit : "Puisque tu joues aussi bien les curés, vient donc me marier, moi et ma fiancée".

M.M. : Avez-vous déjà habité Londres?

A.P. : Non, je n'ai jamais vraiment quitté Los Angeles. J'aime cette ville, elle est si mystérieuse, et il y a tellement de monde. Beaucoup d'articles de journaux et de magazines montrent au reste du pays que Los Angeles est en train de devenir une ville importante.

M.M. : Avez-vous déjà joué dans des films français?

A.P. : Oui, pour Chabrol (dans **La Décade Prodigieuse**) pour René Clément aussi dans **Paris Brûle-t-il?** Et pour Molinaro...

M.M. : Tout de même, rares sont les acteurs américains qui travaillent aussi souvent pour des réalisateurs français. Quelles relations avez-vous avec la France, et avec les français en général?

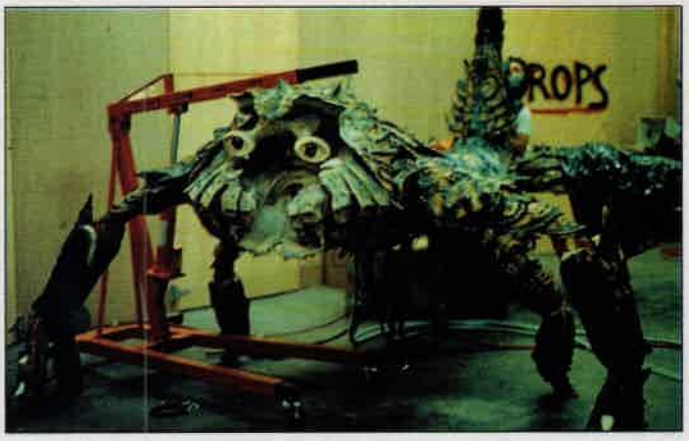
A.P. : Mes parents étaient francophiles. Mon père conduisait des ambulances françaises pendant la première guerre mondiale, bien avant que les USA n'entrent en guerre. Lui et ma mère parlaient couramment le français, ce qui fait que je parle aussi cette langue avec cependant, comme vous pouvez l'entendre (en effet, NdT...), un accent américain. J'ai été très impressionné par le premier film que j'ai fait en France. J'ai beaucoup aimé l'esprit français. Montand était tellement gentil avec moi. J'étais vraiment bien accueilli. Aujourd'hui, je suis fier de moi car ces films, je les ai joués en français, donc dans une langue étrangère. Non pas que c'était difficile, mais c'était différent...

Entretien: Alain CHARLOT

Les trois scènes: DR. JEKYLL et MR. HYDE

DEEP STAR SIX

Pourquoi aller chercher le suspense sur une autre planète alors qu'il suffit de plonger à quelques kilomètres sous le niveau des eaux pour dénicher des créatures aussi peu fréquentables que les *Aliens* ? Passé à la postérité pour avoir enfanté le *Jason* des Vendredi 13, Sean Cunningham fait ménage avec les producteurs de Rambo pour éliminer les membres d'un équipage trop pressé de coller au sol une batterie de missiles nucléaires...



Le monstre à l'écran et dans les coulisses.

La course paraissait pourtant gagnée pour **Leviathan**, le premier des suspens sousmarins mis en chantier. Tandis que George Pan Cosmatos tournait en Italie, James Cameron menait **The Abyss** de façon à ne pas trop tarder. Résultat des courses : **Leviathan** sort aux USA en mai tandis que **The Abyss** attendra décembre...
Cependant, un outsider vient perburber la compétition : et voici **Deep Star Six**, de loin le plus modeste. Il atteint les écrans dès janvier pour se ramasser un bide. Inquiétant pour les suivants. *Carolco* bat la *Metro Goldwyn Meyer* et *Fox* mais ne récupère pas sa mise. D'où vient cet engouement soudain pour les profondeurs ? Après avoir largement puisé dans les espaces intersidéraux, les producteurs prennent sensiblement les mêmes intrigues pour les transférer au fond des océans.
Leviathan ressemble (un peu) à **The Thing, The Abyss** cherche du côté de **Rencontres du Troisième Type** et **Deep Star Six** se classe au rayon des suspenses classiques. Un équipage et un monstre qui rôde... Un schéma limité mais toujours efficace.

20.000 LIEUES SOUS LES MERS

L'équipage du Deep Star est à bout. Après six mois de travaux, la rampe de missiles commanditéepar l'armée n'est toujours pas en place. Et le temps presse. Le projet risque l'annulation pure et simple. Voilà pourquoi, l'un des responsables de la station prend le risque de dynamiter le toit d'une caverne immense. L'opération se déroule plutôt bien mais, peu après l'explosion, les radars signalent un objet se déplaçant à très grande vitesse. Et la "chose" d'origine inconnue charge les véhicules sous-marins, attirée, semble-t-il, par la lumière.
Impossible de l'identifier avec précision. Il semblerait que le monstre soit le survivant d'une race millénaire, un survivant gigantesque préservé de l'évolution par la lave contenue dans la caverne.
Ils sont d'abord deux à disparaître, puis deux autres encore... Comme si la présence de ce prédateur ne suffisait pas, l'explosion des missiles ordonnée par le "règlement" met le Deep Star dans un triste état. Le monstre met à profit les défaillances techniques pour s'y introduire. Il bloque les survivants dans un espace réduit.
Entre l'asphixie, la noyade et les machoires de la bête, ceux-ci ont encore la possibilité de s'enfuir en empruntant une minuscule capsule. Mais l'engin file vers la surface en les abandonnant. Dernier détail : le système de sécurité veut que la station explose au terme de trois heures d'angoisse...

L'HOMME DE *VENDREDI 13*

Ancien complice de Wes Craven et inspirateur regrettable de toute une floppée de *psycho- killers* nuls, Sean Cunningham a, depuis son **Vendredi 13** (le premier), produit **House**. Deux gros

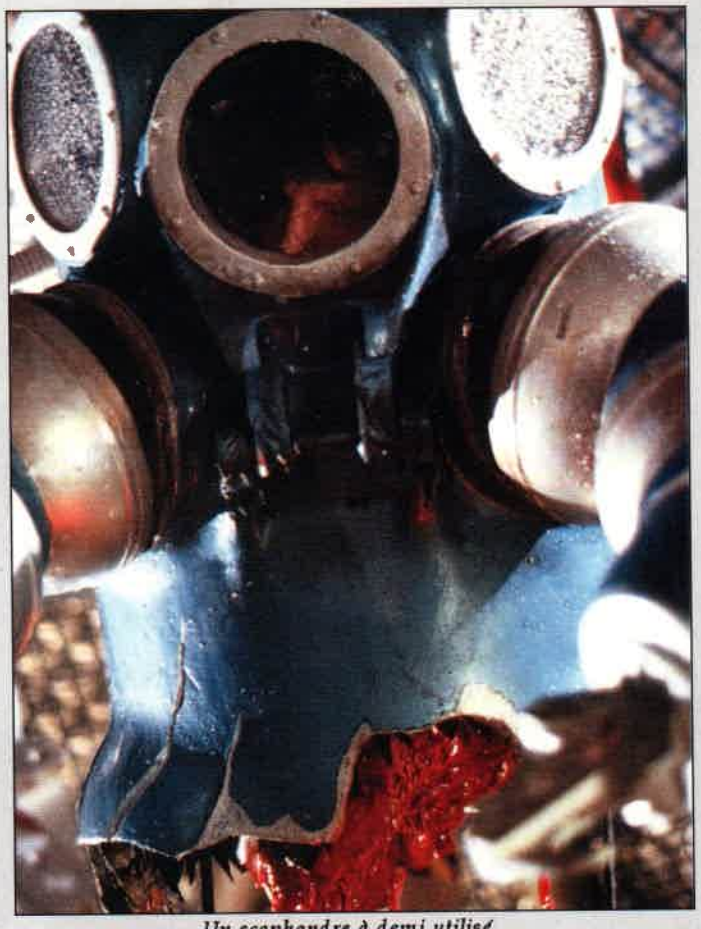
succès pour un cinéaste indépendant ; inévitable que les studios lui ouvrent leurs portes. Il reste pourtant sur le seuil jusqu'au jour où *Carolco* (les **Rambo, Angel Heart**) lui donne le feu vert pour **Deep Star Six**. Le travail débute en septembre 1987 et, à cette époque, Cunningham n'envisage guère de réaliser le projet. Il contacte pour ce faire Robert Harmon, metteur en scène du remarquable **The Hitcher**. Ce dernier se rétracte peu avant le tournage au profit d'un projet plus personnel enfin signé. Les ennuis commencent. Un mois avant le départ des prises de vues, le père de *Jason* se décide. Toutefois, le monstre marin dessiné par Chris Walas est loin de correspondre à l'idée que la production s'en était fait. Mark Shostrom et son staff de 30 personnes reprennent la bête à leur compte.
Spécialiste des effets spéciaux, et très demandé, Shostrom qui sortait à peine de **Phantasm II** ne cherche pas très loin la physionomie de son monstre des profondeurs. Il reprend grosso modo le look du gros lombric qui hantait la cave de **From Beyond**, lui rajoute une carapace de façon à faire (juste assez...) crustacé, ainsi que des yeux de crabe ou homard parfaitement imités.

Comme le monstre, le scénario subit d'importantes modifications. Au départ, le script de Geoff Miller correspondait à un budget de série Z, de 100.000 à 200.000 dollars. Mis en boîte par Ted V. Mikels ou Jim Wynorski, cela aurait pu être un remake du mémorable **Attack of the Crab Monsters** de Roger Corman. Après présentation à Sean Cunningham, le script évolue dans le bon sens. On rajoute à loisir du matériel neuf, une station sous-marine et des attaques pour atteindre la somme respectable de 8 millions de dollars. Toujours modeste, Geoff Miller définit son rejeton comme une nouvelle version de **The Thing**, l'environnement liquide remplaçant le froid polaire...

SOYONS SOBRES

Visiblement influencé par **Les Dents de la Mer**, Sean Cunningham s'est dit que la meilleure façon d'entretenir le suspense était encore de ne pas montrer le monstre immédiatement.
Quelques coups de caméra subjective nageant à vive allure, des échos radars et des personnages s'interrogeant sur l'identité du machin qui les a agressés, on n'a finalement jamais fait mieux pour relancer l'angoisse dès la seconde moitié du film.
Sean Cunningham limite donc les apparitions de sa vedette. Une vedette d'autant plus star que les noms des interprètes sont inconnus du spectateur.
A part Cindy Pickett (la seule des "découvertes" de Roger Vadim à n'avoir jamais perçé) et Miguel Ferrer (le méchant business man de **RoboCop**), c'est l'anonymat pour tous. Raison de plus pour soigner les entrées en scène du monstre. Ce sont d'abord ses grosses pinces qui apparaissent pour trancher en deux un scaphandre rempli de chair humaine encore vivante. Qui a dit la bête s'apparentait étrangement au "protosquale"-spaghetti de **Apocalypse sur l'Océan Rouge**, horrible nanar commis par Lamberto Bava. Pour une fois que les italiens arrivent avant les américains! Mais ce n'est ici qu'un pur hasard dû aux retombées tardives et au succès des **Dents de la Mer**.
Sean Cunningham porte aussi son attention sur les personnages. Il faut les rendre attachants pour donner un quelconque impact à leur disparition. Le capitaine est bourru à souhait, héros viril et vulnérable; sa compagne est enceinte de lui; les comparses pittoresques et le "fourbe" pas si fourbe que cela, simplement un peu nerveux et emporté... De la psychologie, des effets spéciaux distribués avec une certaine discrétion, **Deep Star Six** montre malgré tout que son réalisateur est bien le créateur des **Vendredi 13**. Quelques éclats *gore* (une poitrine qui explose un peu par accident : le malheureux recule et s'embroche sur le harpon de son collègue...) dont le plus gros excès est le résultat d'une non-observation des règles élémentaires des paliers de décompression. Sean Cunningham s'est bel et bien adapté aux fonds marins. Cela nous change des eaux boueuses de *Crystal Lake*.

Marc TOULLEC



Un scaphandre à demi utilisé.

HORROR SHOW

Et voici que se profile à l'horizon **Horror Show**, une production Sean Cunningham, réalisée cette fois par le "débutant" Jim Isaac. En fait un assistant de l'écurie Cunningham, chargé de superviser les effets spéciaux de divers films, y compris, dernièrement, ceux de **Deep Star Six.** On a un certain plaisir à retrouver dans **Horror Show** Brion James (**Mort sur le Gril, Blade Runner**) et Lance Henriksen (**Near Dark, Le Démon d'Halloween,**), plus une ribambelle de petits rôles ...

Derrière ce titre vague se profile une histoire de suspense et de meurtre, dans la lignée des **Griffes de la Nuit.**

Brion James y interprète Max Jenke, un tueur brutal mais intelligent. Et le flic, c'est Lucas MacCarthy joué par Lance Henriksen. Celui-ci fait son affaire personnelle de l'arrestation de Jenke, puis de la traduction en justice et la condamnation...

Les problèmes vont commencer lorsque le tueur, condamné à mort et exécuté, ne présente en fait que les signes extérieurs du décès : par un procédé surnaturel, ce plaisantin va revenir et tourmenter son copain le flic, ou plutôt sa famille et ses proches, ça lui apprendra ! D'ailleurs, Lucas (le flic) croira bien en perdre la raison, c'est vous dire...

Entretien avec GREG NICOTERO

Maquilleur

Horror Show vient d'être achevé (*c'est le cas de le dire*) par Greg Nicotero, un grand concepteur d'effets spéciaux devant l'Eternel.

Rencontré et interviewé pour vous aux States, il nous révèle volontiers les dessous de l'affaire. Bien que ce ne soit pas du tout cuit, avec ce diable d'homme, pour arriver à cerner la question. Car son éclectisme et sa dispersion naturelle l'entraînent souvent sur des tournages multiples...

Après avoir tout abordé, on est arrivé à extraire ce passage significatif à propos dudit **Horror Show**, sur le détail du tournage de certaines scènes, aussi bien que de l'état d'esprit du gugusse. L'un comme l'autre ne sont pas tristes !

M.M.: Vous venez juste de terminer deux films pour la compagnie de Sean Cunningham; il s'agit de **Deep Star Six** *et* **Horror Show**, *et partout l'on dit que vous avez toutes sortes de projets en chantier. Parlez-nous un peu de tout ça.*

G.N. : Robert Kurtzman, Everett Burrell et moi-même venions de constituer notre propre compagnie d'effets spéciaux... Les plus importantes réalisations effectuées ont été **Deep Star Six**, **Phantasm II** et **Horror Show**, toutes pour Sean Cunningham, mais il y a eu aussi pas mal de choses par ailleurs. A certains moments, je travaillais carrément sur cinq films à la fois. L'un s'appelait **Intruder**, réalisé par Scott Speigel, le co-scénariste de **Evil Dead II.**

On avait bossé également sur **Night Wish**, dont le producteur était Brian Yuzna (celui de **Re-Animator**). Et puis il y a eu cette chose nommée **The Embalmer**, dont je peux vous dire que cela ne sortira jamais! C'est une comédie sur un type qui raccommode sa petite amie avec des morceaux provenant de corps d'autres personnes...

Tout le monde à table, le dîner est servi!

Après avoir terminé **Horror Show**, on a fait un film qui s'appelle **The Borrower** avec Kevin Yagher, il a fait la moitié du boulot et on a assuré l'autre partie, et c'est comme ça qu'on a travaillé sur six films en tout, dont les trois derniers bouclés hier...

M.M.: C'est une bonne chose que vous soyez jeunes, parce qu'autrement vous seriez tous morts à cette allure... Comment en êtes-vous arrivé à **Horror Show** *?*

G.N.: Ce que vous dites est sympa, mais la plupart de mes copains m'attendent déjà en Enfer! En fait, relativement satisfait de notre créature dans **Deep Star**, Sean Cunningham nous a gentiment offert de continuer à œuvrer pour **Horror Show**, et nous a aussi recommandés à Wes Craven, qui a encore un contrat de quatre films avec *Alive Pictures.*

M.M.: Et si vous nous disiez tout sur **Horror Show***:*

G.N.: Mouais... Ca cause principalement d'un flic, Lucas Mac Carthy, qui coffre un méchant assassin récidiviste de série B, Max Jenke (rôles tenus respectivement par Lance Henriksen et Brion James). Rattrapé et traduit en justice, il mourra finalement sur la chaise électrique. On apprend plus tard que Jenke expérimentait de bizarres pratiques de vaudou, qui peuvent lui permettre de se tenir planqué dans une autre dimension, de laquelle il resurgira pour terroriser Lucas et sa famille en une série d'hallucinations et de manifestations physiques...

M.M.: Quel genre de tueur est-ce vraiment ? Allez, des détails...

G.N.: Oh, absolument horrible. Ca démarre fort. Le vrai début du film, c'est quand Lucas dé-

La grossesse qui vous rend nerveuse...

boule au beau milieu d'un festin que Jenke allait juste attaquer.
Il y a des jambes pendant d'un gros broyeur à viande, un fond de crâne rissolant dans une poêle à frire, ainsi qu'une autre tête, hachée, traînant quelque part, avec des boyaux... Jenke avait chopé le partenaire (flic) de Lucas - joué par Terry Alexander, qui avait déjà fait **Day of the Dead** - lui a déjà tranché les bras après l'avoir enchaîné. Et ce ne sont que les cinq premières minutes!...C'est vraiment grandiose.
On s'est farci d'ailleurs un putain de boulot sur ce film.Il y a une scène impliquant la fille de Lucas, où elle est étendue sur un lit, s'agitant et hurlant tout ce qu'elle sait. Elle essaie de retenir sa chemisette, et on aperçoit son gros ventre (elle est enceinte) qui palpite... Le visage de Jenke apparaît au travers, quand il est en train de tourmenter Lucas, en lui révélant des choses odieuses au sujet de sa fille.
On est capable, actuellement, de cadrer ensemble la charmante DeeDee Pfeiffer, Lance et Brion quand on filme ça. DeeDee est vue, par un trucage, en plan incliné vers la gauche, tandis que Brion apparaît vers la droite, avec son visage appuyé contre des accessoires figurant le ventre. Lance est penché sur le lit, on le devine véritablement bouleversé par l'état de sa fille; la scène est vraiment troublante. Et puis elle ne s'arrête pas là... Auparavant, dans le film, il y a une séquence onirique au cours de laquelle Jenke enfonce un truc dans la poitrine de Lucas, et l'on comprend alors que c'est son point faible. A un autre moment, dans la scène de la grossesse, Lucas est tellement ému par les souffrances de sa fille qu'il arrache son T-shirt et se déchire littéralement le thorax. Voulant par là offrir son coeur et tout ce qu'il y a dedans...
On a reconstitué complètement la poitrine, et pris Lance à travers un écran : seuls sont réels la tête, les bras et les épaules de l'acteur. Un des plus grands éloges reçus nous est venu de Mac Ahlberg, qui a participé à ***Horror Show*** aussi bien qu'à **Deep Star Six**. Il a dit qu'il n'avait jamais pu voir les bords du trucage, et il a pourtant travaillé avec pas mal de types, dans ce métier.

M.M.: Tout de même, le film ne se réduit peut-être pas à toutes ces éclaboussures...

G.N.: Non, c'est beaucoup plus qu'un film sanguinolent "traditionnel", dans le sens où l'on ne peut voir finalement qu'un seul meurtre sur l'écran, en tout et pour tout. C'est-à-dire qu'en réalité Jenke a dû assassiner environ 200 personnes, mais l'on n'assiste (en tant que spectateurs) qu'aux suites assez fâcheuses, au domicile du tueur. C'est ce qui permettra d'admirer un certain nombre de membres épars, de crânes ou d'entrailles diverses...

M.M.: Mais vous semblez avoir à votre actif un certain nombre de ces plans "chauds"?

G.N.: Oh, c'est ma partie...
J'ai dû réécrire une scène avec Jim Isaac, celle où Lucas et sa famille sont attablés autour d'une dinde. Le script original mentionnait qu'on devait juste apercevoir le visage de Brion au travers de la dinde, mais je me suis dit qu'on avait déjà vu ça autre part et j'ai voulu créer quelque chose de différent.
Ainsi, j'ai repensé la séquence : au moment où Lucas baisse les yeux, la dinde n'est plus la même. C'est devenu un plat démesuré, mutant, surnaturel, une dinde dans le genre "**The Thing**", si vous voyez ce que je veux dire. Sur le premier plan, les ailes et les pattes, toutes les extrémités de l'animal, se dispersent dans l'espace et viennent s'agripper à la table. Puis une patte de la dinde se lève, et l'on y distingue trois doigts humains entre deux griffes animales, comme si elle était en train de se métamorphoser en quelque chose d'autre... Puis la tête de la dinde s'élève de la surface de la table, entièrement recouverte d'une boue visqueuse, et là apparaît enfin le visage de Jenke, sur le côté. C'est la métamorphose complète et entière d'une nouvelle créature.
Bob Kurtzman s'est tapé tous les trucages de lumières, et ça lui a pris quatre jours bien tassés pour tourner le tout. Y avait un paquet de trucages à confectionner, à base de sang...
Dans le premier, on voit juste des filets coulant le long des tempes, quand un objet de type "fer à cheval" vient déchirer la peau. La première phase, dans ce cas-là, consiste à montrer le visage dans son aspect normal; puis il commence à gonfler, et quelques petites veines apparaissent progressivement. Après ça, Bob s'est servi de ses accessoires en effectuant, petit à petit, diverses petites entailles jusqu'à ce que la peau ait l'air de se fendiller, et qu'ainsi du liquide puisse percer au niveau de chaque boursouflure.

Massacre à la moulinette!...

Au quatrième plan on représente la maquette d'une tête et d'un thorax (confectionnés par les soins de Howard Berger), quand la peau éclate alors dans tous les sens. On a été cap' de disséquer tout ça, avec un maximum d'idées (de génie) et en utilisant toutes sortes d'éclairages. Des tuyaux, dissimulés dans les vêtements, étaient censés produire des vapeurs (*il y a de quoi*), et d'autres volutes de fumée, par ondulations, imprégnaient toute la scène.
Tout ça mis bout à bout, représente un fichu boulot, et je dirais qu'on a réussi là des trucs vraiment chouettes... Avec ces trois séquences, on a tapé dans le mille, à mon avis.

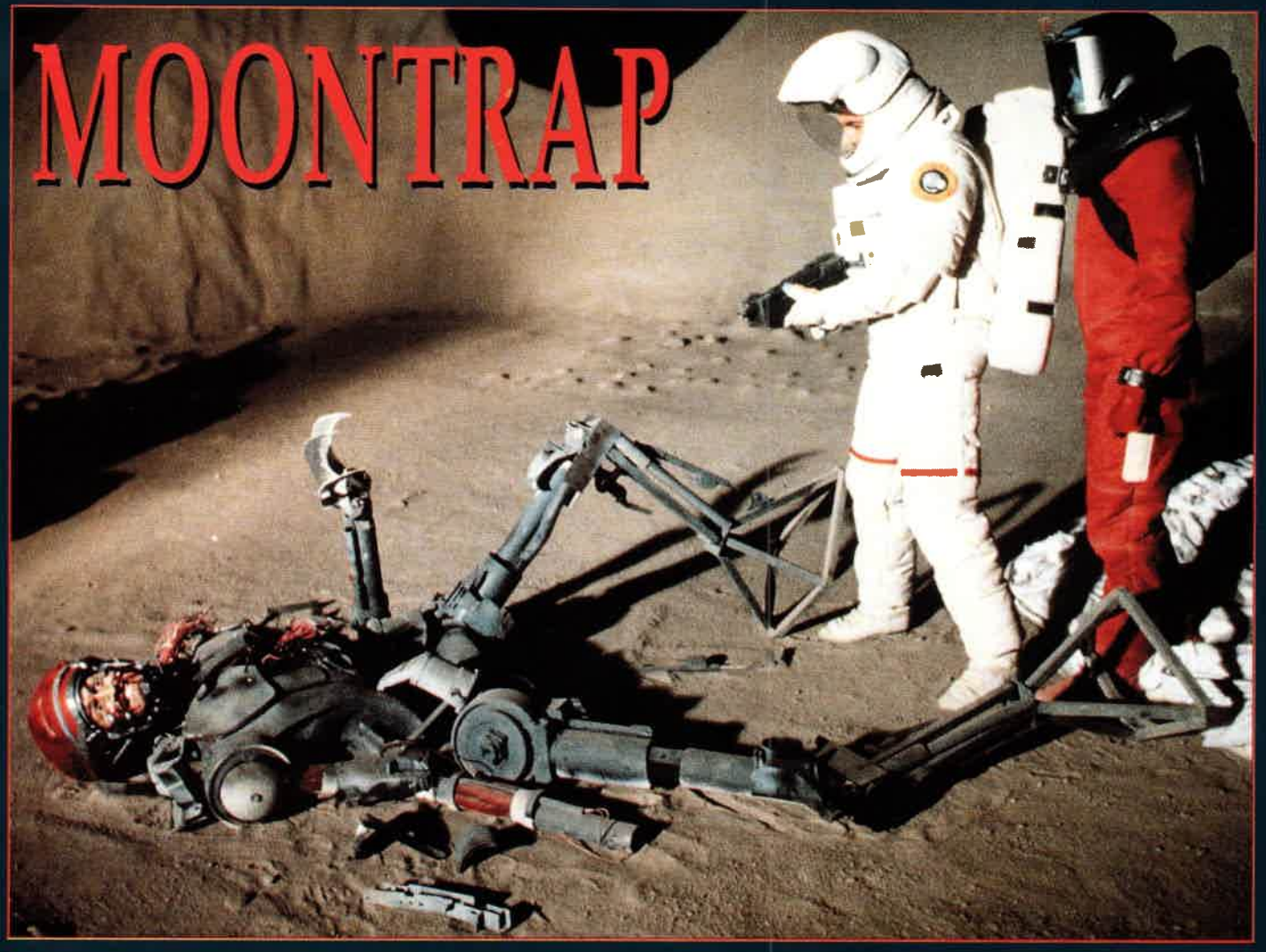
M.M.: Ca paraît splendide, en effet...

G.N.: Je veux! Et Jim, lui-même, en a été particulièrement satisfait. Si **Horror Show** fait un succès, il pourra même repiquer des trucs et choisir ce qu'il veut dans toutes les scènes savoureuses de ce goût-là, pour le réutiliser à l'avenir... Sait-on jamais ?

Entretien: **Maitland MC DONAGH**. Trad.: **Nick D'AURIA**

Ca y est, je vois la carie; c'est une grosse molaire, là, dans le fond!

MOONTRAP

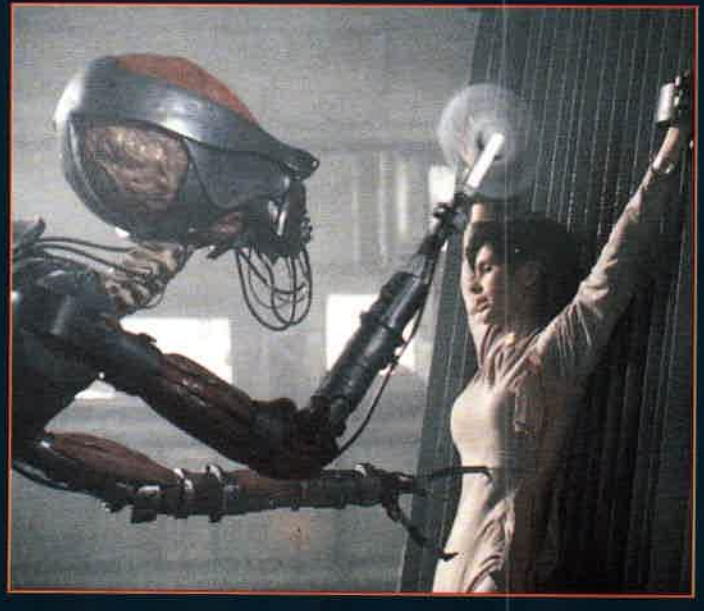


Le danger vient encore de l'espace et les robots s'apprêtent à envahir la planète. Trouverons-nous le salut sur le sol lunaire? De la bonne série B rien que pour vos yeux.

Lors d'une mission en orbite autour de la lune, deux astronautes américains (qui d'autre?) découvrent un étrange cocon dans les flancs d'un vaisseau spatial d'origine inconnue flottant à l'abandon dans l'espace. Dérivant avec lui, le corps momifié d'un être mort depuis 14.000 ans (merci carbone 14). Le cocon ramené sur Terre va rapidement se transformer en un gigantesque robot d'esprit particulièrement belliqueux. Tout le monde tire dessus pendant bien cinq minutes, pour finir quand même par le dégommer. Les deux astronautes, Tanner et Grant (respectivement Bruce Campbell et Walter Koenig) vont devoir retourner sur la lune pour y remonter la filière. Là ils vont rencontrer Mera, une jeune femme qui semble les attendre, et se trouver confrontés à la menace extra-terrestre.

Personnages en quête d'hauteur

Ne voilà-t-il pas un excellent sujet pour une petite série B bien alerte? Le film a comme ça de savoureux relents de SF façon années cinquante et le scénario, d'une limpidité cristalline se lit d'un bout à l'autre sans vraiment risquer d'attraper la grosse tête. Le tandem Campbell/Koenig fonctionne à l'amitié virile. Le premier, échappé des horreurs maléfiques des **Evil Dead**, le second, encore tout frétillant et propret à l'issue d'une carrière au service de la "Star Trek saga". L'un symbolisant le bon rire franc et la force brutale; il faut le voir s'acharner sur ce vache de distributeurs de boissons, et de lui retourner un coup précis de karaté dans le ventre. On prétend que son attitude héroïque lui valut en temps de guerre le doux surnom de "Penetrator" dont il semble encore s'ennorgueillir. L'autre représentant la raison purement logique et constituant le cerveau de l'équipe. Le premier il comprend pourquoi ces robots à l'aspect de ballons de rugby ont attendu 14.000 ans pour mettre à exécution leur projet d'invasion terrestre et comment il va pouvoir les neutraliser.



Troisième personnage: Mera, la dernière survivante d'une civilisation massacrée par les robots. Elle ne délivre finalement pas le message qu'on attendait d'elle et se contente de suivre fidèlement le duo. Les difficultés aidant, elle s'offrira à ce veinard de Grant qui n'hésite pas à improviser un bivouac en plein sol lunaire pour l'occasion. Après une diète de 14.000 ans ça doit faire du bien quand même! Déjà que...

A l'arrière-plan, et suivant le bon vieux schéma des années cinquante, nous trouvons les militaires, les politiques et les scientifiques. Encore que ces derniers aient quelque peu évolué depuis **La Chose d'un autre Monde**. Là où le savant s'inféodait complètement à l'engeance venue de l'espace par curiosité professionnelle et sous le couvert du progrès scientifique, ici nous voyons son homologue des années quatre-vingts

tenter de faire copain copain avec le monstre de métal puis, devant le manque de jovialité de l'agresseur, recommander finement aux militaires massés derrière lui: "abattez-moi ce fils de pute!" Eh oui, les temps changent, voici venu l'ère de l'efficacité immédiate. Encore que les sous-titres ne le suivent pas dans ces écarts verbaux d'une façon tout à fait littérale. On verra même plus loin un Bruce Campbell répondant vigoureusement "my ass" à son colègue, génialement trahi par un "mon œil" pudique. Le traducteur a raison: comme ça il pourra voir où il s'asseoit.

En plein dans les décors

Avec des moyens assez relatifs (3 millions de dollars quand même), **Moontrap** parvient à nous en mettre plein les yeux. On joue beaucoup sur les maquettes, les images de synthèse, sur les rapports de proportion entre les divers plans pour finalement nous offrir des décors et des trucages simples et superbes. Le vaisseau spatial que traverse le couple en apesanteur traduit toute l'inhumanité des envahisseurs, la lourdeur de la menace implacable. La cité qui abrite Mera, gardienne de sa civilisation et qui attend 14.000 ans pour prévenir la race humaine du danger, nous dévoile une architecture complexe et grandiose aux hiéroglyphes témoignant d'un monde issu de la nuit des temps.

Les vues de notre satellite, ce sol lunaire poudreux et désertique qu'arpente la chenillette des astronautes, sont tantôt en prises réelles, tantôt filmées avec une petite maquette articulée. Tout cela, bien que sans doute tourné à l'économie, ne manque pas de charme et fonctionne bien. D'autant que la Nasa a prêté combinaisons, navette et divers accessoires qui renforcent le look général et crédibilisent l'histoire.

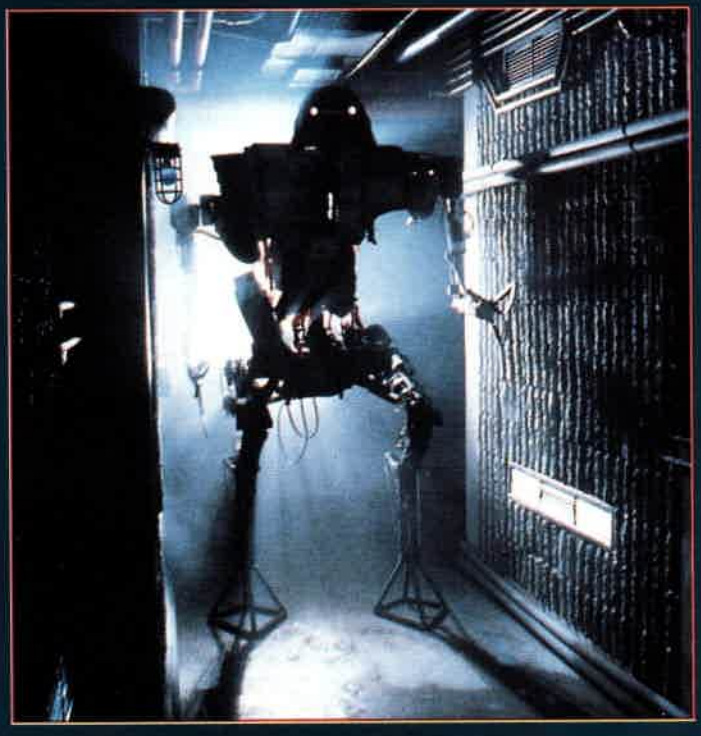
Mais le plus cocasse reste l'apparence des robots eux-mêmes. Possédant la faculté particulière de pouvoir recombiner tout ce qui les entoure, chair ou matière, pour l'utiliser à leur profit et dans leurs déplacements, ils prennent parfois des allures de vieux Terminator déglingués ou d'inquiétantes apparitions (le robot à tête de Bruce Campbell).

Le tout s'intègre bien et si ce n'est pas toujours le délire visuel, c'est du bon et honnête film de série qui ne se prend pas davantage au sérieux qu'un autre (voir ce que nous offrait **Saturn 3** avec davantage de prétention et de moyens).

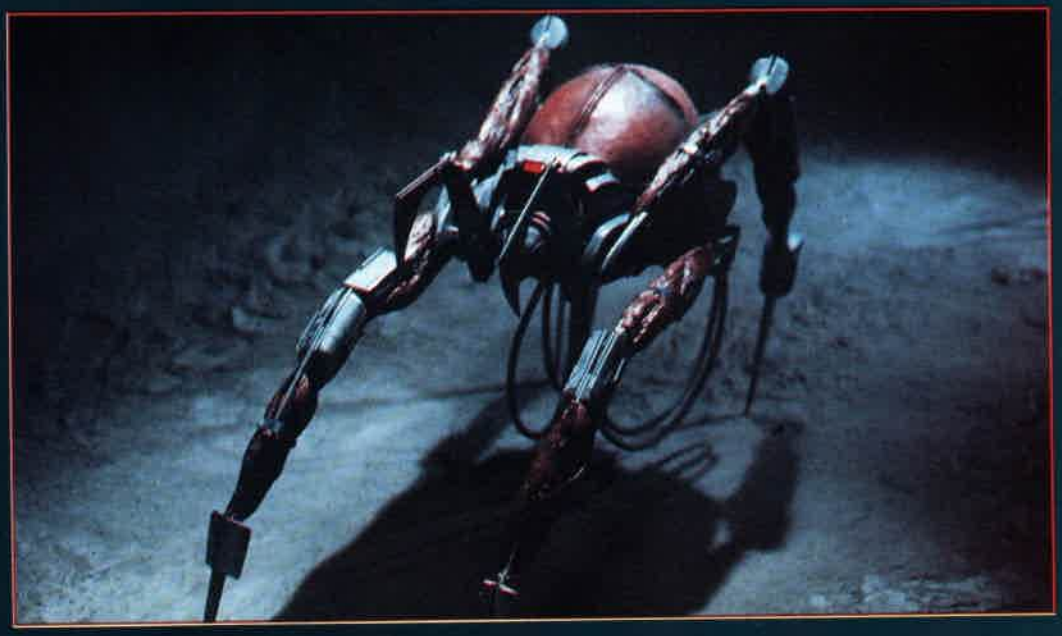
Moontrap possède le charme de ces livres d'anticipation des années cinquante (Fleuve Noir et autres) qui distraient et reposent à la fois.

Probablement voué à un tout petit circuit, il faudra ouvrir l'œil pour surveiller sa sortie prochaine. Pendant que vous y êtes, surveillez aussi le ciel car le danger viendra de l'espace.

Jean-Pierre PUTTERS



Moontrap. U.S.A. 1988. Réal.: Robert Dyke. Scénario: Tex Ragsdale. Dir. Photo: Peter Klein. Musique: Joseph Loduca. SPFX: Gary Jones. Costumes: Deborah Larsen. Dir. de Prod.: B.K. Taylor. Prod. Exécutifs: James A. Courtney, Brian C. Manoogian et Alan M. Solomon. Prod.: Shapiro/ Glickenhaus. Int.: Walter Koenig (Jason Grant), Bruce Campbell (Marty Tanner), Leigh Lombardi (Mera). Durée: 1h 24. Distribution: Les Films Jacques Leitienne. Sortie Paris: 8 mars 1988.



DAVID CRONENBERG

Cronenberg récompensé à Avoriaz, c'est quinze ans de recherches cinématographiques enfin reconnues. Le réalisateur le plus intelligent de son époque rencontre un nouveau public avec **Faux Semblants**, *son film*

le plus mature, le plus sobre, le plus bouleversant. L'évolution depuis ses premiers courts-métrages expérimentaux en a surpris plus d'un. Nous avons voulu comprendre, interview et filmographie commentée à l'appui.

CHROMOSOME 3 ou la génération Cronenberg.

Ce qui frappe avant tout lorsqu'on a une vue d'ensemble de l'oeuvre de David Cronenberg, c'est la franchise crue, on peut même dire clinique, qui transparaît de chacun de ses films, qu'il ait été tourné en quelques jours avec des bouts de ficelle, ou pour une grosse compagnie avec un gros budget. Pas un écart, en vingt ans de carrière, dans la mission délicate et difficile que ce cinéaste s'est fixée: nous montrer tel que l'on est, sans hypocrisie, c'est-à-dire en visant au-dessous de la ceinture. A travers l'horreur physique et morale de certaines situations (des situations imaginaires mais tellement proches de la réalité...), frôlant la vulgarité sans jamais y sombrer, les films de Cronenberg, au mépris du tabou, en disent long sur la face cachée de la condition humaine. Haï lors de ses débuts par les crétins pudibonds et élitistes qui n'aimaient ni le contenu, ni l'enveloppe commerciale de son travail, il s'est vu porté au pinacle par ceux-là même, lorsque la reconnaissance professionnelle lui a permis les gros budgets, et surtout lorsque l'actualité a donné à ses divagations sur pellicule une vérité brûlante. Mais ceux qui apprécient vraiment les films de Cronenberg ne sont pas dupes: sans aucun doute, ce cinéaste canadien marginal dans son pays a osé aborder avec au moins dix ans d'avance le genre de sujets auxquels tout le monde pense mais dont personne ne parle. David Cronenberg, lui, en a parlé: c'est le corps humain vu de l'intérieur, viscères, organes, sexualité, qui lui sert de personnage principal. Quant à ses scénarios, ils décrivent ce qui arrive lorsque la science et la médecine, en voulant soigner, transforment le corps humain en une forme mutante et dangereuse. Ou comment la raison, loin d'améliorer le cours naturel des choses, le dévie vers la monstruosité...

Jean-Michel LONGO

ENTRETIEN

M.M. : Vous avez abordé le cinéma avec une série de courts-métrages...

D.C.: Je n'ai jamais suivi les cours d'une école cinématographique. Ces films ont été réalisés entre amis, et ne valent pas grand-chose.
Transfer est l'histoire d'un psychiatre harcelé par un de ses patients qui considère que leur rapport est la seule relation qu'il ait jamais eue dans sa vie. C'est légèrement surréel et cela reste gentiment comique. Et il ne dure que 7 minutes. **From the Drain** ressemble à du Samuel Beckett. Durant 14 minutes, deux hommes se tiennent face à face dans une baignoire. Ils sont habillés des pieds à la tête et il n'y a pas d'eau dans la baignoire.

M.M.: Vous considérez que Stereo et Crimes of the Future sont plus importants ?

D.C.: Absolument. Ce sont les vrais débuts de ma carrière. Ils ont été tournés en 35 mm et durent chacun 65 minutes. **Stereo** est en noir et blanc et **Crimes...** en couleurs. Ils ont été distribués en Angleterre et certaines universités me les demandent pour les projeter. Ils appartiennent, c'est sûr, au domaine du film expérimental. Il doit exister des copies quelque part, puisque le Japon vient de les sortir en vidéo.

M.M. : Parlez-nous de votre travail pour la télévision...

D.C.: Je n'ai pas écrit les scénarios de **The Victim** et **The Lie Chair**. Ce sont de petits films d'une demi-heure produits par la CBC (chaîne de télé canadienne) pour révéler de nouveaux talents. Ils faisaient partie d'un programme pour jeunes réalisateurs et il fallait se servir d'une caméra vidéo. En fait, le style de ces moyens-métrages (de 30 minutes) ressemble à celui de la télé d'alors. On répétait avant de tourner, puis on plaçait des caméras un peu partout. Le montage se faisait principalement sur place comme si l'on filmait *live* en quelque sorte. Ces deux spectacles se rapprochaient par leur étrangeté. Le troisième, **The Italian Machine**, était une comédie sur des motocyclistes.

M.M.: En 1971, vous tourniez Jim Ritchie Sculptor, un court-métrage. Dans Faux Semblants, il est également question de sculpture...

D.C.: Je crois qu'il existe une relation très forte entre le cinéma et la sculpture. Plus qu'il n'en existe entre le cinéma et la peinture. Le Septième Art est un médium en trois dimensions, vous devez vous préoccuper de la profondeur et de l'espace.

M.M.: Etre chirurgien revient-il à sculpter la chair ?

D.C. : Intellectuellement, le lien est à étudier. Mais je ne pense pas que cela soit mon propos. L'approche d'un chirurgien est nettement plus mécanique. Mais c'est vrai qu'en tant que cinéaste, j'ai eu l'occasion de "sculpter" la chair. En tout cas, beaucoup plus qu'un chirurgien.

M.M.: Il n'y a pas que la sculpture qui vous attire. Le choix de la bande originale dans vos films est souvent judicieux...

D.C.: Le problème de la musique reste délicat. On a tendance à retravailler avec les mêmes compositeurs parce qu'on connaît leurs références. C'est une question de longueur d'ondes. Il appartient au musicien de comprendre ce que l'on désire, et à nous de faire passer ce désir. On se relie au directeur artistique par des dessins mais en ce qui concerne la musique... La bande originale, selon moi, s'additionne au film et joue sur un registre émotionnel très subjectif. Il faut être très précis et très subtil. Une note de travers et votre scène se trouve ruinée.
Howard Shore a composé pour **Faux Semblants** une musique tragique et romantique qui s'accorde avec le ton parfois assez froid de certaines séquences. Je crois qu'une *b.o.* de suspense ou d'horreur aurait gâché le film. Pour arriver à ce résultat, il a dû interpréter **Faux Semblants** à sa manière. C'est un travail entièrement personnel.

M.M.: Vous avez réalisé vos premiers films non-expérimentaux avec l'aide d'une compagnie productrice de séries B et de films érotiques...

D.C.: Je précise que *Cinepix* n'a jamais tourné de films pornographiques, qu'il s'agissait de productions très édulcorées. On leur doit aussi des comédies, notamment **Arrête de Ramer, T'es sur le Sable** d'Ivan Reitman. A cette époque, ils étaient les seuls à réellement produire au Canada. Les autres se contentaient d'un film puis disparaissaient. Ils étaient un peu les Roger Corman du pays. De plus, ils distribuaient leurs propres produits. C'était le seul endroit où l'on pouvait s'adresser. Ils connaissaient tout le monde et aimaient vraiment le cinéma. Il n'y avait pas d'autre alternative sinon de passer par le National Film Board qui ne voyait le cinéma qu'à travers le documentaire, ou par la CBC, la chaîne télé.

M.M.: Nous avons lu qu'ils vous avaient tout de même imposé des scènes de cul...

D.C. : C'est entièrement faux. **Frissons** est tel que je le voulais. Le film est centré sur une maladie qui ôte toute inhibition. Le fait qu'il y ait Barbara Steele en lesbienne et d'autres scènes érotiques correspond à son thème même. J'ai juste montré les différentes combinaisons sexuelles, femme/femme, femme/homme, homme/homme. Cela paraît évident à la vision du film (pour une personne extérieure) qu'il n'y a eu aucune scène ajoutée. Le tout est cohérent. Je peux dire que jusqu'ici, tout ce que j'ai voulu exprimer a été respecté.

M.M.: A l'inverse d'Orson Welles!...

D.C.: Oui, mais lui travaillait dans un circuit contrôlé par les grandes compagnies américaines. La structure hollywoodienne était répressive. il avait accès aux meilleurs comédiens, aux meilleurs techniciens mais il le payait très cher, ne connaissant jamais le montage final...

M.M.: Et Barbara Steele, sa présence dans Frissons est surprenante ?

D.C.: J'étais heureux de travailler avec elle mais j'aurais voulu qu'elle se déshabille un peu plus. Elle n'y tenait pas.

M.M.: Alors que Marylin Chambers qui joue dans Rage venait, elle, du porno.

D.C.: Oui, c'est dommage qu'elle n'ait pas tenté de prolonger l'expérience de **Rage** car à l'époque elle voulait sortir du ghetto X. Au départ, nous nous étions fixés sur une actrice plus connue, Sissy Spacek, car il nous fallait être commercial. Les films indépendants connaissent des problèmes lorsqu'il s'agit d'attirer les gens. Ivan Reitman, le producteur, nous a alors parlé d'une reine du hard américain qui représentait la *petite amie* américaine dans toute sa splendeur, mignonne et clean. Nous avons pensé que certaines personnes seraient curieuses de la voir jouer dans un film "ordinaire". Elle travaillait à l'époque sur des projets avec le comédien Rip Torn, lesquels n'ont jamais abouti. L'idée était de la faire venir, de l'auditionner et de la prendre pour le rôle si elle s'avérait bonne. Nous aurions ainsi un nom commercial qui ne nous coûterait pas grand-chose. Je l'ai trouvée très bonne et on l'a prise. En fait, je n'ai trouvé personne de meilleur.

M.M. : Elle a servi de modèle publicitaire pour un savon avant de faire du X...

D.C.: Elle n'a pas tourné de publicités pour la télé mais on la voyait sur l'emballage du savon avec un bébé.

M.M.: Pourquoi êtes-vous si attiré par tout ce qui touche à l'intérieur du corps ?

D.C.: C'est vraiment dur de l'expliquer. Mais je crois qu'il est normal en tant qu'artiste que j'aille voir ce qui se passe là où personne ne va. C'est ma manière d'aller au-delà de la surface. Les choses qu'on ne montre qu'à grand-peine et qui sont pourtant très accessibles sont les parties internes de notre corps. Tout jeune, j'ai été extrêmement surpris de la réaction des gens face à leur corps et aux manifestations de celui-ci, le sang par exemple. C'est pourtant comme ça que nous sommes faits mais on a tendance à trouver ça dégoûtant, repoussant. On ne cherche généralement pas à savoir ce qu'il y a en nous. Moi, je trouve fascinant de connaître mon corps, le squelette, comment évoluent les os, la circulation sanguine...

M.M.: Cette fascination, vous l'exprimez souvent de manière emphatique...

D.C.: Oui, mais pas dans **Faux Semblants** où il n'y a aucune excroissance corporelle. Mais c'est vrai pour **Vidéodrome** ou **Frissons**.
J'agis également ainsi parce que je cherche à montrer des choses qu'on ne montre pas d'habitude.
Dans **Scanners**, l'explosion de la tête ne pouvait pas se faire en dehors du champ ; je devais la visualiser parce que personne ne s'y attendait. Si je ne l'avais pas fait, les spectateurs n'auraient pas compris. Un peu plus tard, dans le même film, un homme pointe un pistolet sur Patrick McGoohan et un coup de feu éclate. Je n'ai pas filmé la mort du personnage, parce qu'on comprend très bien ainsi. De plus, la mort d'un comédien (par balle) est une image familière. De même, j'ai imaginé pour **Vidéodrome** des scènes d'horreur qui sortent véritablement de l'ordinaire et que je devais montrer.

M.M.: Dans ce cas, votre intention n'est-t-elle pas de choquer ?

D.C.: Non, ce n'est pas mon but. Je sais que je le fais mais mon objectif fondamental est de réaliser des images extraordinaires et insoupçonnées. Quand vous émergez d'un rêve que vous trouvez sensationnel, vous avez l'envie urgente de le communiquer. C'est un peu mon cas lorsque je tourne un film. Je cherche à communiquer des images surprenantes, qui ne sont d'ailleurs pas forcément choquantes. Elles peuvent être drôles et même tristes.

M.M.: Quelles sont les relations, selon vous, entre le cerveau et l'esprit, entre l'organe et la pensée ?

D.C.: Les deux sont bien évidemment liés mais s'observent de manière différente. De même que les jumeaux de **Faux Semblants** n'apprennent rien sur la sexualité féminine en visitant un utérus, on n'apprend rien du mode de pensée d'une personne en disséquant son cerveau. Regardez un cerveau à travers un microscope ne vous donne qu'un cerveau regardé au microscope. Il y a une différence ; le mystère est qu'il n'y a pas, selon moi, de possibilités de vie de l'esprit séparé du cerveau. Si vous le détruisez, vous détruisez du même coup la pensée. La question que je me pose sans cesse est de connaître ce qui lie les deux éléments. Mais je n'y ai jamais répondu...

M.M.: Les excroissances de Vidéodrome, on le voit bien, sont le fruit combiné d'un esprit troublé et d'un changement physiologique...

D.C.: Changer l'un revient à changer l'autre. Et ce changement commun peut être subtil ou, à l'inverse, pri-

ENTRETIEN

Videodrome

maire.

M.M.: Ce que vous nous dites là nous indique que vous ne croyez pas en Dieu...

D.C.: Effectivement.

M.M.: Nous ne connaissons pas Fast Company **que vous avez tourné en 1979...**

D.C.: C'est un film qui a été mal distribué parce qu'il est tombé en pleine période de "tax shelters" (facilités fiscales pour les producteurs de cinéma). Les producteurs du film n'avaient en fait pas besoin de le sortir pour retrouver leur argent. A cette époque, les films se tournaient et certains ne sortaient jamais. On se moquait de l'exploitation du produit. La plupart des critiques qui l'ont vu préfèrent ne pas en parler, non pas qu'il soit mauvais, mais parce qu' il s'intègre mal au reste de ma filmo.
C'est une série B sur des courses de voitures, interprétée par des acteurs de séries B, John Saxon, William Smith, Claudia Jennings dont c'est le dernier film. Elle est morte peu après le tournage. Elle avait joué auparavant dans **La Course à la Mort de l'an 2000** et dans quelques autres films, et elle a été *playmate* de l'année dans le magazine Playboy. Elle est décédée dans un accident de voiture. J'ai été amené à tourner **Fast Company** parce que, moi-même, j'ai la passion des voitures et des courses de voitures. Le scénario n'est pas de moi mais j'ai participé étroitement aux dialogues. J'aimerais qu'un jour un journaliste se penche sérieusement sur ce film et fasse le lien entre lui et le reste de mon oeuvre car j'ai l'impression qu'il est plus proche qu'on ne le croit de mes autres longs métrages.

M.M.: Après Fast Company, **vient** Chromosone III **où vous vous exprimez d'une manière particulière sur l'enfance.**

D.C.: Je n'ai jamais compris pourquoi **The Brood** qui signifie en anglais *Les Enfants* a été distribué en France sous le titre **Chromosome III**. Je suppose que l'on tenait à un nom évoquant quelque chose de très mystérieux ou de science-fictionnel. Je n'ai jamais considéré **Chromosome III** sous l'angle de l'enfance. Ce n'est pas un thème que j'ai, jusqu'à présent, tenté d'aborder. Peut-être le ferais-je mais en laissant de côté ma propre enfance. Je ne crois pas que celle-ci soit assez dramatique pour donner matière à un film.

M.M. : Qu'y a-t-il de vous dans les jumeaux enfants de Faux Semblants **?**

D.C.: La ressemblance se borne à mon amour pour la science et les animaux. Ma chambre était pleine de boîtes d'insectes. Et mes murs, recouverts de papiers. A la différence des jumeaux, j'ai eu une *girl-friend* à l'âge de quatre ans. Et au lieu d'aller jouer au base-ball ou au hockey sur glace avec des garçons de mon âge, je passais mon temps avec cette fille et je suis resté avec elle durant trois ou quatre ans. Ce qui est très très rare à cet âge. J'ai toujours eu de ce fait beaucoup de sympathie pour les femmes.

M.M.: Vous avez déclaré il y a peu que l'univers féminin reste pour vous un univers mystérieux et impénétrable.

D.C.: Je n'ai jamais dit une telle chose. J'ai peut-être parlé d'une interprétation des journalistes de cinéma face à mon oeuvre. En fait, je considère que tout être est difficile à pénétrer.
Le plus complexe quand on écrit un scénario c'est de composer un personnage. Pour ce faire, il faut à l'instar de l'acteur devenir ce personnage. Je n'ai pas plus de problèmes avec mes héroïnes, qu'avec mes personnages masculins. Je ne prétends pas par là qu'il n'existe aucune différence entre l'homme et la femme ; c'est évident qu'il y en a.
Je crois aussi que certains ont tendance à me prendre pour mes protagonistes. Cela n'est pas valable pour les comédiens, il en va de même pour les metteurs en scène...

M.M.: Vous plongez-vous avant d'entamer un film dans des piles de dossiers médicaux ?

D.C.: Non, je deviens paresseux dès qu'il s'agit de recherches ; je préfère inventer. Mais je m'aperçois souvent que ce que j'ai écrit est vrai. Accumuler les livres et les connaissances sur un sujet obstrue votre cerveau, cela l'empêche de fonctionner. Pour un documentaire, ce serait une autre histoire mais mes films ne sont pas des documentaires.
La réalité scientifique des choses ne signifie rien à mes yeux. De temps à autre, on me signale un fait divers ou un événement inhabituel, par exemple sur la gémellité, et je le lis ou le découvre. Mais cela n'a rien à voir avec une quelconque recherche, je le fais parce que ça me fascine. Et je me surprends à utiliser ce fait divers dans mes films. La seule raison qui me pousse à mettre mon nez dans un livre médical est d'acquérir le vocabulaire des personnages concernés ; savoir par exemple ce que dirait un gynécologue dans telle ou telle situation.

Jeremy Irons dans ***Faux Semblants***

M.M.: Un utérus à trois ouvertures est-il possible ?

D.C.: Je le pense mais des médecins m'ont dit que c'était impossible. Nous sommes vous, moi, nous tous, "façonnés" symétriquement. En d'autres termes, nous sommes coupés en deux de la tête au pied. A partir de l'état de fœtus, nous nous développons en nous séparant. Cela se voit par exemple à notre nez: la partie gauche n'est pas la même que la partie droite, d'où le fait que certaines personnes préfèrent tel ou tel profil. Vos yeux sont différents. Les médecins prétendent qu'il est fort possible qu'un utérus puisse se scinder en deux, mais pas en trois !
Mais les radiations et la pollution biochimique aidant, toutes les mutations sont possibles.
Et quand je tiens ce langage aux médecins, ils sont bien obligés de l'admettre. Cela dit, personne n'a jamais d'utérus à trois ouvertures.

M.M.: Pensez-vous que Vidéodrome **a été un flop parce que attaquant la télévision ?**

D.C.: Non, je ne pense pas. Je crois tout simplement que **Vidéodrome** n'était pas un film très commercial. Il a effectué une meilleure carrière en vidéo ce qui est ironique mais approprié. Le film a été distribué comme s'il s'agissait d'une grosse machine de science-fiction. Le distributeur aurait dû essayer de le vendre dans un circuit Art et Essai. Le public a été déboussolé.
Heureusement, beaucoup de gens l'ont découvert par la voix des chaînes câblées ou en vidéo.
Vidéodrome passe d'ailleurs très bien sur un écran de TV.

M.M.: A l'inverse, Dead Zone **a bien mieux fonctionné auprès du grand public...**

D.C.: Oui, ce fut une affaire plus

Scanners.

Ci-dessus et en bas, Videodrome.

rentable. Il était tiré d'un best-seller et était par conséquent plus accessible. En comparaison, **Vidéodrome** est un film expérimental. Je relie d'ailleurs ce dernier à mes deux premiers films.

M.M.: Vous aviez écrit Faux Semblants **en pensant à James Woods que vous aviez beaucoup apprécié dans** Vidéodrome...

D.C.: Oui et je lui ai demandé s'il était partant. Mais il n'était pas libre. Il devait tourner **The Boost** de Harold Becker (les deux hommes ont déjà travaillé ensemble dans **Tueurs de Flics**). Mais il y a des cas où les défections s'avèrent positives. Je ne peux imaginer un autre comédien que Jeremy Irons dans le double rôle des frères Mantle.

M.M.: Nous savons que vous deviez tourner de nouveau sous la tutelle de Dino de Laurentiis après Dead Zone.

D.C.: Oui, sur un projet qui s'intitule **Total Recall** et que Paul Verhoeven va mettre en scène. Ce qu'il filmera va être différent de ma vision des choses. Dino et moi n'avons pas réussi à nous mettre d'accord sur l'approche du sujet et je lui ai dit au bout d'un certain temps qu'il fallait que je m'en aille. J'ai travaillé sur ce film pendant un an. A Rome notamment où j'ai conçu en dessin son look.

M.M.: Vous avez rejeté l'offre de réaliser La Mouche II...

D.C.: De toute manière, je n'étais pas du tout intéressé par une séquelle. Les producteurs m'ont proposé de refaire le même film... J'aurais été plus curieux si le scénario était différent. Ce n'était vraiment pas le cas. Il y a trois semaines, le film se trouvait numéro 1 au box-office américain mais je ne suis pas allé le voir. Tout ce que je sais c'est que le bébé du premier est né.
La Mouche II pourrait très bien se titrer *Le Fils de la Mouche*.

M.M.: On raconte que vous avez aussi été contacté pour Le Retour du Jedi...

D.C. : Les producteurs m'ont demandé si j'étais intéressé. J'ai répondu que je ne l'étais pas dans la mesure où il s'agissait d'un troisième volet et que j'aurais été par conséquent limité. Je n'aurais guère pu changer les personnages, les décors...

M.M. : Dernièrement, on a trouvé un titre curieux dans votre filmographie, l'un des épisodes de la série TV Vendredi 13 !

D.C.: Après avoir collaboré avec une compagnie qui a fait faillite, je me suis retrouvé sans travail pendant un an et demi. Il fallait que je tourne à tout prix, non pas pour gagnerde l'argent mais simplement pour garder la main, pour continuer à croire que j'étais un metteur en scène. Certains réalisateurs quand ils ne tournent plus comme Fellini ou Scorsese participent à des spots publicitaires...
La conception et la réalisation de ce **Vendredi 13** ne m'a pris que deux semaines. J'ai apprécié l'expérience. J'ai connu la même impression que ces sportifs qui font un match "d'échauffement" avant d'entamer une partie capitale.

M.M.: Plus surprenant encore, vous allez maintenant devenir comédien pour Clive Barker dans The Nightbreed !

D.C.: Je n'ai pas pu résister à l'offre. J'ai tout de même averti Clive quand il me l'a demandé : "_Ne préférerais tu pas un véritable comédien ?".
Mais il a insisté. Je considère Clive comme un jeune homme très brillant.

M.M.: Comme vous, Clive Barker est très porté sur la chair...

D.C.: Je ne suis pas moi-même si intéressé que cela par les souffrances du corps. Clive et moi nous comprenons très bien. Il est davantage axé sur tout ce qui est occulte, sur le diabolique. On tourne des films très différents.

M.M.: Vous êtes né à Toronto, vivez à Toronto, tournez à Toronto...

D.C.:Los Angeles n'est pas une ville où l'on peut véritablement vivre surtout quand on a des enfants. La seule industrie de cette ville est le cinéma. Impossible d'y échapper. Quand on écrit un scénario, il faut pouvoir se couper des préoccupations purement cinématographiques. Je n'aimerais pas vivre en me levant pour immédiatement me demander : "_Quel film a eu du succès ? Quel autre n'en a pas eu ?"... Je préfère Toronto.

M.M. Vous allez bientôt tourner Le Festin Nu **d'après William Burroughs ?**

D.C.: Je ne suis pas encore sûr de le faire. J'ai mis 10 ans à concrétiser **Faux Semblants**. Avoir en tête un film est très différent du tournage en lui-même. L'industrie du cinéma est si bizarre que l'on ne peut jamais savoir à l'avance si un film pourra se faire ou non.
Pour l'heure, je me consacre à l'écriture du scénario. Mon prochain film sera complètement différent de **Faux Semblants**. Il n'y aura guère de comparaisons possibles. Réaliser des films signifie aller d'une planète à une autre.Vous pouvez créer un monde, et ensuite en connaître un deuxième radicalement différent.

M.M.: Le terme "*dead ringers*" est très mystérieux pour nous autres français.

D.C.: Un "*ringer*" est un double fait pour tromper les gens. Par exemple : lors des courses de chevaux si vous employez une monture semblable au premier cheval qui est plus lent et que vous gagnez, on dit de vous: "_You're ringing people". Le mot "*dead*" ne signifie pas exactement dans ce cas la mort.
Un "*dead ringer*" est un double parfait, qui va toujours dans le sens de la tricherie. Et le titre **Faux Semblants** est donc une bonne traduction parce qu'il veut dire, dans un premier temps, que les jumeaux sont vraiment identiques, alors qu'en réalité ils ne le sont pas.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et
Marc TOULLEC

DIAGNOSTIC

Premiers pas...

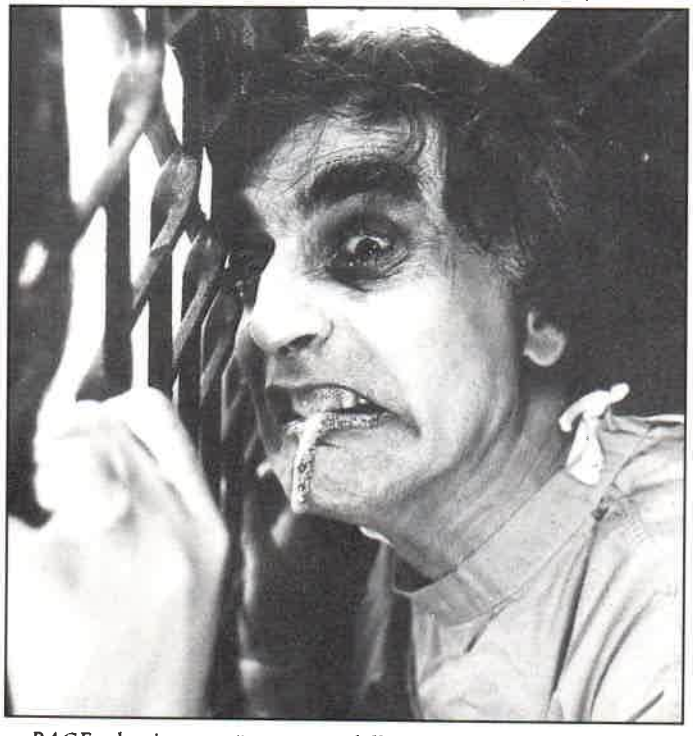
David Cronenberg est né en 1943 d'une mère pianiste et d'un père journaliste. Paternité importante, d'ailleurs, puisque d'une part elle orientera ses premières envies professionnelles vers la littérature, et que, d'autre part, plus tristement, la mort lente de son père atteint d'un cancer, dont il sera le témoin, conditionnera probablement ses obsessions artistiques, et sera aussi sans doute à l'origine des études de biochimie qu'il entamera, mais qui avorteront pour le mener au cinéma.

Sa filmographie commence par deux courts-métrages, **Transfer** et **From the Drain**, l'un décrivant la relation de dépendance d'un malade à son psychiâtre, l'autre mettant en scène deux personnages dans une baignoire, discutant d'une hypothétique guerre chimique, avec l'intervention belliqueuse d'une plante sortie du siphon. Déjà, on voit apparaître certains éléments qui parsèmeront l'oeuvre de Cronenberg.

Après ces deux petits films en 16mm, qui l'auront surtout familiarisé avec la technique cinématographique, David Cronenberg tourne deux longs métrages à petit budget, également autofinancés et sans objectif commercial : **Stereo**, en noir et blanc, parle d'une expérience organisée par un groupe de scientifiques, et qui consiste, par une "induction biologique", à rendre les sujets télépathes, en vue de créer une société fonctionnant selon de nouvelles règles de comportement. **Crimes of the Future** se passe quant à lui dans un monde où les femmes sont mortes suite à une malfonction dans la fabrication des cosmétiques. Se pose alors le problème pour cette nouvelle société masculine de trouver en elle-même cette féminité manquante. Tourné en 35mm mais sans un son synchrone, uniquement avec des voix off, photographiés et montés par Cronenberg, typiques du cinéma des années 70, ces films sont déjà l'occasion pour leur auteur de mêler science, médecine, sexualité et morale en un cocktail ici un peu abrupt et plein de recherches esthétiques.

Suivent quelques documentaires programmés en interludes à la télévision canadienne, un film d'une demi-heure également pour la TV, et surtout un voyage au festival de Cannes, où l'effervescence qui règne sur la Croisette lui donne envie de travailler plus sérieusement dans l'industrie du cinéma.

FRISSONS : un film direct, nerveux, claustrophobique.



RAGE : des images étonnament folles. En dessous : FRISSONS.

Frissons. Le commencement de la fin

En 1974, avec l'appui financier d'une petite société plutôt spécialisée dans le porno, il réalise en trois semaines **Frissons**, son premier film d'horreur. Film direct, nerveux, claustrophobique, qui nous présente dès son générique des vues publicitaires du building ultra-moderne et aseptisé où un drame primaire et sanguinolent va se dérouler. Suite à une opération expérimentale ratée, des parasites se développent et circulent d'une personne à l'autre, en transmettant souffrance et folie meurtrière et sexuelle. Sans psychologie, filmé à l'emporte-pièce, **Frissons** est le plus explicite des films de Cronenberg. Obscène et scatologique, l'action entraîne le spectateur dans un tourbillon de violence, sans finir sur une leçon de morale, ce qui est le plus dérangeant : la contamination n'est pas enrayée, mais Cronenberg ne conclut pas non plus sur une impression d'apocalypse pessimiste. Un ordre se substitue à un autre. Point. Au spectateur de conclure.

Le film est condamné à sa sortie par plus d'un, mais son pouvoir de fascination fait son succès en salles. Et après trois autres programmes courts pour la télévision, Cronenberg récidive.

La rage de filmer

En 1976, Cronenberg fait une sorte de remake de **Frissons**. **Rage** a le même sujet mais prend plus le temps de le décrire, d'où moins de rythme mais plus de consistance et de crédibilité. Le film démarre sur les chapeaux de roues par un accident de moto qui laisse Marylin Chambers presque morte. Une opération vise par une greffe à lui reconstituer les organes détruits. Mais au lieu de lui restituer estomac, intestins, etc..., les tissus greffés vont droit au but et fabriquent une petite trompe cachée sous son bras, qui va prendre ce dont la jeune femme a besoin : du sang... Provoquant chez les donateurs malgré eux un état proche de la rage. Une maladie presque vénérienne, vue la forme phallique de l'organe qui pompe le sang, et transmet la maladie. Et sachant que la "vampire" en question doit enlacer ses victimes pour se nourrir. Plus soigné plastiquement que **Frissons** (qui n'avait pas le temps de l'être), **Rage** reste dans notre

← *La Mouche*

mémoire par quelques images étonnantes dont la moins folle n'est pas celle de la première victime, un chirurgien enragé enfermé dans un camion pour fous, frappant à la vitre, l'écume aux lèvres. Un résumé de l'univers de Cronenberg.

La progéniture Cronenbergienne

Après un écart plus reposant dans sa trajectoire avec **Fast Company** en 1979, David Cronenberg revient la même année sur la scène psychologico-biologique pour nous parler de la vie de couple. Un divorce, une petite fille, une mère en mauvais état psychique confiée à une clinique douteuse, et l'on voit des enfants-mutants s'attaquer à l'entourage de la gamine. Voilà la texture scénarique de **Chromosome 3**, ou plutôt "La Couvée" (traduction du titre original). Ici, l'idée forte, violente, insoutenable, c'est que la mère malade, paranoïaque à la suite de son échec conjugal, fabrique seule une progéniture monstrueuse, soumise à ses désirs meurtriers. Comme nous le montre l'entrée en matière du film, ce qui intéresse Cronenberg, c'est comment la volonté humaine agit sur le corps, comment celui-ci, au gré des expériences, des humeurs, des douleurs, se transforme, et traduit physiquement, extérieurement tous ses états. Et vice-versa.

VIDEODROME : l'avènement de la nouvelle chair. Ci-dessous, SCANNERS.

CHROMOSOME 3 : Samantha Eggar, la mère couveuse.

Avec **Chromosome 3**, David Cronenberg atteint son juste équilibre stylistique, et il affine la consistance de ses personnages, en même temps qu'il développe son univers avec une caméra toujours aussi tranchante que le scalpel d'un chirurgien.

La pensée humaine passée au "scanner"

Scanners est un tournant commercial pour David Cronenberg puisque c'est le premier film tourné en vue d'une très large distribution. On pouvait craindre une édulcoration, un affaiblissement de la vision si particulière de ce cinéaste, mais il n'en est rien car ce que le film perd en viscère, il le gagne en chair. Dans **Scanners**, il est question d'une minorité de personnages douées de facultés télépathiques, auquel le professeur d'un établissement scientifique donne la chasse (après, on l'apprend à la fin, les avoir créés). Un médicament destiné à favoriser l'accouchement qui n'agit pas comme prévu et, une fois encore, une mutation se produit. La remise en question de cette mutation est ici sociale puisque l'un des mutants veut créer une société nouvelle pour la diriger. Mais Cronenberg nous décrit aussi l'itinéraire solitaire d'un de ces parias malgré eux. Quant à la fin, à la "fusion" finale, elle mélange Bien et Mal en un tout ambigu. Disons-le une fois pour toute, chez Cronenberg, personne n'a tort ou raison quand l'horreur survient.

Vidéodrome. Le plaisir des images

Après le succès de **Scanners**, David Cronenberg est une valeur sûre du cinéma indépendant. Pourtant, le film suivant, **Vidéodrome**, aura un accueil mitigé auprès du public. Mais ce n'est pas étonnant, car bien que s'adjoignant pour le rôle principal les talents de James Woods, un des meilleurs acteurs américains, il a choisi un sujet trop brûlant, trop dérangeant pour les consommateurs d'images : avec l'histoire de Max Renn, ce pirateur d'émissions qui tombe sur un réseau porno et sado-maso où la violence semble réellement avoir eu lieu, David Cronenberg nous interroge sur notre rapport en tant que spectateur aux images que nous voulons regarder; rapport parfois trop fort, rapport presque sexuel, rapport sensuel où le spectateur est englouti par sa fascination de l'écran. Où l'écran devient une bouche que l'on embrasse, où l'écran est un corps qui crache sang et tripes (ce sont des images du film).

Dead Zone. Je pense, donc je suis

Dead Zone, réalisé en 1983, marque l'entrée de David Cronenberg dans la catégorie réalisateur pour "Major Company". Sans céder d'un pouce sur ses ambitions artistiques; le roman d'où est tiré **Dead Zone** est de Stephen King, mais le film, bien qu'écrit par un scénariste hollywoodien, est de Cronenberg. Le sujet, c'est toujours le même: Johnny Smith, un enseignant sans histoire, voit sa vie brisée par un accident de voiture. Lorsqu'il émerge du coma, cinq ans plus tard, il a perdu la femme qu'il aime, mais il a gagné la faculté, par une simple poignée de main, de voir dans l'esprit des gens. Des visions qui peuvent être très utiles, en politique par exemple. Science du corps, machinations de l'esprit, encore et encore. Christopher Walken, acteur complexe et passionnant, incarne à merveille cet homme victime de lui-même et des autres.

La Mouche. Le sida mental

La Mouche est le film qui va faire de David Cronenberg un cinéaste unanimement (presse et public) reconnu. Certainement, en dehors de toutes ses qualités propres, parce qu'il est tombé au bon moment. Au départ, le remake d'un film fantastique des années 50; à l'arrivée, un film bouleversant, tragique, presque documentaire. Trois personnages: un savant et sa machine à téléporter la matière, une journaliste qui va l'aimer, et un patron de journal qu'elle n'aimera plus. Un triangle amoureux, une expérience, et un jour l'accident: un grain de sable dans la mécanique, en l'occurrence une mouche, et le savant va changer. Une mutation en forme de décrépitude, l'agonie d'un homme atteint d'un mal, d'une sorte de cancer, qui peu à peu affecte son esprit, en fait une sorte d'insecte. Pas de rémission, la déchéance est filmée dans toutes ses étapes, jusqu'au bout. La souffrance du malheureux, et celle de la femme qu'il aime. Dans ce genre de drame (sida, cancer), le plus terrible n'est pas le mal lui-même, mais le temps qu'il met à se développer, la lente transformation au jour le jour. Et David Cronenberg, mieux que personne, pouvait exprimer ça, lui qui a vu son père mourir de cette façon, à petit feu, lui qui a consacré sa carrière (et donc sa vie), à crier que les horreurs du corps sont aussi celles de l'âme.

DEAD ZONE et LA MOUCHE : le début de la reconnaissance.

FAUX-SEMBLANTS : une oeuvre lucide et viscérale.

Faux Semblants. Un corps pour deux

La Mouche avait été produit par la Brooksfilms (la société de Mel Brooks), mais David Cronenberg devait travailler à nouveau, après **Dead Zone**, pour Dino de Laurentiis. Le projet qui allait donner **Faux Semblants**, d'abord sobrement intitulé "**Twins**" (Les Jumeaux), était accepté, les décors construits, mais, à trois semaines de tourner, De Laurentiis se retire. Alors Cronenberg, pour la première fois, décide de produire le film. Le résultat est une oeuvre poignante, aussi sombre que les autres, aussi lucide et viscérale. Comme **La Mouche**, il y a un trio, une histoire d'amour et de drame. Deux histoires d'amour plutôt celle génétique et physique de deux jumeaux, et celle de l'un d'entre eux pour une femme. Une femme un peu bizarre, d'ailleurs. Mais quand on regarde bien, tous les personnages des films de Cronenberg sont bizarres, physiquement et/ou moralement, de même que dans la vie personne n'est parfait. Dans **Faux Semblants**, les deux histoires d'amour vont se court-circuiter, et il ne restera plus que des larmes et du sang. Ici, si un homme devient physiquement malade et fait souffrir son entourage, c'est à cause d'une opération qui n'a pas vraiment eu lieu mais qu'il ressent au plus profond de lui-même, celle de la séparation d'avec son frère jumeau, une séparation qu'il va recréer tragiquement à la fin sur sa propre table d'opération.

Un esprit sain dans un corps sain

Et après ? C'est ce qu'on peut se demander lorsqu'on voit l'issue tragique de tous les films de David Cronenberg. On en sort secoué, certes, presque douloureusement d'ailleurs. Mais aussi soulagé, soulagé d'avoir vu sur l'écran ce qu'on portait si douloureusement en soi, toutes ces angoisses qui nous donneraient envie de briser le miroir dans lequel on se regarde le matin. David Cronenberg a choisi de le faire pour nous, ne nous plaignons pas.

Jean-Michel LONGO

JEU D'ENFANT

Réalisateur de* Vampire, Vous avez dit Vampire?** ***Tom Holland tourne le dos à l'humour facile. Il se conforme aux bons vieux clichés du film d'horreur et ceci pour distiller du frisson. Opération réussie :* Jeu d'Enfant *ne prête pas vraiment à la rigolade. Et Chucky, sa vedette, est vraiment très méchante. Tous les coups sont permis...

Tom Holland n'est pas n'importe qui. Scénariste de **Pyschose II** (les portes claquent, les personnages rentrent; on se croirait à une séance de "Au théâtre ce soir", une pièce de boulevard de l'épouvante), de **Class 84** (taxé de facho), des **Entrailles de l'Enfer** (saboté par Philippe Mora), Tom Holland a réalisé le premier **Vampire, Vous avez dit Vampire?**, un soap-fantasy-opera sur les difficultés du déniaisage. **Vampire...** contribue largement à enfoncer la vague du second degré, latente il est vrai. Après lui, impossible de prendre un thème classique au sérieux. Le film, daté quatre ans après sa sortie pour cause d'esthétisme forcené et de complaisances faites au vidéo-clip, marque simplement l'habilité du cinéaste parfaitement à l'aise dans les débordements d'effets spéciaux de la dernière demi heure. Après avoir bossé pour **Histoires Fantastiques**, la mirifique série TV produite par Spielberg, Holland emballe sans énergie particulière un polar, **Fatal Beauty** qui aurait dû être à Whoopi Goldberg ce que **Dirty Harry** est à Clint Eastwood. La sauce ne prend pas et le succès lointain. Tom Holland rejette l'offre de réaliser une séquelle à **Vampire, Vous avez dit Vampire ?** pour s'atteler à son **Jeu d'Enfant**. Un jeu qui n'est ni la marelle, ni les légos mais la poupée...

JEU DE VILAIN

Jeu d'Enfant n'est pas vraiment un film fantastique américain comme savent en produire les majors company, c'est-à-dire des productions propres sur elles, lisses et bien pensantes. **Jeu d'Enfant** est recouvert de croûtes, fourrent l'oeilleton de la caméra dans des coins pas très propres. A commencer par l'appartement du gosse. Un trois pièces habité par une femme divorcée et son gamin. La dame, employée dans une grande surface, a du mal à joindre les deux bouts. Elle n'a rien de la mère pétillante dont Spielberg a dessiné le prototype avec Dee Wallace-Stone dans E.T. Elle offre à son fils des vêtements pour son anniversaire. Le môme affiche une moue sinistre : il aurait préféré un Chucky, une des ces poupées dont la publicité TV vante à longueur de journées les vertus amicales. "Achetez Chucky à votre enfant, vous lui paierez un copain" lâchent des dessins-animés sinistres mettant Chucky en scène. Chucky est capable de quelques paroles, de quelques mouvements mais l'exemplaire dont hérite Andy possède une automonie unique. Il se passe volontiers de piles et précipite la copine qui gardait le bambin du haut de cinq bons étages. La défunte aura eu le malheur de refuser à la poupée de regarder les actualités TV. Pourtant, Chucky aurait aimé en savoir un peu plus sur une affaire le concernant de très prêt : l'affaire Charles Lee Ray, psychopathe mort dans l'explosion d'un magasin de jouets. Il se trouve que Charles Lee Ray et Chucky sont une seule et même personne. Par les bonnes grâces de formules vaudou, le tueur en fuite aura eu le temps de loger son esprit dans une carcasse de plastique. Le jouet échoue chez un marchand des rues pratiquant des tarifs à la portée de la maman d'Andy. Et maintenant, Chucky veut se venger de son complice, du sorcier qui a oublié de lui signaler que le statue de poupée n'écarte pas la souffrance physique. Andy, ami au départ, sera bientôt la cible du pantin diabolique; celui-ci demande un nouveau corps à squatter...

CRUEL, SI CRUEL

Tom Holland n'est pas un tendre. Dans **Fatal Beauty**, il abattait les malfrats après un minimum de sommation. Chucky emploie des méthodes radicales. Un coup de marteau dans l'œil envoie une jeune femme quelques étages plus bas, le sorcier vaudou endure le supplice des épingles... **Jeu d'Enfant** n'est pas vraiment un film sadique mais il ne cherche jamais à éliminer les détails qui pourraient lui valoir une interdiction. Une position que seule les productions indépendantes sont en mesure de prendre actuellement. **Jeu d'Enfant** est distribué, financé par les *Artistes Associés*... Même topo pour les décors. L'appartement d'Andy, l'hôpital où il sera ensuite interné, les terrains vagues... **Jeu d'Enfant** n'est décidément pas un film net, policé et cul-cul-la-praline. Chucky jure, profère des menaces et passe à l'action. Avec une hargne, un plaisir à l'ouvrage propre à indisposer. Il n'hésite pas à liquider un innocent, un toubib par exemple. Film d'horreur à prendre au premier degré car conçu pour faire peur, **Jeu d'Enfant** est aussi une démonstration virtuose d'utilisation des effets spéciaux. La manipulation de Chucky par Kevin Yagher et son équipe atteint la perfection. La poupée se déplace sans subir l'arthrose propre aux marionnettes de cinéma, son visage traduit des expressions... Une performance technique qui ne s'impose jamais en tant que telle pourtant. Pas très original (les poupées diaboliques sont monnaie courante à l'écran), **Jeu d'Enfant** se clôture par l'inévitable destruction du psychopathe enfermé dans l'enveloppe de plastique. Une destruction aussi longue et spectaculaire que la mise hors-service du Terminator. Ironique, Tom Holland conclut les réjouissances sur une note humoristique. Le second flic demande au premier : "maintenant que je te crois, qui me croira moi?". Jolie façon de tempérer un plan quasiment gore de plastic fondu où seul un œil encore vif fixe la caméra. Vu le succès de **Jeu d'Enfant** aux USA, un tome 2 doit être dans l'air. Tom Holland ne sera sans doute pas de la partie.

Marc TOULLEC

Child's Play. *USA. 1988. Réal.: Tom Holland. Scén. : Don Mancini, John Lafia et Tom Holland. Dir. Phot.: Bill Buttler. Mus.: Joe Renzetti. SPFX : Kevin Yagher. Prod.: United Artists. Int.: Catherine Hicks, Chris Sarandon, Alex Vincent, Dinah Manoff, Tommy Swerdlow... Dur.: 1H 27. Dist.: UIP. Sortie prévue le 5 avril 1989.*

OPPRESSIONS

Entretien avec

Jean Cauchy

Les glaces des deux pôles ont fondu, la civilisation se concentre sur quelques ilôts. Un comte emprisonne sa fille tandis que des prétendants rôdent autour du château. Pour son premier long-métrage, Jean Cauchy (29 ans) n'a pas choisi la facilité. Avec un budget restreint et beaucoup de foi, il a finalement mené sa barque à bon port après trois ans de galère...

M.M.: Comment s'est déroulée la mise en oeuvre de Oppressions **?**

J.C. : Tout a commencé en 1985 après trois mois d'écriture du scénario. Immédiatement après, je suis parti rencontrer Jacques Arnaud, producteur de films publicitaires pour qui j'avais tourné un court-métrage sur l'UNICEF. Il m'a permis de débuter le tournage. Celui-ci s'est étalé sur trois ans. Il a fallu ainsi trouver un co-producteur qu'on n'a jamais trouvé. Je me suis donc résolu à le co-produire.
Heureusement, Edouard Molinaro m'a cautionné auprès de beaucoup de professionnels pour m'aider à finir le film. Il a défendu le film pendant et après. Au bout du compte, mettre en chantier **Oppressions** ne m'a pas été si difficile ; c'est surtout la suite qui l'a été. Les durées de prises de vues variaient de deux jours à deux semaines pour les dernières scènes.

M.M.: Trois années de tournage. Techniquement cela n'a pas dû être une partie de plaisir...

J.C.: Et chaque fois il fallait retrouver les acteurs: quand certains grossissaient, d'autres maigrissaient...
Au point de vue raccords lumières, il n'y a pas eu de gros problèmes. le scénario stipule que les deux pôles ont fondu, que les conditions climatiques changent très souvent. Finalement, la durée du tournage m'a permis d'obtenir des effets que je n' aurais pas pu avoir autrement.

M.M.: Certains plans évoquent le western italien...

J.C.: Effectivement. Mais je ne pense pas avoir été influencé par le western italien, car j'ai très peu vu ce type de production. Je me rappelle d'**Il Etait une Fois dans l'Ouest**. Volontairement, je vais très peu au cinéma pour ne pas me laisser influencer. Je reconnais que cette influence peut être inconsciente.
Par moment, le film est très gothique. L'affiche, que j'ai conçue, tire du côté des productions *Hammer*. Pour certains intérieurs, je me suis inspiré de peintres hollandais. Je ne sais pas trop si cela se remarque.

M.M.: A part Philippe Lemaire, tous les comédiens sont des inconnus.

J.C.: C'est un choix de départ. Pour presque tous, il s'agit d'une première apparition à l'écran. Pour le personnage féminin, j'ai beaucoup cherché au point de commencer le tournage sans Louise Berteaux.

M.M. Les séquences d'action sont assez musclées...

J.C.: Oui. Certaines scènes étaient tournées très rapidement à cause du budget. Mais la première bagarre a bénéficié d'un soin particulier : deux semaines de prises de vues avec deux caméras et un story-board très rigoureux. Je l'ai vraiment chorégraphiée afin de lui donner un aspect onirique. La seconde bagarre fut rapidement bouclée, mais la présence d'une gare d'aiguillage et de la pluie lui apportent une certaine efficacité. Filmé à l'américaine ? Peut-être, mais pas à la "française" en tout cas. En France, malheureusement, les scènes d'action sont filmées rapidement, sans soin particulier. On prend pour les régler quelques noms obligatoires du métier. Pendant que ceux-ci travaillent, le metteur en scène va prendre une bière... Comme j'ai voulu traiter **Oppressions** à la manière d'une épopée moyenâgeuse, j'ai aussi tenu à donner une réelle importance aux deux combats.

M.M.: Et les préjugés vis-à-vis du Fantastique sont-ils toujours de rigueur en France ?

J.C.: Toujours. Les producteurs ont peur du mot "Fantastique". C'est pour cette raison que je n'ai pas trouvé de partenaires dans la production du film. Pourtant, le nom de Philippe Lemaire suffisait à garantir des ventes TV. De plus, les techniciens n'étaient pas des amateurs ; ils ne sortaient pas de la cour de récré avec l'argent de grand-mère. Le film s'est monté grâce à eux. Les distributeurs l'ont rejeté à cause du genre. Surtout les distributeurs Art et Essai qui font du "vrai film français". Il faut voir que ces gens fonctionnent surtout sur les subventions et que mon film n'a aucune des "qualités" pour attirer les subsides allant aux premières oeuvres "méritantes".

M.M.: La musique est-elle aussi très énergique ?...

J.C.: Au départ, j'ai rencontré un problème de communication avec le musicien initialement prévu au générique. Six jours avant le mixage, il m'a planté et je me suis adressé à Thierry David et Gary Peterson dont c'est le premier film. Pendant cinq jours et cinq nuits, ils ont écrit et composé la partition. Je ne voulais nullement d'une grosse artillerie musicale propre à souligner les émotions. Je tenais simplement à soutenir certaines séquences par une légère touche musicale.

M.M.: Pourquoi ce titre, Oppressions **?**

J.C.: J'ai repris le titre de mon premier court-métrage qui, comme **Oppressions**, est passé au festival d'Avoriaz. Il reflète le ton du film. Cette oppression est doublement présente ; il y celle de la nature, des personnages coupés de leur passé par la catastrophe. Ils sont prisonniers sur une île. La seconde oppression est humaine ; il s'agit de la mainmise du père sur sa fille...

M.M.: Et leurs rapports sont assez troubles.

J.C.: C'est un des thèmes du film. Dans **Oppressions**, tout est un peu excessif, que ce soit la lumière ou les sentiments. Quoiqu'on dise, ces sentiments restent humains même s'ils sont ambigus. Il ne reste au père que sa fille au monde après tout.
Tout cela est suffisamment suggestif pour que le film se soit pris une interdiction aux moins de treize ans qui vient d'être levée. Il a fallu faire appel. La raison stipulait "ambiance générale malsaine". L'inceste est un problème régulièrement abordé dans le cinéma d'auteur mais, inclus dans une oeuvre qui ne se veut pas intello cela ne passe pas. Dans un tel contexte, ce sentiment est tout à fait justifié et normal.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

France. 1985/88. Réal.: Jean Cauchy. Scén.: Jean Cauchy et Agnès Bromberg. Dir. Phot.: Flore Thulliez. Mus.: Thierry David et Gary Peterson. Prod.: Jacques Arnaud et Jean Cauchy. Int.: Louise Bertaux, Philippe Lemaire, Hugues Proffy, Didier Cauchy, Philippe Hérisson... Dur.: 1H 25. Dist.: Panda Films. Sortie Paris prévue le 22 mars 1989

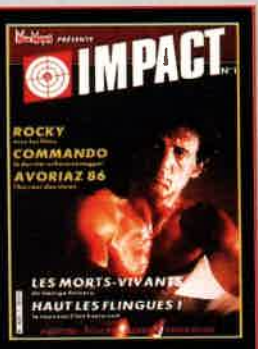
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

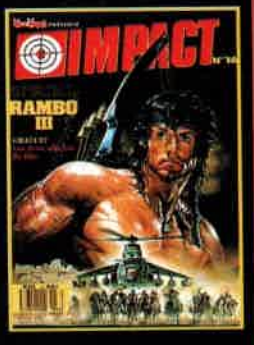
MAD MOVIES

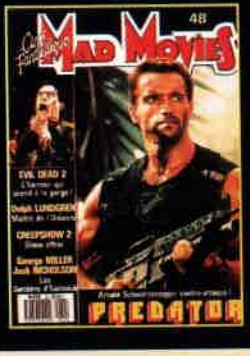
23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dario Argento, Blade Runner, R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper, Alien, Dick Smith.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Conenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroï c-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, maquillages: Stan Winston.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Dossier King Kong.
47 Robocop, House II, Freddy III
48 Evil Dead II, Predator, Creepsow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Cinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Near Dark, Willow.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.

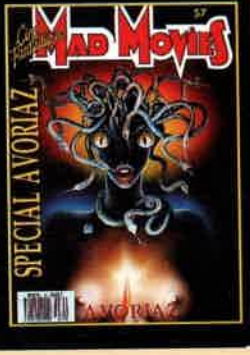
IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja".
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres
15 Double Détente les "Emmanuelle",Beetlejuice
16 Spécial Rambo II, Munchhauser, de T. Gilliam
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989.
19 Munchhause , Phantasm 1 et II, Twins.









BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37
☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46
☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55
☐ 56 ☐ 57 ☐ 58 ☐ 37HS(spécial Bond)

IMPACT

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8
☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre réglement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande. Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM_____ **PRENOM** _____

ADRESSE_____

_____

_____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, réglement joint.

RATMAN

C'est Sondra Locke qui ferait des bonds si elle apprenait l'existence de ce petit film qui prend le contre-pied de son émouvant **Ratboy**. Le scénario est d'une banalité déconcertante : retenu prisonnier par un scientifique qui veut devenir célèbre en en révélant l'existence, *l'homme-rat* s'évade, sort ses griffes empoisonnées et fait de sanglants dégâts. On en a vu d'autres, me direz-vous ? Certes, mais le défaut majeur de celui-ci est qu'il a été tourné à moitié de nuit et l'on connaît l'allergie de la vidéo pour les éclairages subtils. On ne voit donc pratiquement jamais *Ratounet*, comme l'appelle le savant, qui demeure une forme grisâtre, attaquant dans le noir après de longues minutes de suspense dans l'obscurité complète. C'est d'autant plus dommage que les photos de la jaquette sont chouettement *gore*.

Ratman (1988). Réal. : Anthony Ascot. Int. David Warbeck, Janet Agren, Eva Grimaldi, Werner Pochath, Nelson de la Rosa (dans le rôle-titre). Dist. : Delta.

RATMAN

REVENGE IN THE HOUSE OF USHER

Revanche dans la Maison Usher est un conte extraordinaire basé sur un classique d'Edgar Allan Poe... Les moyens cinématographiques employés font de ce film un modèle du genre..." indique la jaquette de cette série Z produite par la firme française *Eurociné*, spécialisée depuis trente ans dans le mauvais cinéma (**Le Lac des Morts Vivants**). De plus, la jacquette indique que le film est présenté en Version Française. Et pour cause, il a été tourné en français ! Amateurs de bon cinéma, fuyez, car le nanar présenté distille un ennui mortel. Après trois tentatives, votre serviteur n'est toujours pas arrivé au final. Ultra fauché, tourné dans un manoir isolé mais trop bien entretenu pour faire vieux, **Revenge**... se classe dans la catégorie des repoussoirs. Certains plans fixes durent, durent et on devine à peine le visage des protagonistes dans l'obscurité. Jess Franco tente de rendre l'atmosphère envoûtante mais échoue lamentablement. Il introduit dans l'intrigue quelques belles prisonnières enchaînées. C'est là, toute sa marque de fabrique.

France (1986). Réal.: Jess Franco (sous le pseudo de J.P. Johnson). Int.: Howard Vernon, Daniel Villiers, Léa Virli, Valérie Russell... Dist.: Fil à Film.

CINQ FOIS LA MORT

Sortie tardive mais méritée de ce petit film original. D'un accident de la route sortent cinq enfants qui se mettent en marche dans la neige. Leur trajectoire les emmènera vers un chalet où sont réunis pour les fêtes de Noël quatre hommes et trois femmes. Recueillis, les enfants se retrouvent au milieu de conflits dans lesquels ils finissent par intervenir de façon violente et plutôt définitive. Le réalisateur n'a pas cru bon de fournir des explications et c'est tant mieux, car les gosses ne font que passer avec leurs visages d'anges... exterminateurs. Montrés au ralenti, les meurtres en sont d'autant plus cruels et parfois inattendus. L'inquiétant dans ce film est sa fin, ouverte pour une fois pas gratuite.

Devil Times Five/ People Toys (1973). Réal. : Sean Mc Gregor. Int. : Sorrel Brooke, Gene Evans (Papa Doc !), Taylor Lacher. Dist. : Delta.

CASSANDRA

CASSANDRA

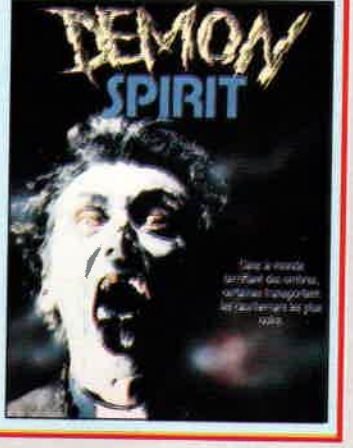
Cassandra est un thriller australien de haute facture déjà remarqué à Avoriaz l'an passé. L'héroïne est une jeune fille dont l'univers bascule lorsqu'elle découvre que ses parents lui ont caché certains événements de son passé qui lui reviennent sous la forme de visions fulgurantes : un garçon encourage une femme à se suicider avec un fusil, etc... Dès lors, la mort commence à frapper dans son entourage et surtout n'allez pas croire qu'il s'agit d'un autre *psycho-killer* car l'histoire contient suffisamment d'idées neuves pour alimenter un paquet de séries B. Le scénario se développe subtilement et intelligemment jusqu'au dénouement inattendu. Les acteurs et la réalisation sont parfaits, à l'unisson.

***Cassandra** (1987). Réal. : Colin Eggleston. Int. : Shane Briant, Kit Taylor, Tessa Humphries, Tim Burns. Dist. : Fil à Film.*

DEMON SPIRIT

Embêtés qu'ils étaient, les rédacteurs du texte de la jaquette de ce film, tellement l'œuvrette est inconsistante. Ils s'en sont tirés en racontant n'importe quoi du style : "Dans le monde terrifiant des ombres, certaines transportent les cauchemars les plus noirs", c'est ç'la oui ! Ou encore : "_Quelque part dans la nuit, les démons s'éveillent...Le cauchemar vient de commencer, il survit à la peur et à l'inconnu, choisit ses victimes et capture leurs âmes". _Qu'est-ce que vous entendez par là ? En fait : "Il n'existe aucun lieu où se cacher, aucun moyen de lui échapper. Il connaît vos frayeurs et saura vous retrouver"... _D'accord, mais de quoi ça parle ? _"L'angoisse peut s'emparer de chacun... Les innocents sont à sa merci". Ok merci ! On pourrait s'amuser à en inventer d'autres du même calibre, mais on en oublierait le film et c'est sans doute ce qui pourrait lui arriver de mieux. Le tremblement de certaines images laisse à penser qu'il a été tourné en vidéo; l'amateurisme des acteurs, la mollesse de la réalisation et la quasi absence de scénario (un autre tueur psychopathe vêtu en clergyman) rendent pénible la vision de ce sous produit indigne de *Unicorn*.

***Good Night God Bless** (1987). Réal. : John Eyres. Int. : Krank Rozelaar Green, Emma Sutton, Niki Rainsford. Dist. : Unicorn Studios.*



ZOMBI 3

Rude est la chute pour Lucio Fulci. Après un exécrable **Aenigma** qui a déçu ses fans les plus assidus, le pape du *gore* à l'italienne tente de se refaire une santé avec ceux qui ont fait toute sa gloire, les morts vivants. **Zombi 3** exhume donc quelques dizaines de cadavres ramenés à la vie par un gaz toxique. Le scénario fait quelque peu référence à la catastrophe de Bhopal en Inde, mais limite très nettement le développement du thème. On pense de temps en temps à **La Nuit des Fous Vivants (The Crazies)** de George Romero. Les militaires abattent tous les survivants, et les survivants fuient devant les zombies. Exit tout le caractère gothique de **L'Au-Delà**, ou de **Frayeurs**... **Zombi 3** est un film d'action mené à un rythme soutenu. C'est ce qui le sauve d'ailleurs. L'accumulation de cartons sur les cadavres évite que l'ennui ne s'installe. Parfaitement invisible sur grand écran, le film se laisse néanmoins voir d'un œil distrait en vidéo. Pourquoi pas.

(1988). Réal. : Lucio Fulci. Int.: Deran Serafin, Beatrice Ring, Ulli Reinthaler. Dist. : Delta.

ROBOT HOLOCAUST

Voici enfin venir ces films dont les affiches superbes en ont fait rêver plus d'un. Il s'agit des productions de la firme *Infinity*, parente pauvre de *Empire*. Tim Kincaid avait su nous intéresser avec un drôlatique **Breeders**. Plus ambitieux, **Robot Holocaust** souffre bien entendu d'un manque de moyens évident parfois compensé par de petites idées. Le sujet bateau de la terre après l'Apocalypse lui permet de tourner économiquement dans les squares ou les terrains vagues voisins sans se soucier des buildings gigantesques à l'arrière plan. Le script suit un groupe de courageux jeunes gens accompagnés d'un robot particulièrement marrant dans leur quête du méchant qui peut faire mourir d'étouffement la terre entière. Recommandé aux amateurs de ringardises sympathiques.

Robot Holocaust (1987). Réal. : Tim Kincaid. Int. : Norris Culf, Nadine Hart, Joel Von Orsteiner, Angelika Jager. Dist. :Fil à Film.

HISTOIRES FANTASTIQUES 3

La série télé **Amazing Stories** nous parvient avec une régularité qui commence à sentir la routine. Chaque cassette contient trois histoires bien calibrées et basées sur l'émotion, l'humour, l'insolite... Si l'on peut sans peine isoler quelques histoires étonnantes, certaines autres finissent par sentir le procédé. Ce coup-ci, c'est **La Chaise électrique**, sketch esthétiquement très soigné mais qui assène la sensiblerie à grosses louchées : il faut avoir vu le directeur de la prison amener sa fille aveugle au condamné à mort capable de miracles et lui disant qu'il ne pourra sans doute pas obtenir sa grâce. Snif, snif... Plus intéressant est **Le Puits d'Or** avec ses créatures gloutonnes mais dont la chute finale est prévisible longtemps à l'avance. Nous continuerons à guetter la série pour y déceler les petites pépites cachées dans un ensemble toujours correct et soigné.

Amazing Stories (1987). La Poupée. Réal. : Philip Joanou. Scén. : R. Matheson. Int. : John Lithgow, Annie Helm. La Chaise électrique. Réal. : Mick Garris. Int. : Patrick Swayze. Un Puits d'Or. Réal. : Tom Holland. Int. : David Carradine. Dist. : CIC

L'INCROYABLE ALLIGATOR

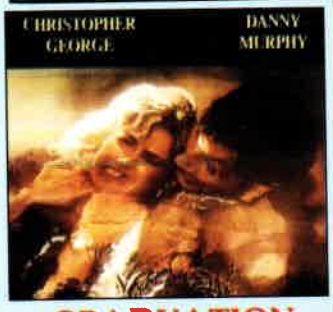
Après vision de ce film, on comprend mieux les réticences des pays de la communauté européenne concernant les viandes aux hormones américaines. Ramone, bébé alligator, est enlevé à l'affection de sa jeune propriétaire par le biais d'une chasse d'eau qui le précipite dans les égoûts. Douze années ont passé et la gamine est devenue une ravissante jeune femme spécialisée dans les sauriens; Ramone lui aussi a poussé, se nourrissant de chiens bourrés d'hormones qu'un laboratoire jette aux égouts, et a atteint une taille impressionnante. Désireux de varier les menus, l'alligator décide de rejoindre la surface où il commence à trouver que la chair est plus à son goût; mais pas de celui de la demoiselle qui le traque avec l'aide d'un flic. Ne se prenant pas trop au sérieux, cet **Alligator** est une bonne série B efficace et pleine de suspense, ce qui allait devenir la griffe de son talentueux metteur en scène, Lewis Teague.

Alligator (1980). Réal. : Lewis Teague. Scén. John Sayles. Int. : Robert Forster, Robin Riker, Henry Silva, Dean Jagger, Sue Lyon. Dist. : Anfares/ Travelling.

AU DELA DU CAUCHEMAR

On n'en finira décidément jamais de recenser ces films qui se contentent de suivre les traces sanguinolentes de **Vendredi 13**. Sans imagination, l'histoire nous assène le sempiternel groupe de jeunes qui se retrouvent pour camper à Camp Paradise où deux années auparavant, un de leurs copains avait pris feu mystérieusement. Lorsque les acteurs, qui ont tous des têtes de victimes, se mettent à trépasser, la question se pose : mais qui donc est l'assassin ? Serait-ce Laure, la sœur du cramé ou bien une malédiction, car le camp est situé sur un terrain funéraire indien... On n'est sûr de rien, même pas de la date du tournage ! Les effets *gore* sont réduits au minimum et la réalisation est bien quelconque, alors vous pouvez vous abstenir ; de toute façon, dans une semaine vous l'auriez oublié.

Twisted Nightmare (1982 ou 1987 ?). Réal. : Paul Hunt. Int. : Rondha Gray, Cleve Hall, Brad Bartrum, Robert Padillo. Dist. : GCR.



GRADUATION DAY

Les universités américaines continuent d'être décimées par les *psycho-killers* de tout poil. Cette fois, c'est le décès d'une sportive, d'épuisement après la ligne d'arrivée, qui déclenche la série de meurtres. Pendant une bonne moitié du film, le tueur erre dans les sous-bois environnant afin de faire disparaître les membres de l'équipe sportive et, dans la bonne tradition, de faire une croix rouge sur leur portrait de groupe. Heureusement, le final passe à la vitesse supérieure et réserve quelques surprises dont la découverte de l'assassin. La réapparition inattendue du tueur dans les dernières séquences est agréablement détournée et tout cela fait de **Graduation Day** un film un tantinet supérieur à la plupart des œuvres du genre.

Graduation Day (1981). Réal. : Herb Freed. Int. : Christopher George, Danny Murphy, Michael Pataki, Linnea Quigley. Dist. : Delta.

Marcel BUREL

Parrainée par Sangria, la collection "clin d'oeil" de chez Antarès/Travelling annonce clairement la couleur : celle du nanar onctueux, étriqué, ciselé à coups de burin... Et les produits *Infinity Films Sales* correspondent totalement aux critères recherchés. Sexe, sang, mauvais goût, réalisateurs tocards. A partir de fin mars, ils seront dans votre salon, histoire de vous ronger la tête...

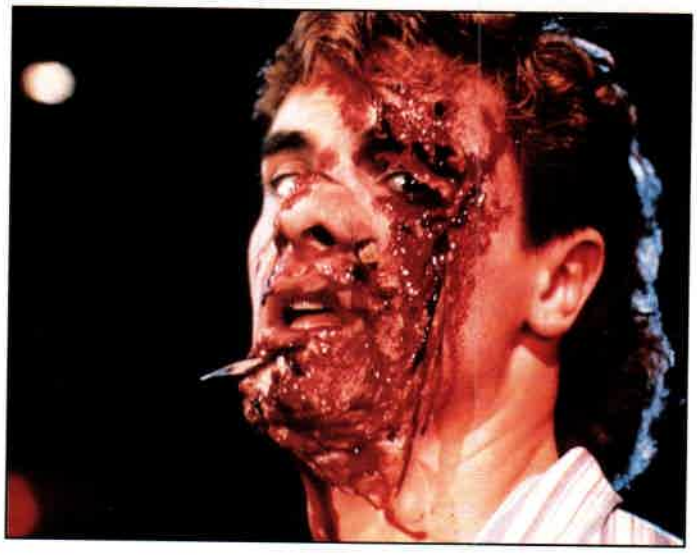
La série Z contre-attaque

Quand Charles Band créa *Infinity Film Sales* ce n'était pas avec la volonté de faire du grand et bon cinéma. Son but : garnir les rayons des vidéo-clubs américains et pourvoir à la demande étrangère en titres pas chers. Band se souvient du Roger Corman du début des années 60, celui qui produit les films les plus idiots des sixties, **Attack of the Crab Monsters, The Viking Women and the Sea Serpent, Creature from the Haunted Sea**... Le patron d'Empire, écrasé par les problèmes engendrés par certains tournages (ceux de **From Beyond** et **RoboJox** tout particulièrement) met donc rapidement en oeuvre des titres bâtis dans le même moule. Le cahier des charges indique aux "metteurs en scène" : du rythme, du gore, des monstres, des donzelles dont les talents de comédiennes sont proportionnellement inverses à leur charme, un humour bon enfant pour ne pas dire crétin... Les budgets ne doivent pas s'élever à plus de 500 000 dollars et les décors proviennent souvent de productions plus nanties. *Infinity Film Sales* dit non à l'art mais approuve totalement le Z, cette zone mal déterminée qui doit regrouper ce que le cinéma fait de pire. Et de plus drôle...

ALIENS III ?

Travailleur régulier pour les entreprises *Infinity*, David DeCoteau est plus doué que son collègue Ken Dixon, ce qui ne l'empêche pas de réaliser des films passablement cons (sternants). Tout juste sorti de l'école, il se plonge avec délice dans le monde de la série Z avec pour ambition d'y faire ses premiers pas de cinéaste. Flanqué de la même implacable logique, il estime que Charles produit sous le label *Infinity* de la charcuterie. "**Creepozoid** est l'une de ces saucisses mais j'apprends le métier" confie De Coteau, par ailleurs assistant de Ken Russell sur **Les Jours et les Nuits de China Blue**. Payé au pourcentage pour **Creepozoid**, il estime d'emblée que son bébé doit beaucoup, sinon tout, à **Alien, Gremlins** et **Ghoulies** (production maison quand même).
Avec un budget princier de 169.000 dollars, **Crepozoid** se cantonne rapidement dans un repaire souterrain qui pourrait être les caves de la production hâtivement aménagées. Une petite ballade sur quelques terrains vagues résumant la fin du monde, et nos héros-zéros (deux femmes, trois hommes)se réfugient dans un laboratoire où des pluies acides les immobilisent. "Faites silence", "attention", "mon dieu, c'est horrible", "aaarrrgghhtt" et quelques autres gloussements contrariés constituent l'essentiel du dialogue. Un monstre caoutchouteux à la Giger pertube leur séjour tandis que de gros rats en peluche tenus à bout de bras par des accessoiristes maintiennent les nanas sur un lit de camp. En comparaison, **La Galaxie de la Terreur** et **Mutant** (deux produits Corman) sont des superproductions dignes de **La Guerre des Etoiles**. Mais DeCoteau bricole bien. Il tente bien de donner du tonus aux rongeurs grâce au montage mais ne réussit qu'à leur faire bouger la queue. Limite. Le monstre vedette arrose ses victimes d'un acide efficace mais se comporte surtout en client d'urinoir. Le clou du spectacle : l'immanquable scène de cul (prévue à l'avance quel que soit le scénario) dans laquelle Linnea Quigley, mousse de savon à l'appui, se fait limer sous la douche. Une mention particulière pour le bambin agressif qui nait, tel le phénix, des restes du monstre gigérien. Larry Cohen devrait apprécier.

*Ci-dessus : **Slave Girls from Beyond Infinity**. Bas : **The Oculist**.*



ZAROFF AUX PETITS PIEDS

Formé (déformé ?) à l'école Al Adamson, l'un des pires tâcherons des années 70, Ken Dixon ne souffre pas le talent. Producteur, scénariste et réalisateur de **Slave Girls from Beyond Infinity**, il pompe allègrement **Les Chasses du Comte Zaroff** qu'il implante dans un futur très lointain (dans 3.000 ans) sur une planète tropicale. Deux beautés plantureuses s'évadent d'un pénitencier galactique et échouent quelque part dans le cosmos. Elles tombent entre les mains de Zed, un maniaque qui traque tous les gibiers, y compris l'humain, sur ses terres. Ambitieux malgré un script à peine digne d'une bande-dessinée de dernière zone, Ken Dixon pille les décors de ce qui est déjà une série Z ringue, **Star Slammer** du grand Fred Olen Ray. Il promène ses actrices dans cent mètres carrés de jungle, quadrillés de manière à en exploiter le moindre recoin. Avec quelques plantes vertes, Dixon s'offre un vaisseau spatial réduit à

Le bébé monstre de ***Creepozoïd****. Ci-dessous :* ***The Intruder****.*

Creepozoïd, un rat très amoureux de son maître.

tableau de bord, une vaste salle décorée de peaux de bête qui pourrait sortir d'un péplum quelconque et dont les murs ont tendance à trembler sous la pression des fesses d'une donzelle. La figuration ne fait pas illusion. Le même monstre informe et cyclope apparaît à trois reprises ; Ken Dixon voudrait bien que le gogo pense qu'il s'agit de trois bêtes différentes mais il ne trompe personne. Il reste aussi deux zombies verdâtres (encore le même ?), une paire de robots en fer blanc et quelques poitrines volumineuses. Le talent de leurs porteuses est, comme toujours, inversement proportionnel à leurs spectaculaires mensurations. Les comédiennes ne se balladent jamais avec plus de 300 grammes de tissu sur le dos. De temps en temps, elles tombent le bikini. Erotisme topless. Le type qui personnifie Zed en rajoute dans le genre torturé mais ses grimaces menaçantes ne devraient pas lui ouvrir les portes de l'Actor's Studio. Entre deux trucages foireux et quelques considérations oiseuses sur la loi de la nature, **Slave Girls** inventorie un joli arsenal : un comparse sort un cran d'arrêt et l'arbalète de Zed lance des rayons laser. Quant aux tromblons phalliques portés par les héroïnes, ils nourriront longtemps les fantasmes des amateurs de machins aussi saugrenus que celui-ci.

Galactic Gigolo, la série bis dans l'eau.

AU NANAR CE SOIR

La collection lancée par Antarès/Travelling n'est pas dupe. Il serait facile de falsifier **Slave Girls** ou **Creepozoid** afin de les passer pour des produits consommables par les amateurs de films respectables. Regardez l'effarant **Robot Holocaust** sorti chez Fil à Film : rien sur la jacquette n'indique la nullité de la cassette. Et c'est un produit *Infinity*. Antarès avoue la ringardise de la marchandise, annonce clairement que les second et troisième degrés l'emportent, que le rire est de rigueur. Bingo. Aux States, la collection *Infinity* a fait un malheur. Public visé : les inconditionnels du navet drolatique, les férus du nanar, les amoureux du kitsch. Le très californien **Assault of the Killer Bimbos** (équivalent de nos snampooneuses nationales), une réalisation Anita Rosenberg, s'est vendu à 30.000 unités. Du sexe, de la séduction, du rythme dixit la pub pour les aventures folles de trois beautés affrontant des mâles idiots et des flics tarés. L'héritage de Russ Meyer en somme, les gros nichons en moins. La collection s'enrichit aussi d'un **Hack'em Hight** (ou **Cemetery Hight**) tout aussi giron. Cinq donzelles mènent la vie dure à la pègre locale. Elles flinguent, mettent en valeur des chassis de bonne proportion (particulièrement une blonde gâtée par Mère Nature). Le film, soucieux de ménager les sensibilités, prévient des séquences cochonnes, ainsi que des violences par des coups de klaxon ou de gong !!!

Gorman Bechard se porte coupable du film. C'est aussi lui qui signe l'insondable **Galactic Gigolo** (ex **Club Earth**), tellement nul que Antarès hésite à le sortir. Adaptation de la chanson "Qui c'est ce gars-là" de Pierre Vassiliu, il conte sur le mode gros comique qui tache (y compris le tablier d'Aldo Maccione) les aventures d'un extraterrestre chaud-lapin séducteur de toutes les terriennes. Les mâles jaloux se fâchent et la bataille inter- galactique se fait à l'aide de tartes à la crème. Gorman Bechard, un Auteur, se plaint du traitement que son chef d'oeuvre a enduré sous la coupe de Charles Band ; ce dernier l'aurait remonté à son insu.

The Oculist (dont **Maximum Thrust** et **Waldo Warren, Private Eye Without a Brain** sont les deux premiers titres) montre un imbécile (surpassant Indiana Jones, Dirty Harry et James Bond selon la pub) luttant contre la reine du vaudou. Son arsenal inclut une mitrailleuse implantée au niveau de la braguette. David DeCoteau revient avec **The Indruder** (ex **The Imp**, ex **Sorority Babes in the Slimeball Bowl-a-Rama**), machin assez délirant où un diablotin jusque là prisonnier dans une quille de bowling possède trois jeunes femmes et les amène à commettre des actes très répréhensibles. Comme tremper une tête dans de l'huile bouillante par exemple. C'est vraiment le minimum requis. A vos magnétos, si le coeur vous en dit.

Marc TOULLEC

TÉLÉMANIAC

TELE-CINE

Rubrique de Vincent Guignebert

MARS

Le 4. Canal Plus. 24H00. **Nuits de Cauchemar** de Kevin Connor avec Rory Calhoun et Paul Linke.

Le 10. Canal Plus. 20H30. **Rocky 4** de Sylvester Stallone avec Sylvester Stallone et Talia Shire

Le 12. Canal Plus. 20H30. **Birdy** de Alan Parker avec Matthew Modine et Nicolas Cage.

Le 18. **Trois Amigos** de John Landis avec Chevy Chase et Steve Martin.

Le 25. Canal Plus. 18H00. **Un Cosmonaute chez le Roi Arthur** de Russ Mayberry avec Dennis Dugan et Jim Dale.

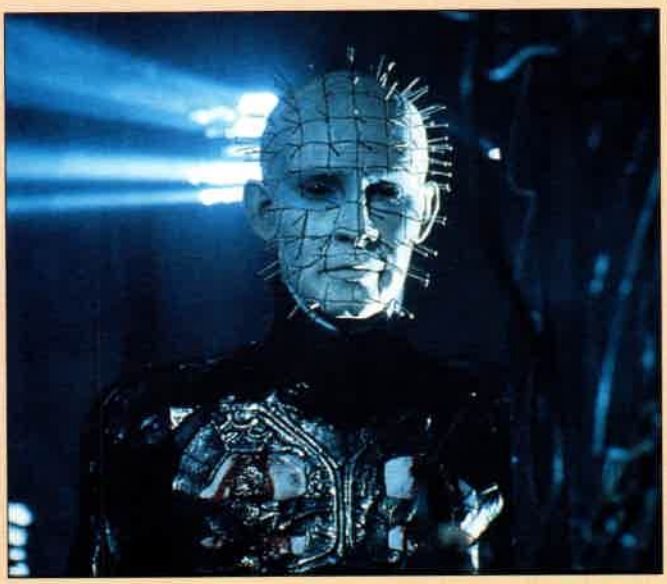
Le 25. Canal Plus 24H00. **Hellraiser, le Pacte** de Clive Barber avec Andrew Robinson et Clare Higgins.

LE PACTE

De Clive Barker avec Andrew Robinson et Clare Higgins

Nul ou génial, continuons le débat. A mon humble avis, le film de Clive Barker ne vaut pas grand chose et pourtant, je pense que **Hellraiser** mérite d'être défendu. A un stade où le genre horrifique semble avoir conclu un marché avec la comédie pour accoucher de produits bâtards tels que **Le Retour des Lorts-vivants II**, **Flic ou Zombie**, j'en passe et des pires, **Hellraiser**, dans son concept même, n'a jamais cherché à désamorcer l'horreur par l'humour. Résolument sérieux, **Hellraiser** veut impressionner, montrer sans détour la souffrance. C'est un film sans concession, si rare de nos jours, dommage qu'il ne soit pas très bon.

Samedi 25 mars, *Canal Plus*, 24H00.



NUITS DE CAUCHEMAR

De Kevin Connor avec Rory Calhoun et Paul Linke.

Un film rare, unique, foudroyant d'humour macabre. On peut le prendre comme une parodie de **Massacre a la Tronçonneuse** mais Kevin Connor, d'habitude enfermé dans le domaine "tout public", se défoule d'une carrière de frustration. Un couple d'américains profonds, attachés aux valeurs traditionnelles, fait bouillir la marmite en confectionnant des saucissons maisons réputés dans toute la région. Il s'avère que cette denrée appréciée est fabriquée à base de chair humaine, des automobilistes que les époux piègent avec des silhouettes en bois de vache. Et ils jettent les voitures dans un lac... Ne jouant jamais ouvertement le registre de la grosse farce Kevin Connor s'adonne aux scènes les plus délirantes qui soient : des hommes enterrés jusqu'au cou, gavés comme des oies puis déterrés au tracteur pour être dépecés... Un film glauque qui ravira les amateurs de bande-dessinées horribles. Le final est un monument de dinguerie avec son boucher coiffé d'une tête de cochon et armé d'une tronçonneuse. Un bijou.

Samedi 4 Mars, *Canal Plus*, 24H00.

LE NOM DE LA ROSE

De Jean-Jacques Annaud avec Sean Connery et Murray F. Abrahams

Le **Nom de la Rose** dans *Mad*, c'est un peu tiré par les cheveux non? Pourtant, à y regarder de plus près, Jean-Jacques Annaud construit une atmosphère mystérieuse aux frontières du fantastique. Il y a ce casting qui relève du jamais vu avec ces moines tous aussi laids les uns que les autres, la mise en scène pleine d'inquiétude, une intrigue diabolique. Jean-Jacques Annaud a su donner à cette enquête moyenâgeuse une dimension autre, une dimension qui fait les grands films.
Jeudi 20 avril. *Canal +*. 20H30.

AVRIL

Le 1er. *Canal Plus*. 24H00. **Psychose 3** de Anthony Perkins avec Anthony Perkins et Diana Scarwid.

Le 9. *Canal Plus*. 18H00. **Le Grand Rêve** de Gary Medoway avec Lewis Smith et Jason Gedrick.

Le 15 *Canal Plus*. 20H30. **Nomads** de John Mc Tiernan avec Pierce Brosnam et Lesley Ann Down.

Le 17. *Canal Plus*. 20H30. **On ne vit que deux Fois** de Lewis Gilbert avec Sean Connery et Akiko Wakabayashi.

Le 20. *Canal Plus*. **Le Nom de la Rose** de Jean-Jaques Annaud avec Sean Connery et Murray F. Abrahams.

PSYCHOSE 3

De Anthony Perkins avec Anthony Perkins et Diana Scarwid.

Jamais suite n'avait été pensée de manière aussi intelligente. A mi-chemin entre l'hommage sincère et la parodie irrespectueuse, **Psychose 3** trouve un ton unique, déconcertant. **Psychose 3** a la chance de pouvoir s'appuyer sur un film comme **Psychose** pour en extraire les moments forts afin de les travestir. Anthologique, la scène de la douche remplace un meurtre par une tentative de suicide. Le choc est double, l'idée belle. La musique, résolument moderne, multiplie les accords violents et mélancoliques et emporte le film d'Anthony Perkins et son spectateur dans une "dead zone" insondable.

Samedi 1er avril, *Canal Plus*, 24H00.

TROIS AMIGOS

De John Landis avec Chevy Chase et Steve Martin.

Steve Martin, Chevy Chase et Martin Short dans un film de John Landis, c'est comment dire pompeusement, incontournable. Landis, qui n'est pas un grand réalisateur bien qu'il soit le seul actuellement aux Etats Unis à aligner des comédies toujours sympas, compte beaucoup sur ses acteurs pour déclencher les rires. L'essentiel du plaisir qu'on ressent donc à la vision de ce western parodique provient du cabotinage continuel de ces "trois amigos". Quand Landis accepte d'oublier sa fainéantise naturelle, il en ressort des séquences hilarantes : un panel d'animaux reprenant en choeur un air chanté par les héros et la mort accidentelle d'un personnage invisible. Merci John pour ces quelques minutes.

Samedi 18 mars, *Canal Plus*, 2OH3O.

NOMADS

De John Mc Tiernan avec Pierce Brosnam et Lesley Ann Down.

Premier et excellent "film raté" de John Mc Tiernan **(Predator)**, le réalisateur le plus destroy du moment avec James Cameron. **Nomads** est l'antithèse de **Predator**. On ne s'y bat pas contre un monstre invisible mais contre des créatures qu'on est les seuls à voir. Un auteur, John Mc Tiernan? Pas si vite. Constantes et similitudes au sein d'une œuvre n'ont jamais été une marque de qualité. Au regard de **Nomads** qui diffuse une angoisse progressive malheureusement stoppée par des scènes sans intérêt, puis de **Predator** (et de **Piège de Cristal**), concentrés d'action pure, on se rend compte que Mc Tiernan est avant tout un réalisateur à fric, quelqu'un d'intelligent qui s'est découvert le pouvoir d'arracher le spectateur à son fauteuil et qui en use jusqu'à épuisement. Il est fort possible que Mc Tiernan revienne dans le futur à des œuvres plus personnelles comme **Nomads**. Alors, on pourra essayer de cerner le bonhomme.

Samedi 15 avril, *Canal Plus*, 24H00.

BIRDY

De Alan Parker avec Matthew Modine et Nicolas Cage.

Alan Parker adapte très librement le mythe d'Icare sur fond de traumatisme vietnamien. Un jeune homme (Matthew Modine) désirant voler de ses propres ailes tant physiquement que psychologiquement, va être stoppé net par les horreurs de la guerre. Complètement renfermé sur lui-même, il échoue dans un asile psychiatrique où un de ses amis (Nicolas Cage) devra mener un combat terrible pour le ramener à la raison. Toutes les scènes dans la cellule de l'asile, superbement dialoguées, entretiennent une tension extraordinaire. Pour son son ami Nicolas Cage se donne tout entier, livre ses dernières cartouches au risque de sombrer lui aussi dans la folie. La fin, heureuse, soulage, apaise. Très très beau.

Dimanche 12 mars, *Canal Plus*, 20H30.

TELE-SERIES

MAX HEADROOM

20 Minutes into the Future

Qui aurait pu penser qu'un homme tronc coincé dans le cadre étriqué d'un écran de télévision puisse devenir le héros d'une série TV ? Max Headroom ne ressemble à rien de ce qu'on a pu voir auparavant. C'est original, soigné, rythmé, drôle, intelligent; en un mot : génial.

Nous sommes "20 minutes dans le futur" dans un monde où la télévision est toute puissante et les indices d'écoute primordiaux. La plus importante chaîne de télé mondiale, *Network 23*, obtient des taux d'écoute faramineux en utilisant un procédé astucieux, le *Blipvert*, qui condense trente secondes de publicité en trois et empêche ainsi les spectateurs de changer de chaîne. Mais cette invention a un effet secondaire désastreux : elle fait exploser les gens. Edison Carter, journaliste de choc à *Network 23*, découvre le pot aux roses. Durant son enquête, il est grièvement blessé. Le président de *Network 23* demande à un prodige en herbe, Bryce Lynch, de sonder le cerveau de Carter pour savoir ce qu'il a découvert. Lynch en profite pour tester un nouvel appareil qui enregistre la mémoire de Carte et digitalise son image à l'écran. Cette expérience provoque la naissance accidentelle de Max Headroom, l'alter-ego télévisuel de Edison Carter.

Pratiquement inconnu en France, Max Headroom a été créé en 1985 par Peter Wagg. Ce personnage en image de synthèse (en fait interprété par l'acteur Mat Frewer puis "déformé" électroniquement) anima tout d'abord une émission de variétés, **The Max Headroom Show**, pour la chaîne anglaise *Channel Four*. Par la suite, Max Headroom devint si populaire que Coca-Cola l'utilisa pour certaines de ses publicités et Peter Wagg produisit un téléfilm intitulé **The Max Headroom Story : 20 Minutes into the Future** (diffusé sur *Canal Plus* en juin 1987) expliquant sa création. Egalement produit par Peter Wagg, **Blipvert**, le premier épisode de la série **Max Headroom**, en est le remake américanisé et amélioré.

Salué par la critique américaine comme "la série la plus visuellement imaginative depuis **Deux Flics à Miami**", **Max Headroom** vaut bien plus que cette pâle comparaison. A la fois high-tech et décadent, l'univers de **Max headroom** est un mélange de **Blade Runner**, **Brazil** et **Mad Max**. Le visuel est ici résolument pub, le montage clippé. Toutefois, cette esthétique ne bouffe à aucun moment l'histoire. Le scénario est solide, réellement novateur, voire même subversif. Parce que **Max Headroom**, c'est quand même l'histoire d'une chaîne de télé prête à tout pour être en tête des sondages. D'accord, c'est exagéré, mais ce n'est pas une vision très faltteuse des grandes networks américaines. "Vous savez à quoi on reconnaît que le président d'une chaîne de télé ment... ?" demandait à l'origine Max à la fin de **Blipvert**, "... ses lèvres bougent." Une remarque particulièrement acerbe modifiée à la demande de ABC, qui diffuse la série, par une formule plus neutre : "Vous savez à quoi on reconnaît que le président de *Network 23* ment... ?". Plus impersonnel mais néanmoins efficace.

Max Headroom s'adresse définitivement à un public adulte. Plusieurs épisodes ont déjà été diffusés au cours desquels Edison Carter, avec l'aide de Max, va dénoncer différentes machinations organisées par la network. L'épisode le plus intéressant est certainement **Wars** où des guerillas urbaines sont provoquées par les chaînes qui en font ensuite le reportage exclusif pour augmenter leur indice d'écoute.

Si Max donne son nom à la série, il n'apparaît en fin de compte que quelques minutes par épisode. En fait, le véritable héros est Edison Carter. Mais Max et Edison, c'est un peu la même chose puisque, on l'a vu, L'un est l'alter-ego électronique de l'autre. Pas très clair tout cela. Si compliqué qu'un **Max Made Easy**, où l'on explique avec des mots de moins de dix lettres les origines de Max, est diffusé juste avant chaque épisode.

En fait, ce côté "hard science", ces intrigues singulières en regard de la production télévisuelle traditionnelle font de **Max Headroom** une série difficile. Porté aux nues par la critique, **Max Headroom** est encore loin d'être un succès populaire aux Etats-Unis. Programmé juste après la très chouette série **Moonlighting** (**Clair de Lune**, anciennement sur M6), il a cependant obtenu des taux d'écoute très corrects. A suivre donc en ce moment sur *Canal Plus*.

Michel MENORE

FREDDY'S NIGHTMARE

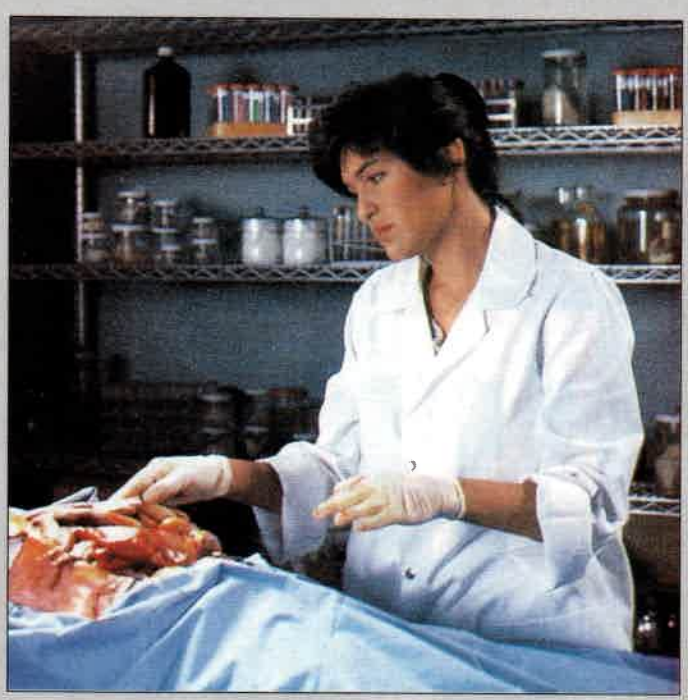
La série TV

A défaut de hanter nos rêves via le petit écran français, Freddy revient à la télévision américaine. C'est la mode en ce moment d'adapter les bonnes affaires commerciales en feuilleton. Alors, en attendant de voir Chapier inviter Krueger sur son divan, voyons ce qu'en pense les téléspectateurs d'outre-Atlantique.

En tout cas, pas assez épouvantable, se lamentent les puristes et inconditionnels du personnage. Selon eux, une "baisse" aurait même commencé à se faire sentir depuis **Freddy 3**, se poursuivant d'ailleurs sur **Freddy 4**, et nous voilà maintenant confrontés à l'inévitable série T.V.

Certaines séquences-choc et certains effets spéciaux pourront-ils y être transférés sans dommage? Les protagonistes de cette démarche (télévisuelle), à commencer par Robert Englund lui-même, ont bien senti poindre les critiques, et ils s'en défendent par avance en confirmant la continuité des aventures freddiesques, et en assurant que l'esprit ayant présidé à la création du héros continue à être respecté. Il est vrai que des séquences comme celle des boyaux dégoulinant du corps d'une fille, comme dans **Freddy 4**, restent tout de même assez effroyables, entre nous...

En parallèle, dans l'un des épisodes T.V., un môme était mourant; une lubie subite l'avait détourné du chemin du lycée, et mal lui en prit puisque Freddy, passant par là, devait l'étriper... Mais, au lieu de nous faire admirer ses intestins, le scénario a préféré s'attarder sur les restes d'un hamburger fraîchement englouti. Et la mère du gamin, à genoux, devait dévorer consciencieusement ledit hamburger! C'est d'ailleurs dans une scène voisine qu'on assiste également à un truc savoureux, quand le même p'tit gars se retrouve décapité, et que du vrai ketchup sort de son cou, à la place du sang. Qu'en penseront les censeurs? Et dans ce cas, qu'en restera-t-il à l'antenne, au bout du compte? C'est à étudier... Car, qu'on le veuille ou non, l'audience T.V. serait (soi-disant) inversement proportionnelle aux litres de sang répandus sur le petit écran, et l'on a eu vent de certaines scènes *gore* ou à la limite de l'horreur, qui auraient disparu au montage; en revanche, cela aurait fait remonter les taux d'audience, toujours selon des on-dit, difficiles à vérifier. Ne vivrait-on pas une époque trop prude, je vous le demande...



MALICIEUX OU PERVERS ?

D'un autre côté, FREDDY ne va sûrement pas se laisser digérer sans broncher, par les défenseurs des bonnes mœurs télévisuelles. Et il avait peut-être besoin d'acquérir, dans un premier temps, une nouvelle célébrité auprès d'un autre public. Gageons à présent que, le succès aidant, les facéties macabres reprendront le dessus, et que les moments de violence en clin d'œil ou de cruauté doucereuse se multiplieront à loisir, par la suite. C'est à ce prix que l'animal pourra conserver, par ailleurs, ses premiers fans, les vrais, ceux de l'époque ciné, qui n'est évidemment pas révolue... D'autre part (on est rusé ou on ne l'est pas) le dosage de la télé permet aussi de mesurer à moindres frais l'appétit réel des fans, avant de décider du moment opportun pour leur asséner un FREDDY 5 derrière les oreilles!

En attendant, la série finit par se tailler un petit succès. Et un taux de 12% d'écoute aurait même été enregistré. Freddy, un soir, aurait réussi à se placer en deuxième position, derrière un journal télévisé assez renommé pour sa bonne tenue dans les taux. Ce qui, aux USA, est assez honnête, reconnaissons-le. Après une première saison de 22 épisodes d'une heure, les rumeurs courent déjà sur le projet d'une seconde saison. Évidemment, à l'heure où les chaînes françaises signent un accord sur la limitation des scènes violentes au petit écran, l'affaire semble mal engagée pour une diffusion éventuelle en nos contrées. Mais sait-on jamais? Puisqu'avec Freddy mieux vaut ne pas trop s'endormir: ouvrons l'œil!

San HELVING

COURRIER DES LECTEURS

David Francis, Conlies

Je regrette la disparition de la rubrique du Film Décrypté qui nous permettait de retrouver des films plus ou moins anciens. Ensuite, je pense qu'il serait intéressant de faire plus de dossiers - style Carpenter dans le numéro 52 - et pourquoi pas d'autres hors-série? C'est que c'est long deux mois, tout de même!
Contrairement à pas mal de lecteurs, je pense que la présence d'un poster dans la revue serait inutile. Et les "pour", allez donc acheter Top 50 et lâchez-nous avec ça. En ce qui concerne les couvertures, rien à dire. God save *Mad Movies*.

Rodolphe Laurent, St-André Les Vergers

Passons directement au fait: je t'écris pour te faire part de quelques questions et remarques à propos de cette excellente revue que je déguste depuis deux ans.
Primo: pourquoi *M.M.*, qui est la revue de tout le cinéma fantastique fait-il l'impasse presque totale sur le cinéma-bis, genre qui fleurissait jadis abondamment dans ses pages.
Secundo, pourquoi ne trouve-t-on plus de dossiers à thèmes comme avant (les zombies, les cannibales)? De même, la partie "rétrospective" dans M.M. est désormais inexistante.
Tertio: je trouve que vous accordez trop de place à certains films (**Rambo III, Freddy IV**...) et que *Mad Movies* et *Impact* parlent souvent des mêmes films... Je pense que *Mad Movies* fait trop dans le "commercial" et a perdu beaucoup (et de plus en plus) de son "âme" issue du fanzinat. Pourtant, malgré toutes ces remarques, M.M. reste, et de loin, la meilleure revue sur le cinéma que nous adorons tous.
Merci de passer mon adresse, car je cherche à créer un fan-club Henri Silva et Georges Hilton dans la région de Troyes et j'aimerais que les lecteurs intéressés m'écrivent: Rodolphe Laurent,, 18, rue Proudhon, 10120 St-André-Les-Vergers.

Nous ne faisons pas vraiment l'impasse sur le cinéma-bis mais, regarde autour de toi, c'est le cinéma-bis qui a disparu des salles. Maintenant ce genre de films passe directement à la vidéo et tu peux voir que nous le privilégions dans cette rubrique.
Deuxième point: nous nous intéressons toujours aux dossiers, mais nous sommes tributaires de l'actualité, souvent abondante. Console-toi avec David Cronenberg dans ce numéro, tu aurais pu tomber plus mal. Enfin, Mad tire à 90.000 exemplaires et nous sommes bien obligés de traiter ce qui intéresse avant tout la majorité des lecteurs. Pour l'esprit fanzine (que je crois avoir conservé, pour ma part, j'aime trop l'amateurisme pour le trahir), tu le retrouveras encore mieux dans... les fanzines; il en existe en ce moment d'excellents (Fog, Evil Z, Ciné-Fantasy... etc. *Je dis "Etc, pour ne vexer personne...). J.P.P.*

Jérôme Delavault, Wissous

Maquilleur amateur, spécialisé dans le maquillage de Freddy Krueger, recherche personnes voulant tourner quelque chose sur Freddy (voir photos ci-jointes). Tél.: 69 20 03 81, après 19 heures, ou écrire à Jérôme Delavault, 44, chemin de la Vallée, 91320 Wissous.

Félicité Secouet, Agen

Rien de tel que la lecture de *Mad Movies* pour vous remonter le moral; deux lignes dans un article du numéro 57 ont en effet suffi à mon bonheur: "Neil Jordan sera, dans un avenir très proche, le producteur de David Lynch sur **Ronnie Rocket**. Alors là, c'est le scoop de l'année! Le cinquième chef-d'œuvre - car ce sera forcément un chef-d'œuvre - du grand, de l'unique, du génial et du charmant David Lynch presque en chantier, enfin!
"Je donnerais n'importe quoi pour que **Ronnie Rocket** soit mon prochain film" déclarait l'auteur de **Blue Velvet** à un journaliste. Il semble que son vœu ait été exaucé. Que ce scénario ait dû attendre si longtemps pour trouver preneur est bien la preuve de la maladie dont souffre actuellement le fantastique, avec tant de productions destinées surtout à faire soupirer d'aise les tiroirs-caisse et non à satisfaire les amateurs de bon cinéma. Exit la nullité crasse des "Rambo" 18, "Freddy" 36 et autres séquelles, adieu les débiles **Willow**, **Moonwalker** et compagnie. Place à l'originalité véritable, au vrai talent, bienvenue **Ronnie Rocket**!
Amicalement à toute l'équipe de *Mad*. Une admiratrice et fanatique inconditionnelle de D. Lynch (et de *Mad* aussi, allez!).

Hacène Ouannoughi, Hagondange

J'ai pu lire dans l'édito du 57 que vous déploriez le fait que le nombre d'entrées en salles pour certains films fantastiques est inférieur au nombre d'exemplaires de ***Mad*** vendus. Mais c'est oublier le fait que nous ne faisons pas ce que nous voulons et que nous n'avons pas les moyens d'aller voir tous les films. Je me bats déjà pour acheter ma revue préférée (devinez laquelle?). Le manque de finances est une des raisons principales du manque d'audience dans les salles. Ajoutez à cela que j'habite en province et que les films sortent ici deux ou trois mois après leur sortie nationale, et des fois plus.
Puis-je aussi faire savoir que je voudrais établir une correspondance avec une fille aimant le fantastique et le hard-rock. J'ai 20 ans, je suis en TB, et j'écris des nouvelles. Mon adresse: Hacène Ouannoughi, 70, rue Wilson, 57300 Hagondange. Tél.: 87 72 28 75.

Alexandre Monneau, Etampes

Je t'écris pour te dire que *Mad Movies* c'est super... mais il manque un peu de pub (je blague), aussi je vais réparer cette lacune.
Pub 1: Après "El Crado", Jacques Vibre vient de commercialiser son nouveau café: "El Mer" dont le slogan sera: un café envoûtant qui vous emmènera à l'est d'**Hidden**.
Pub 2: Nouveauté chez Panther: Plymouth Fury 1957. Après les voitures, Panther veut fonder une firme de bus: les Car Panther.
Pub 3: Cronenberg, la bière qui fait mouche sans "fausse en blanc".
Pub 4: **Monkey Shines** est la dernière née d'Alpha-Roméo. Une voiture qui limite les incidents de parcours.
Pub 5: C'est à Ylle que se déroulera le festival du gore (le gore Ylle). Au programme: **Le Fantôme qui hante Ylle, La Fausse Ylle, le Point de Mire t'Ylle,** etc...

Crois-tu vraiment que c'est ça qui va relever le niveau de notre courrier, hein dis, mais réponds, enfin quoi? J.P.P.

Philippe Tort, Avignon

Il est inutile, je pense, de vous préciser que le numéro Spécial Avoriaz me comble cette année encore de bonheur. La couverture est impec et le tout est bien ficelé.
Au fait, la place vous a-t-elle manqué pour le Forum ou n'y avait-il pas de films à polémique ce mois-ci?
Je dois dire que j'affectionne particulièrement dans *Mad Movies* les rubriques telles que Les Notules Lunaires, l'Edito, le Box Office et Le Courrier des Lecteurs.
Dernièrement, j'ai surtout apprécié **Near Dark**, de Kathryn Bigelow. L'esthétique du film est superbe, les éclairages géniaux; on se sent vraiment bercé, surtout avec la superbe musique de Tangerine Dream. Bref , une heure trente de rêve. Autre bonne surprise: **Beetlejuice**, de Tim Burton, toujours incisif sans tomber dans le mauvais goût et des bonnes idées plein le film; la scène du repas sur la musique de Calypso est à ce titre inoubliable. Bravo pour votre travail.
Sinon,je recherche l'affiche du **Grand Bleu**, si quelqu'un peut m'aider. Tél.: 90 85 31 70. Demander Philippe.

Thierry Ferrières, Paris

Je suis un passionné de films fantastiques, je suis Mad et j'adore les Movies. Mais vos chiffres sur **Moonwalker** m'ont bien déçu (1, 0, 0, 1, 1)!. Il est vrai que l'histoire c'est pas ça, mais de là à le descendre... Les effets spéciaux sont sublimes, les prises de vues géniales. Evidemment, il faut aussi aimer Michael Jackson.

Photos: Jérôme Delavault

Ilan Leban, Annecy

Je vous envoie la photo d'un de mes derniers travaux. Il s'agit d'un cyborg, réalisé en latex et mousse de polyuréthane avec quelques éléments en résine. Je profite aussi de l'occasion pour signaler que je cherche à faire de l'assistanat auprès d'un professionnel des effets spéciaux de maquillage. Voici mon adresse: Ilan Leban, 10, rue de la paix, 74000 Annecy. J'aimerais également entrer en contact avec Olivier Richard, suite à ses photos parues dans *Mad* 56.

Jérôme Dumortier, Monsoult

Longue vie, vive le Roi, mes meilleurs vœux, n'oubliez pas le guide SVP, enfin bref, mon royaume pour un Mad Movies (*arrête avec ces propos de royaliste en pleine période de bicentenaire, tu veux te faire guillotiner ou quoi?*). Assez de lèche-bottes et passons aux sujets qui nous intéressent tous: le cinéma fantastique et *Mad Movies*.
Pour le premier, je dirais que nous mélangeons actuellement les torchons et les serviettes. Comment peut-on appeler **Robocop** un film fantastique? Un thriller SF plutôt, oui! Et les exemples sont nombreux encore aujourd'hui: **Futur Immédiat**. Où se trouve la poésie, l'esthétisme dans ce "Deux Flics à Cradville"? D'autre part, on compare le cinéma à un sentiment de rêve, d'évasion: où se trouve l'évasion dans les **Hellraiser** and co? Claustrophobie plutôt! Donc, pas films fantastiques mais films d'horreur (gratuite à mon avis).
Du côté de *Mad* (*Oui, attention à toi; do not rigolar avec ça*), que l'on n'y touche surtout pas! Quel est cet hérétique de Bordeaux qui veut le transformer en succursale de TF1 (des concours, pensez donc!)? Non mais, et puis quoi encore: La roue de la Fortune avec Freddy en guest-star? (*ah oui, si si, il se prendrait les griffes dans les clous de la roue, qu'est-ce qu'on se marrerait!*).
Ah oui, une dernière chose pour votre Festival et son public ignoble, je suis de l'avis de Christian Gornas: 3 séances. 2 publiques, une pour le jury!. Bon j'ai fini, alors bye et grosses bises à toute l'équipe.

Tony Krebs, Houilles

Le 16 janvier A2 programmait **Fog** et on a pu s'apercevoir à cette occasion que le pan & scan avait encore frappé! Le cinéma n'est-il pas un art et coupe-t-on une partie de la Joconde parce que le cadre est trop petit?
Merci de me laisser exprimer mon mécontentement et longue vie à votre excellente revue.

Sébastien Tallandier, Bouchemaine

Je tiens à vous faire des compliments pour le dossier "Avoriaz" que vous avez offert à vos lecteurs dans le précédent numéro. Rien à dire, il est parfait: de belles photos, des textes bien écrits, des interviews intéressantes. Bref, continuez dans cette voie.
Juste une petite question: quand a été créé le premier Festival d'Avoriaz? De plus, je serais curieux de savoir quel film avait obtenu le grand prix cette année-là. J'attends avec impatience les réponses à ces questions.

Le Festival d'Avoriaz a démarré en 1973. A cette époque il durait 3 jours: du 9 au 11 février (puis il est passé à 4, 5, 6 et enfin une semaine et 1 jour comme c'est le cas actuellement). Le Grand Prix fut décerné à **Duel** *(Spielberg), le Prix Spécial du Jury à* **Themroc**, *de Claude Faraldo.* Mad Movies *avait alors quelque chose comme 8 mois, et très mignon déjà. J.P.P.*

Arnaud Briquet, Limoges

Vous qui êtes passionnés de films fantastiques, avez-vous déjà songé à l'existence de phénomènes paranormaux, comme par exemple des possessions d'âmes provoquées par des entités s'exprimant souvent dès l'aboutissement de plusieurs séances de spiritisme (expériences s'avérant dangereuses, surtout quand on y prend goût)? Savez-vous que l'exorcisme est chose courante en France, que la réincarnation est loin de n'être qu'un mythe religieux et que la survivance de l'âme après la mort nous révèlera d'agréables surprises?
Je me suis rendu compte qu'un bon nombre de films fantastiques comme **l'Exorciste**, **Amityville**, **La Maison du Diable**, **Poltergeist** et tout récemment **l'Emprise des Ténèbres** s'inspiraient de faits bien réels.
Ouvrons une parenthèse en rappelant la définition d'après le Petit Robert du terme "fantastique": qui est créé par l'imagination, qui n'existe pas dans la réalité. Conclusion, je pense que des films n'étant pas répertoriés dans le genre fantastique mais dans des genres bien réels comme drame psychologique, suspense ou je ne sais quoi encore, n'ont plus leur raison d'être dans *Mad Movies* qui se veut, si j'ai bien tout compris, un magazine de cinéma fantastique. Ou alors il faut retirer le sous-titre "Ciné-Fantastique" sur la couverture. Cette lettre ne changera pas la face du monde ni celle de *Mad*, mais elle peut en réveiller certains qui, comme moi, s'étaient un peu assoupi à la lecture du courrier des lecteurs du Spécial Avoriaz.

Ah, tu as fini, excuse-moi, je m'étais endormi. Euh oui, je pense que nous traitons du genre fantastique au sens large. A savoir la SF (la réalité de demain), le gore (qui n'utilise pas forcément un contexte fantastique au sens irréel du terme) et également, des films "surréalistes" qui eux, rejoignent l'acception purement fantastique dont tu parles. Tu voudrais donc, dans un premier temps rationaliser le fantastique, le faire admettre comme élément quotidien pour, dans un second temps, le réfuter puisqu'il aurait ainsi perdu son caractère surréel. Ce n'est pas un peu sournois comme démarche?
D'une part, je ne crois guère à la survivance de l'âme (et si tel était le cas, avec un Dieu pareil, comment veux-tu qu'elle soit agréable?), encore qu'on ait pu parler sérieusement d'une certaine "mémoire des atomes". D'autre part, n'est-ce pas justement parce que nous ne croyons pas vraiment aux monstres du cinéma qu'ils nous attirent autant, parce qu'ils nous tirent de notre quotidien? J.P.P.

Olivier Ghislain, Paris

J'achète votre revue depuis le numéro 5 et je vous connais donc depuis assez longtemps. Je me permets de vous poser une question précise: Que se passe-t-il avec **Opéra**?
- Pourquoi n'est-il pas allé à Avoriaz comme cela était prévu?
- Pourquoi cette conspiration du silence dans toute la presse comme si il n'avait jamais été tourné?
- Comment se fait-il que personne ne sache rien au sujet de sa sortie en France?
- Est-il déjà prévu: tiroir à vie chez *Fox*. Inédit en salles, le dernier Argento disponible chez *American Vidéo* pour seulement 99F.
Meilleurs vœux et merci de bien vouloir m'apporter des réponses apaisantes dans un prochain numéro.

Opéra** est un film* Orion *et c'est donc* Fox *qui devrait le sortir en salles. Mais il se fait que le distributeur n'y croit pas trop et qu'il n'y a rien de prévu pour l'instant. Ceux qui ont vu* ***Opéra*, à quelques exceptions près, lui reprochent son scénario plutôt mince, un mauvais jeu des acteurs et des clichés à la "Argento" qui, ici, fonctionnent mal. Il sera sans doute distribué en vidéo un de ces jours chez* CBS Fox. *J.P.P.*

Guillem Routier, Sète

Vous avez passé un article super sur Freddy. Alors, je suis allé voir notre grand brûlé dans son 4ème cauchemar; eh bien vous aviez raison: c'est "la matière qui l'emporte sur l'esprit"! Encore plus d'effets spéciaux, encore moins d'histoire ou d'approfondissement du caractère des personnages. On n'a même plus le temps de s'attacher à eux: ils meurent petit à petit. Les survivants du 3ème volet se font tuer dès le début. Ce n'est même plus l'actrice initiale qui joue le rôle de Kristen et, clou du spectacle: la doublure française de Freddy est lamentable.
Si je critique tout cela, c'est parce que j'adore Freddy et que je regrette que les producteurs transforment les suites en produits purement commerciaux.
Sinon, je recherche désespérément (tiens ça c'est pour faire râler J.P.P. *(tu as raison, je suis désespéré)* un producteur qui s'intéresserait à un jeune de 18 ans créant des chansons très engagées (ce gars, c'est moi). S'adresser à G. Routier, 24, rue des Capucines, 34200 Sète.

Puisque nous voilà hors sujet, j'ai justement une paire de vieilles charentaises à vendre. M'écrire vite J.P.P.

Dessin: envoi de Gil Delisse. Fais gaffe, Gil, si tu n'es pas plus sérieux que ça avec tes dessins, on finira par ne plus les passer!

David Montoya, Toulon

Je vous écris pour vous féliciter de l'intérêt que vous avez su susciter auprès des lecteurs. Je lis votre revue depuis le 28 et jamais je n'ai senti une seule faiblesse de votre part. Vous avez su garder ce style qui fait de cette revue la plus originale de notre vieille France si traditionnelle. Je vous apprécie aussi pour le côté familial, chaleureux, proche du lecteur que l'on remarque au sein de votre équipe. En vous lisant, on se sent moins seul, aujourd'hui où le rêve et l'étrange n'ont plus leur place. Vous avez compris que le fantastique est la seule manière d'aborder le cinéma sans tomber dans le flot d'images banales que nous font subir la majorité de nos cinéastes "gaulois". Car, qu'est-ce que le but original du cinéma, si ce n'est de nous divertir grâce à des images envoûtantes, poétiques, merveilleuses? Je donne mon adresse pour ceux qui voudraient parler de fantastique: D. Montoya, La Brunette, chemin des Genevriers, BT 1.D. 83100 Toulon.

Vincent Goudot, Moulins-les-Metz

Lecteur de 17 ans, je reste fidèle à *Mad Movies* depuis le numéro 22. Je me pose une question qui persécute ma sensibilité face à certaines disparitions explicables mais inexpliquées. En effet, qu'est devenu le talentueux Yves-Marie Le Bescond, disparu depuis plus d'un an et demi des pages de mon magazine préféré? On se rappelle de sa brillante synthèse sur une scène des **Oiseaux** d'Hitchcock, ou sur un de ses meilleurs films, **Psychose**. J'avais déjà posé cette question mais aucune réponse ne me parvint, bizarre... Serait-ce là l'habile déduction d'un horrible meurtre? Cela dit en plaisantant car je ne pense pas être en mesure de critiquer l'efficacité d'une rédaction dynamique à la création d'une bonne revue que je continue à apprécier.

Yves-Marie avait d'autres projets pour sa carrière et il ne pouvait tout mener de front, mais il reste notre copain et il lit toujours Mad. *J.P.P.*

Photos d'Olivier Strecker

Olivier Strecker, Fos/ Mer

Pour une fois j'ai voulu faire du gore. Résultat: un type coupé en deux (inspiré par **Day of the Dead** que je vénère) et un zombie délirant. Mon grand rêve serait que ces photos soient immortalisées sur pellicule... Avis aux réalisateurs qui pourraient me proposer un scénario solide!
J'ai 20 ans, une belle expérience dans le maquillage et j'aimerais bien travailler dans le cinéma. Je laisse mon adresse au cas où certains voudraient m'écrire. Olivier Strecker, Bat G25, La Saladelle,13270 Fos/Mer.

Je sens que tu vas recevoir un courrier de la Société protectrice des figurants, toi, vu la façon dont tu les traites. Enfin, continue à jouer avec tes petits camarades et tiens-nous au courant. J.P.P.

Fred Bérard, Marseille

Je vous écris pour dénoncer le film **Baxter** de Jérôme Boivin. Etes-vous tous aveugles pour ne pas voir la réalité des choses? **Baxter** est un film prônant le nazisme, je pensais que c'était passible de censure.
Mais il est sans doute très normal qu'un enfant, grand fan d'Hitler et amoureux de sa femme, Eva, tue (après l'avoir torturé) un chien, qui n'est après tout qu'animal, à coups de barre à mine! Scandaleux! Dire que le film commençait si bien...
Si vous avez un peu de dignité, J.P.P., ayez le courage de faire paraître ceci dans *Mad Movies*. J'aimerais savoir ce qu'en pensent les lecteurs.

Ce qui intéressait surtout l'auteur, à mon sens, c'était de montrer combien le chien s'humanisait pendant que l'enfant "s'animalisait", d'ailleurs ce dernier vient remplacer le chien derrière les fenêtres à la fin du récit. Mais, vu la rudesse de tes propos, j'ai voulu demander l'avis de Jérôme Boivin, le réalisateur, et il a bien voulu intervenir dans ce courrier:
"Quand des types se balladent avec une croix gammée sur leur blouson on en parle comme d'un effet de mode, un vague folklore, qui passera, qui lassera et qu'on oubliera. Il y a aussi aujourd'hui une banalisation du fascisme et du nazisme.
Or ce mythe fonctionne toujours, prêt à ressurgir, c'est ce que je montre en suivant les jeux interdits d'un gosse qui glisse vers la barbarie, jusqu'à tuer sans raison, froidement.
Le film est inconfortable pour le spectateur qui doit, en cours de route, retirer à l'enfant le crédit qu'il lui avait accordé d'emblée. Face au bourreau, on se retrouve aux côtés de la victime et lorsque le petit monstre tue, c'est sur nous, sur la caméra, qu'il frappe de toutes ses forces.
Si cela choque les esprits conformistes et paresseux, avides de morale pré-digérée tant mieux! Réveillez-vous!" **J. Boivin**

SANG D'ENCRE

par Jean Pierre PUTTERS

WOODY ALLEN

Par Jean-Philippe Guerand. Rivages Cinéma. 55F.

Mais que voici une bien belle somme (au sens théologique du terme) sur un sujet inépuisable et fier de l'être. Si le maître réussit plus souvent qu'à son tour une "délicate balance entre le visuel et le verbal" (dixit page 76), notre Guerand préféré n'a pas pu, lui, s'extirper du foisonnement de citations, de références filmiques archi-complètes et de private-jokes bien léchés à faire pâlir d'envies tous les pseudo-intellectuels comme... Woody Allen lui-même. Tiens c'est vrai, voilà typiquement un bouquin comme devrait les affectionner un humoriste juif new-yorkais (pris au hasard), le genre clarinettiste rouquin à lunettes relevant un tant soi peu de la psychanalyse. Au fait, ai-je dit que j'avis une grande admiration pour "le funambule progressant à petit pas sur une corde raide" (page 52)? Et que mon seul souci, face à un tel bouquin, est de me demander s'il ne se condamne pas d'avance à la seule lecture des "initiés", des convaincus, des groupies.

LES 100 CHEFS-D'ŒUVRE DU FILM MUSICAL

Jean-Paul Bouineau. Marabout. 42F.

Une évocation du genre à travers les grandes périodes et les auteurs importants que complètent les 100 films promus. Avec illustrations en couleur, fiches techniques, notes de production et scénarios. C'est beau et pas cher pour qui veut aborder le thème en douceur.

LES 100 CHEFS-D'ŒUVRE DU SUSPENSE

Alain Charlot. Marabout. 42F.

Sur le même principe que le modèle précédent, notre copain Alain Charlot définit le genre avant de proposer son top 100 cinématographique. Ce choix représentant le nec plus ultra, cela dispense l'auteur d'éléments critiques et ce sont les notes de production, le travail de recherche et la somptueuse iconographie offrant souvent des documents rares ou complètement inédits qui rendent le fascicule indispensable aux amateurs du genre.

THE AVENGERS

Dave Rogers. Edition Boxtree Ltd. Disponible chez Album. 140F.

Ou autrement dit: "*Chapeau Melon et bottes de cuir*" pour ce qui nous concerne. Tous les épisodes sont recensés, du premier avec Mc Nee et Ian Hendry jusqu'aux tout derniers. On y trouve aussi le script du pilote écrit par Brian Clemens d'une série jamais tournée qui devait s'appeler "*The Avengers International*", toujours avec Mc Nee et une nouvelle Mme Peel: Samantha Peel. Le bouquin parle aussi du prochain film produit par Mel Gibson et écrit par le scénariste du film **Batman**, Sam Hann.
Près de 300 pages, nombreuses photos. Tous les résumés d'épisodes, des notes de productions et de superbes pleines pages photos, ainsi que quelques scènes disparues au montage. Un beau travail indispensable pour tous les amateurs de la série.

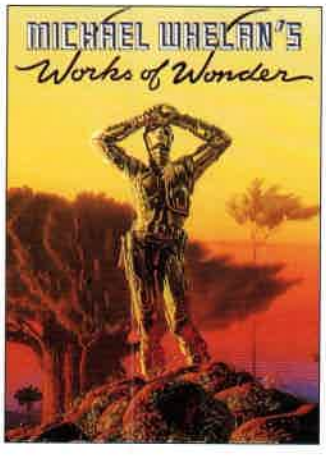
LE JEU DES 7 TERREURS

En fait il n'y en a qu'une, mais elle est de taille. Ne vous trompez pas en choisissant dans les vidéo-clubs, les gars. Au fait,c'est **Le Bossu de la Morgue** *le meilleur des deux,au cas où vous hésitiez. L'autre, c'est un "Jésus Franco" pas terrible.*

MICHAEL WHELAN'S WORKS OF WONDER

Edition Ballantine Books. 220F. Chez Contacts, 24, rue du Colisée, 75008 Paris.

La merveille des merveilles, le chef-d'œuvre à la portée de tous: reproduction d'une cinquantaine d'illustrations (dont certaines avec études des détails) de l'un des plus talentueux dessinateurs de SF américains. Chaque page constitue un véritable tableau de maître avec des couleurs invraisemblables et du superbe papier glacé. A offrir pour les fêtes de pâques de toute urgence.



FILMS OF SF & FANTASY

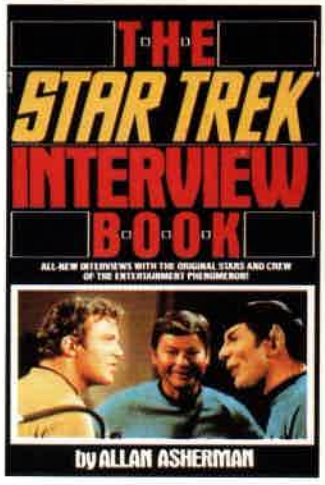
Raird Searles. 339F. Librairie Contacts.

Superbe anthologie en provenance des U.S.A., destinée à devenir le fleuron de toute bibliothèque de collectionneurs qui se respecte. Sur un très beau papier glacé, on retrouve 280 présentations de films incontournables. Avec index, filmo et étude thématique. La partie photo a la part belle dans cet ouvrage où, une fois n'est pas coutume, ne sont pas oubliés les indispensables **Fahrenheit 451** et **La Planète Sauvage**.

ALAIN RESNAIS

Marcel Oms. Rivages/ Cinéma. 49F.

Voilà un bouquin comme on les aime. Avec l'agréable sensation d'avoir (enfin) compris quelque chose à un cinéaste, on sort d'un tel livre plus intelligent qu'auparavant (mais était-ce possible? Oui! crie la rédaction unanime...). Sans accumulation de citations rébarbatives, on est plongé au cœur même d'une œuvre dont le fil directeur et l'unité s'établissent clairement au fil des pages.
En véritable historien du cinéma, Marcel Oms ausculte son Resnais thème par thème. Il analyse très largement la filiation artistique, musicale ou littéraire, en tout cas événementielle, de chaque long métrage, et nous voilà bien loin de la filmographie sèche et intellectuelle que l'on aurait pu craindre.
A conseiller néanmoins aux maniaques du maître; combien parmi vous ont supporté **Marienbad**... Allez, levez la main!



THE STAR TREK INTERVIEW BOOK

Allan Asherman. Pocket Books. 79F. A la librairie Contacts.

Il s'agit, comme son nom l'indique d'interviews, suivies d'interviews et encore d'autres interviews sur un maximum de personnes gravitant dans la galaxie **Star Trek**. L'auteur a interrogé les neuf acteurs principaux (il y en avait tant que ça?), tous les scénaristes, les producteurs, les réalisateurs, les techniciens et jusqu'aux "guest-stars" occasionnelles du feuilleton. Seule la femme de ménage de l'Enterprise semble avoir échappé à tant de pressantes questions. La partie texte restant le principal attrait du livre, nous ne saurions trop le recommander aux seuls treekies bilingues.

THE COMPLETE NIGHT OF THE LIVING DEAD FILMBOOK

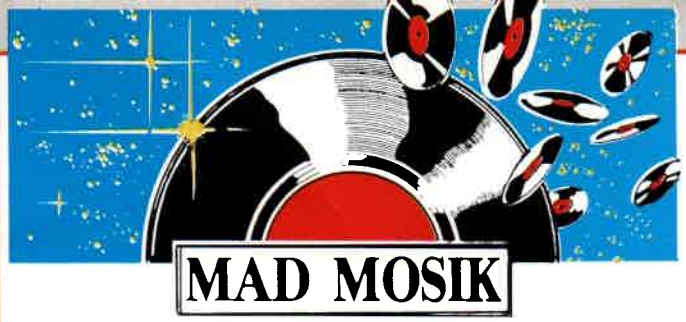
John Russo. Harmony Books. 119F. Librairie Contacts.

John Russo étant, comme chacun sait (comment, vous ne saviez pas, vous là-bas?... Dehors!) le bras droit de Romero dans la conception de ce film mythique, les nostalgiques pourront se plonger à loisir dans les coulisses de cult movies indispensable. Tout y passe: le tournage, les anecdotes, des interviews, le scénario, l'impact médiatique du film, etc.
120 pages bourrées de photos, y compris de reproductions d'affiches en couleurs provenant de divers pays étrangers.

LE FILM DE SCIENCE-FICTION

Gilles Gressard. J'ai Lu.

Dans le même genre aussi vulgarisateur que *Marabout* avec ses "100 Films...", *J'ai Lu* entame une série intitulée "Les Grands Genres" où parut déjà un "cinéma érotique" et où pointe à l'horizon un "Film d'Epouvante".
Ici, Gilles Gressard aborde le thème par périodes en passant en revue les films les plus importants du genre. Une filmo succincte clôt l'ouvrage.
Idéal pour découvrir le genre, mais la filmo et l'approche thématique ne recouvrent qu'une centaine de titres.

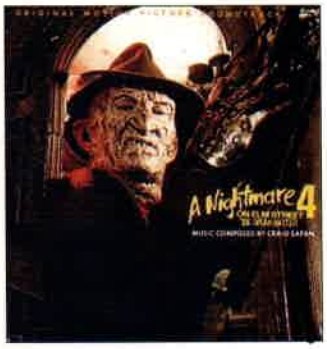


MAD MOSIK

A NIGHTMARE ON ELM STREET 4: THE DREAM MASTER

De Craig Salan. Varèse Sarabande. VS 5203-1.

Musique planante que viennent heurter de grands coups de synthé pour laisser place à une note longtemps maintenue. Dans la seconde plage, les percussions rythment les battements de cœur, les pas précipités, la traque. C'est "Freddy's back", construit come un concerto avec largo et andante.
La seconde face s'ouvre sur un slow inattendu, peut-être le meilleur morceau du disque: rythmé, inventif, brusquement rompu par la reprise des synthés. La mélodie ne revient qu'avec "Sheila Sucks Face", mêlant piano et synthé avec des vagues en arpège allant crescendo, jusqu'à l'impossible; impressionnant.
Les autres morceaux se répètent et réclament très fort les images du film qu'ils sont censés illustrer.



BAXTER

De Marc Hillmann, Patrick Rofé et Jérôme Boivin. Milan. S 301 RC 110.

Ca balance façon Mylène Farmer pour la face A intitulée "Ich Liebe Dich". Pour les esthètes de la sémantique, je rappelle le refrain: "Ich liebe Dich, je n'aime que toi, Ich Liebe dich, je n'aime que toi". Ecrit et composé par Jérôme Boivin lui-même et très dans la mouvance actuelle. La face B est plus intéressante tout en restituant davantage le ton particulièrement malsain et envoûtant du film. Avec des petits effets inquiétants à la Morricone sur une trame d'arpèges assez classique. Existe en CD ou en 45 tours uniquement.

HALLOWEEN 4

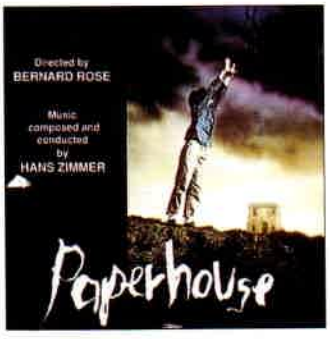
De Alan Howarth. Varèse Sarabande. VS 5205.

Lancinant et pesant comme les pas de Michael Myers dans la nuit, le premier morceau dégage une solennité oppressante, aussitôt relayé par le thème d'**Halloween** (composé originellement par John Carpenter) qui connaît ici quelques variantes pour se poursuivre en une complainte étirée, soudain interrompue par des percussions saisissantes.
Une fantastique ambiance qui vous prend aux tripes et où les bruitages et effets spéciaux parviennent à transporter l'auditeur dans une autre dimension.
Ainsi va tout le disque qui alterne mélodie, bruitage et reprise du célèbre thème. Impressionnant, même si la pure création musicale reste sommaire.

COCOON, THE RETURN

De James Horner. Varèse Sarabande. VS 5211.

James Horner attaque en nous balançant des violons gémissants plein la figure. L'ouverture des plus classiques nous renvoie directement aux plages douces des musiques western. Fermez les yeux: Après la bataille tout le monde est mort, sauf le héros (faut un minimum) qui se relève, meurtri. Il marche vers le ranch et celle qui l'attend jette le torchon qu'elle tenait pour se jeter dans ses bras. C'est beau, c'est standard et il n'y a pas une note qui dépasse.
La seconde plage swingue comme une folle qu'on est presque obligé de l'arrêter, la coquine (on la retrouvera d'ailleurs sur la seconde face) pour faire place aux accords tristes et mélodieux des morceaux suivants, avec incursion de la guitare classique dans le quatrième titre.
Langueur, swing et musique aérienne comme si vous aviez rencontré E.T. alternent ainsi jusqu'au final harmonieusement grandiloquent. C'est beau quand même et impec pour draguer sur votre canapé.



PAPERHOUSE

De Hans Zimmer. Milan. A 374.

Hans Zimmer signe là une musique hallucinée basée sur les souffles et les bruits de la nature, tour à tour échevelée ou très apaisante, qui vous prend à la gorge aussi bien que le merveilleux film de Bernard Rose.
La seconde face développe un seul morceau de 18mn aussi aérien avec l'intrusion déchirante de bruitages allant des percussions au moteur d'hélicoptère. Un rêve parsemé de cauchemar. Un beau voyage.

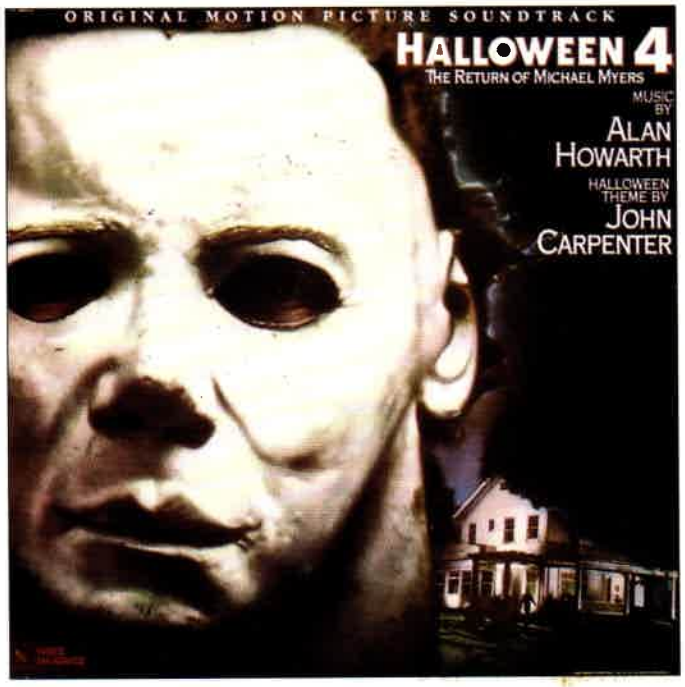
LS ONT OSE!

A l'époque du sauvetage des entrées en salles, on se demande si certains ne rameraient pas à l'envers. Nous félicitons là tout particulièrement le cinéma UGC Champs Elysées qui a osé monter les places à 42F (jusqu'où s'arrêteront-ils?) pour un film d'une heure et demie, **Le Maître de Musique**, sous prétexte d'une dénomination raccoleuse "UGC Prestige". On cherche encore le prestige dans cet écran de huit à dix mètres, ces séances de Pub de 25 minutes (c'est peut-être ça qui coûte cher?) et cette salle tout à fait standard. Et si on faisait des séances "prestige" au 4 de la rue Mansart, juste comme ça, pour se faire du blé?

Juste en fin d'année, sur France Inter dans l'émission d'Isabelle Quennin, Franche Roche... euh pardon! France Rosse (oui, enfin...) s'est commise à parler de **Willow** et du producteur Paul Lucas (quelques !!!! ne seront pas de trop) et des effets spéciaux réalisés par I.L.M.: Electric Light and Magic! Ben voyons, tu reviens quand tu veux pour nous faire rire, ma grande...

Surprise! dans le dernier Boisset, **Radio-Corbeau**, de contempler pendant au moins 15 secondes une magnifique affichette de *Mad Movies* 54, lors d'une scène se déroulant dans une librairie tenue par Edith Scob (Merci Edith, bisous suivent...). Actuellement on hésite encore entre attaquer Boisset pour emploi abusif du titre (vu l'énorme publicité que cela fait au film, bien sûr!) ou le remercier à chaudes larmes pour cet hommage flatteur. Nous vous tiendrons au courant des décisions prises. Vous pouvez disposer.

Les mêmes un peu plus tard: **Radio-Corbeau**, qui est tout de même une chouette étude de la petite bourgeoisie de province, doit se battre contre sa propre publicité. En effet l'affiche détourne complètement le propos du film avec cette accroche bien vulgos à en faire baver d'envie un Aldo Maccione: "Plus pourrie qu'elle, t'y crois pas". L'art de transformer l'art en poubelle, le voilà. Décidément, il faut arrêter Seguela, euh non, ces gars-là. Ils sont dangereux ces publicistes.



ADIEUX

Noël Willman, une figure de la Hammer-Films, vient de mourir à l'âge de 70 ans. On l'avait notamment vu dans **La Femme Reptile, Le Baiser du vampire** et **Vengeance of She.**

Irvin Shapiro nous quitte à 82 ans. Distributeur de films, sa compagnie, ***Films Around the World***, nous avait révélé entre autres, Sam Raimi avec **Evil Dead** et William Lustig avec **Vigilante.**

Fox Harris était surtout connu des amateurs de Fred Olen Ray (**L'invasion des Cocons**, passé récemment au petit écran). Il disparait d'un cancer à l'âge de 52 ans. On avait pu le remarquer **dans Deep Space, Terminal Force, Warlord, Alienator, etc...**

Pierre Boileau nous a quittés le 16 janvier de cette année. Il avait 82 ans et il fut, avec son inséparable Narcejac, à l'origine de pas mal de scénarios de films (**Vertigo, Les Diaboliques...**) et auteur de nombreux polars. Il signa également une étude sur la littérature policière chez *Que sais-je?*

Joe Spinell, de son vrai nom Joseph L. Spagnuolo, a succombé à une crise cardiaque le 13 janvier à l'âge de 51 ans. Il s'agissait d'une figure du cinéma fantastique qui, dans **Maniac** et **The Last Horror Film** notamment, composa des personnages inquiétants à souhait. Il avait débuté dans **Le Parrain**, en 72, et on le vit dans **Starcrash, Rocky, Forbidden Zone.** Son dernier film, **The Undertaker**, est encore inédit.

John Cassavetes est mort le 3 février d'une cirrhose du foie à l'âge de 59 ans. Il débuta en 53 dans **Taxi.** A la télé, on le vit notamment dans la série **Staccato.** Il joua dans **Rosemary's Baby, Les 12 Salopards, The Fury**, etc. C'était le mari de l'actrice Gena Rowlands.

LE TITRE MYSTERIEUX

Ci-contre un cliché exceptionnel: l'équipe de Mad Movies pendant une séance à Avoriaz. On reconnaît aisément, de gauche à droite: l'athlétique Vincent Guignebert, toujours le cœur sur la main, le très beau Jean-Michel Longo (si, si!), et puis Marc Toullec qui retire ses chaussures (restez entre parenthèses pendant que l'odeur se dissipe), étourdi il a même oublié ses pieds à l'intérieur... Et puis le big boss J.P.P., toujours distingué et fin gourmet. Les autres personnes ne sont là que pour veiller sur notre sécurité et n'ont aucun intérêt.

Hein, comment, on s'est trompé de cliché? Ah bon, c'est comme aux infos télés, alors. Le Titre Mystérieux, vous dites, que ça serait, ah ben faudrait savoir. Heureusement qu'on nous prévient, j'allais dire n'importe quoi.

Oui, alors il s'agit pour vous de reconnaître le titre du film dont cette photo est tirée et les 5 premiers à nous répondre recevront gratuitement le prochain numéro, c'est tout comme d'habitude d'ailleurs.

Quant à notre photo précédente, elle illustrait Howling II de Philippe Mora; sorti en salles sous le titre Horror et en vidéo sous celui de Hurlements II. Parmi les premiers nombreux lecteurs à nous donner la bonne réponse: Philippe Chaville (Paris), Herman Chanut (Bruxelles), Jean-Marie Serres (Paris), Stéphane Thiellement (Maintenon), Sandrine Lafferre (Charleville) et Jean-Luc Dessertaine, Patrick Callonnec, Christophe Martinez, David Rouger, J.P. Lequeux, Yvan Girard, Arnaud Chapuy, Alexandre Pate, Nadira Ayadi, Eddie Dubois, Denis Jacques, Nicolas Orlando, David Villaret, Sébastien Violante, M. Thock, François Giret, Patrick Souksamlane, Olivier Tassart, Guillaume Heintz, Francis Hermange, et pas mal d'etc...

PETITES ANNONCES

Achète tout sur **Willow** et sur Joanne Whalley (Sorsha). Cédric Fritschy, 31, rue des Lattes, 1217 Meyrin, Genève, Suisse.

Donne la cassette VHS **Demons** contre 30F de port. Vends magazines *Ecran Fantastique* , du 78 au 92, pour 28OF port compris *(ah ben d'accord, on négocie les revues concurrentes maintenant; nous voici en plein scandale financier! Ndlr).* Eric Konstanti, Bresme, 51340 Porny-sur-Saulx.

Vends ou échange *Batman* 1, 3 et 4 et documents sur Freddy, **Maniac Cop** et Dario Argento plus des affichettes contre tout ce qui concerne le fantastique. Nicolas Anceaux, 181, avenue des Géraniums, 59500 Douai.

Fan de John Carpenter, recherche tous livres le concernant ainsi que son chef-d'oeuvre, **Prince des Ténèbres**, en VF uniquement. Philippe Rétornaz, avenue de Laeraux, Pully, 1009, Suisse.

Vendons cours de SPFX cinéma (maquillages, monstres, 300 noms de produits, adresses des fournisseurs, etc.). Plus de 200 pages format A4, photos, dessins, etc. Doc et bon de commande contre deux timbres à 2,20F à A.M.R., 19, rue du 11 novembre 1918, 33150 Genon.

Achète ou échange B.O. de **Robocop** contre celle de **Prince of Darkness** ou **Dune**. Recherche celle de **l'Inspecteur Harry** ainsi que toutes les .B.O. de John Williams. Recherche aussi *Mad* 22 et des jaquettes de vidéo. Olivier Marchal, 9, rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vends 1er numéro de *Viscères* comprenant des histoires d'amateurs. 15F. Si vous désirez publier des histoires ou passer commande, écrire à Stéphane Villain, 9, rue Beauferrier, 24100 Bergerac.

Achète les jaquettes: **Inferno**, **Fog** et **Dar l'Invincible**. Guillaume Larose, 12, rue Jules Siegfried, appt. 113, 79000 Niort. *(Voilà une annonce comme on les aime: courte - mais bonne - Ndlr).*

Recherche photos sur la maison de Elm Street. Fabrice Lang, 1, allée de Proches Côtes, 55100 Verdun.

Si vous désirez des dessins d'horreur ou des portraits, écrivez-moi avec un timbre pour la réponse. Mike Balant, rés. Frédérique Sévène, Bât B, appt 17, 2, chemin Bonptemps, 33400 Talence.

Cherche documents sur le film **Beetlejuice**. Cédric Alaphilippe, 1, rue du Prieuré, 78121, Crespières.

Achète tous les numéros du fanzine *Monster's Make-up*. Achète ou échange contre *Strange*, des affiches ou photos de films gore. Cyril Troussier, 22, rue Pasteur, 38180 Seyssins.

Recherche en VHS la cassette de **Star Trek IV**, en V.O. sous-titrée. Erwan Chaffiot, 6, allée Rembrandt, 37540, St-Cyr-sur-Loire

Vends affiches, photos, jaquettes, etc. Prix raisonnables. Liste à Fabrice Hernandez, 98, quai Louis Blanc, O3100 Montluçon.

JH, 20 ans, souhaite créer un club de fans en vue de faire un film. Pascal Mayeur, 33, rue Montesquieu, 59282 Douchy-les-Mines.

Vends VHS de **Robocop** (450F). P. Daurat 2o rue H. Leduc, 94190 Villeneuve-St Georges.

L'ouvrage de 300 pages, "35 ans de frissons", sur tous les romans de coll. Angoisse, gore, épouvante, etc. vient de paraître. Détail des thèmes et bibliographie incluse + reproductions de couv. 130F franco auprès de Pierre Caillens, 121, av. G. Pompidou, 33500 Libourne.

Je recherche les *Mad Movies* 39, 47, 55 et *Impact* 9. Je les voudrais (si possible) en bon état et je les voudrais (si possible) pas trop cher, ou gratuits. Nikola Golem, 10, rue Chopin, 92120 Montrouge. *(Tiens, ça me fait penser que je recherche moi-même une BMW pas trop chère, du genre gratos, quoi. Merci de m'écrire à la revue. En fait, si vous aviez même 200F pour l'essence, n'hésitez pas. Ndlr).*

Cherche tous documents sur les films **E.T.**, **Le Secret de la Pyramide**, **Poltergeist**. Noël Clarisse, 2, avenue de la Réunion, 95120 Ermont.

Vends photos de Marilyn Monroë, du groupe Kiss, de Freddy, d'Harrison Ford et autres héros du fantastique. Bruno Brisy, 1, **avenue de la Commune, 59770 Marly.**

Epuisé, le roman "Entretien avec un Vampire", d'Anne Rice (J.C. Lattès) l'est certainement, épuisé je suis de ne pas le dénicher. Sauvez-moi des ténèbres. Christophe Crison, 62, avenue du Centenaire, 94210 La Varenne St Hilaire.

Recherche assistant (e) maquillage (15, 18 ans) sachant travailler les cosmétiques pour film 35mm fantastique. Tél. 60 63 61 63, demander Stéphane.

Recherche avec vachement beaucoup de désespoir tout sur **Angel Heart** et plus particulièrement le bouquin de William Hjortsberg, "Le Sabbat dans Central Park", paru en 79. Cherche aussi fans de ce film et des groupes Kiss, Iron Maiden, Def, etc. Eric Gobet, 36, Ch. Gottret, 1255 Veyrier, Suisse.

Vous avez le numéro 22 de *Mad Movies*? Je l'achète 60F. Achète aussi les numéros antérieurs. Vends *Vendredi 13*, les 1 et 2: 40F. Emmanuel au: 84 82 77 48. *(Dis-donc est-ce à dire que la valeur* Mad *s'avérerait plus fiable que la* Vendredi 13? *Si j'étais vous, j'achèterais très vite les vieux stocks-nous contacter... Ndlr).*

Recherche tous documents, bandes originales ou accessoires (griffes, masques) des **Vendredi 13**, Freddy Krueger + livres sur les effets spéciaux, maquillages, etc. Ecrire à Laurent Le Guennec, 6, rue de Pontivy, 56300 Malguenac.

Vends une centaine d'affiches majorité SF/Fantastique (30F les grandes, 15F les petites) ou les échange contre autres affiches fantastiques. Transaction sur Paris uniquement. Liste contre enveloppe timbrée. Fabrice Dens, 8, place du Caquet, bât B, appt 61, 93200 St-Denis.

Vends 2000 jaquettes fantastiques + les grandes affiches de **La revanche de Freddy** et **La Mort aux Trousses** (50F pièce). + affichettes et photos sur Harrison Ford, Freddy, **Star Wars**, **Le Grand Bleu**, etc. Téléphone: 6156 82 55. A partir de 8 heures du soir. Demander Thomas.

Vends lot important de BD LUG et Aredit. Liste et prix contre timbre à 2,20F. Pedro La Rocha, 10, rue P. Garbet, Bt D4, 60000 Beauvais.

Recherche B.O. des films **Onde de Choc**, **Firestarter**, **Heartbreakers**, **Legend** (pressage U.S.A.) dont les musiques sont signées Tangerine Dream. Thierry Chausson, 7, rue de La Rochefoucauld, 31200 Toulouse.

Vends K7 VHS neuves **Opération Dragon** et **Possession**, 135F chaque + le numéro 3 de *Vendredi 13*, 20F. Nathalie Armanet, 6, quai de l'Adour, 65000 Tarbes.

Vds/échange + de 2500 livres science-fiction et fantastique, toutes collections + Bob Morane + Strange, Titans, etc. Liste contre deux timbres. Recherche tous livres anciens (avant 1940) d'anticipation, fantastique, etc. Eric Maillet, 33, rue de la Roseraie, 92360 Meudon-la-Forêt.

J.H. cherche fantasticophiles dans la région de Bressuire (Deux-Sèvres) ou de Poitiers (Vienne). Ecrire à Sébastien Mercier, 1, rue des Voûtes, 79140 Cerizay.

Cherche emploi d'apprenti dans le cinéma. Joindre David Bodin, 6, rue Georges Bizet, 72100 Le Mans.

Cherche à créer petit club de fans du fantastique (garçons et filles) pour sorties cinéma (films en V.O.) le samedi après-midi. Ecrire à Jacqueline Caron, B.P. 150, 75966 Paris cédex 2O.

Recherche K7 VHS de **Meurtres en 3 Dimensions**. Possibilités d'échange avec jaquettes ou BD. Laurent Dhainaut, 15, rue des Genets, 59161 Escaudoeuvres.

Je suis une caméra Canon S14 XL sonore Auto-focus avec tous mes accessoires, je suis en excellent état car je suis bichonnée depuis trois ans seulement que j'habite chez Jean-Didier Carré. J'ai tourné **Les Aventures** de John Smith et **Mad** et je cherche un nouveau talent pour lequel j'excercerai volontiers les miens... On me vend 2450F, mais j'en vaux 3850. Appelez-moi vite au 64 06 08 51!

Vends cassette VHS **Phenomena**, **Les Dents de la Mer II**, **Frayeurs**, **Christine**, **Les Griffes de la Nuit**. 1800,00 F pièce port compris (*On espère pour vous qu'il s'agit d'un plantage dans les nouveaux francs, les gars. En tous cas c'était marqué comme ça, nous on respecte l'oeuvre originale. Ndlr).* Tél: 47 64 21 06 (*à qui?*).

Vends K7 VHS neuve de **Evil Dead** pour la modique somme de 90F (port compris). Olivier Voirin, 89, rue de la Planchette, 95350 St-Brice.

Vends (poss. échang.) B.O. films SF et fantastique pour cause de rachat en C.D. (*c'est bien d'U. les I. ça fait gagn. de la p., c'est pas C.).* Caberis Grigori, rue de la Paix 17, 6220 Fleurus, Belgique.

Achète personnages et vaisseaux de **La Guerre des Etoiles**. Faire offre à M. Mercier, 10, avenue L. Sampaix. 19000 Tulle.

Vends photos d'exploitation et affiches tous formats pour de nombreux titres tous genres (plus de 1200), récents et anciens. Envoi liste contre un timbre à 3,70F. Christophe Richard, 32, rue de la Varenne, 71380 Saint-Marcel.

J'aimerais correspondre avec J.F. âgée entre 15 et 20 ans (*tiens, moi aussi, ça alors!*) pour faire obstacle à ma solitude (*mais non, ça n'existe pas...*). Fabrice Santiago, 22, rue Bois du Canada, 76400 Fécamp.

Recherche désespérément (*oui, c'est ça*) deux films: **Le Cauchemar de Dracula** et **Dracula Prince des Ténèbres**. Tél.: 40 92 07 28.

Je vends des K7 de films fantastiques récents. Téléphonez au 48 43 04 76, entre 17h et 19h et demandez David.

Pour vos affiches super 8, logos, illustrations de fanzines, etc... Adressez-vous à Frédéric Lespine, 4, rue du Cagire, 31600 Muret.

Cherche rôle dans film amateur, ou pas. Laurence Villaird (17 ans), 17, rue Alphonse Daudet, 60100 Creil.

Cinéaste amateur cherche personnes motivées habitant région Orléans pour participer à un Super 8 pour le prochain Festival de *Mad*. Recherche aussi documents sur Schwarzie, Stallone, etc. Aïtiunn, 49, rue de l'Orme au Coin, 45770 Saran.

Achète toutes cartes postales d'affiches de films. Vends ou échange *Strange*, *Nova*, etc. Liste contre un timbre. Aldo Dunyach, Rte de Toulouges, 66270 Le Soler.

Québécois recherche Mad 22. Votre prix sera la mien. Répondez vite. Denis Lavoie, 1342 des Mélèzes, St-Rédempteur, Québec, Canada.

Achète ou échange (contre doc Freddy, Argento, etc.) K7 VHS des deux **Evil Dead**, des trois Freddy, des six **Vendredi 13** (*et Les Dix Commandements, non? Ou Les Dix Chat* rley, peut-être? Nd*lR*). Ecrire à Stéphan Richaud, 53, Bd Simon Bolivar, 13015 Marseille).

Vends K7 vidéo, affiches, revues, super 8. Recherche cartes postales et affiches. Liste à François Giret, 2, rue de l'Humelet, Terves, 79300 Bressuire.

Vends *Strange*, *Titans*, *Nova*, etc. Liste sur demande. Luc Vicenti, 124 rue Charles Maréchal, 78300 Poissy.

Recherche tout sur Freddy et Jason (K7 et matériel). Tél.: 21 62 91 83. Pour Michael.

Recherche tout sur C. Lee et P. Cushing, ainsi que la VHS du **Vampire a Soif** (*Tiens, c'est encore comme moi, décidément! Ndlr.*). Michel Fenger, 1, rue Charles Lindberg, 37000 Tours.

Recherche correspondant (es) de 16-17 ans pour parler d'horreur et de fantastique. Sadiques et débiles s'abstenir (*arrête, s'il y avait des sadiques qui lisent le canard on l'aurait remarqué... Ndlr.*). Olivier Mangeot, 35, allée des chênes, Lot-la-Colombie, 83130 La Garde.

Pour la modique somme de 10F par B.O.F., j'enregistre vos titres préférés parmi 110 B.O.F. Liste contre un timbre. Benoît Elie, 3, avenue de la République. 17420 St-Palais-sur-mer.

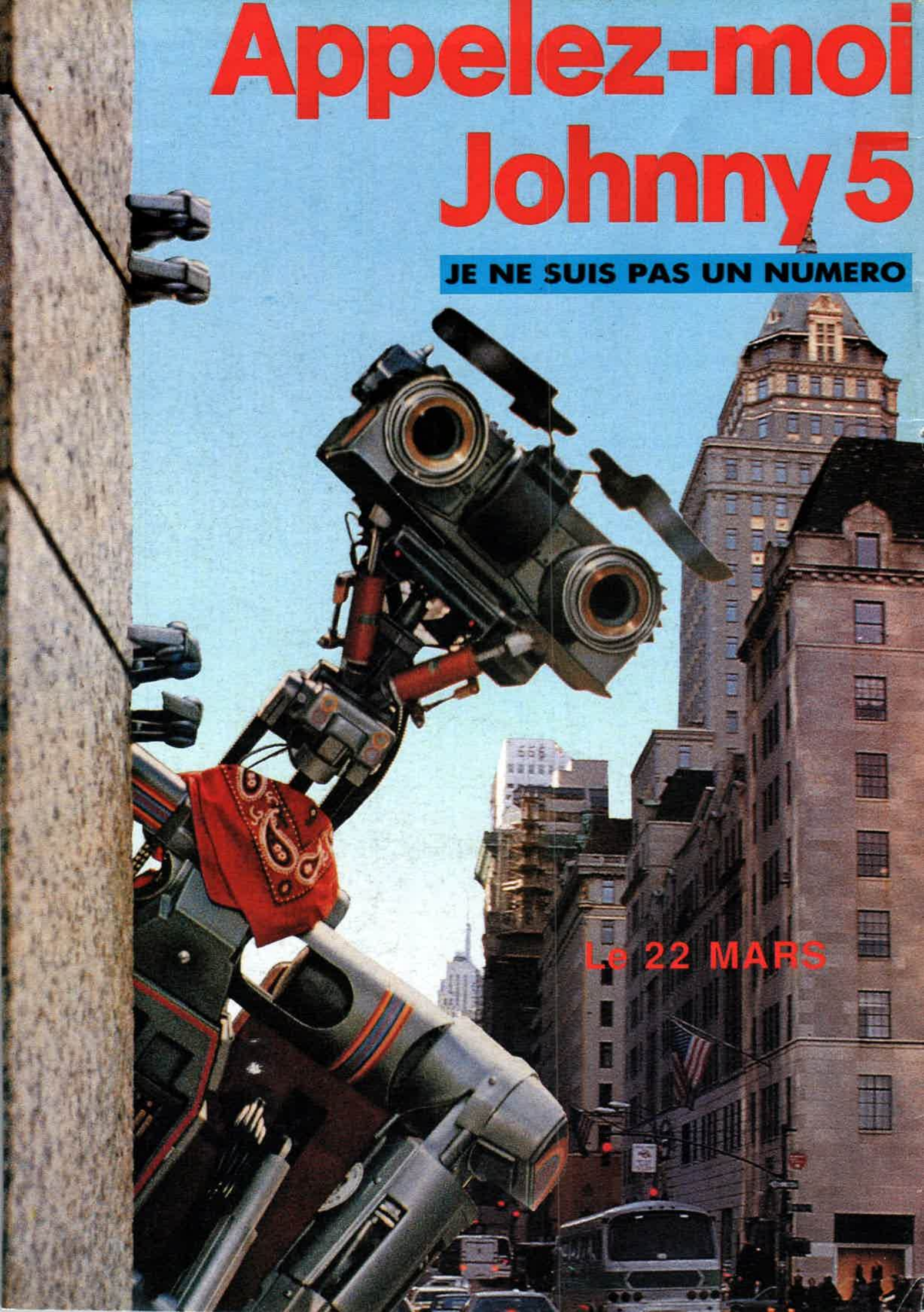
Vends K7 de **Caligula** (200F) et **d'Hercule**, avec Arnold (100F). Romuald Von-Euw, 10, rue Dumas, 93800 Epinay-sur-Seine.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE
N°32: Munchausen (aff. anglaise)

THE ADVENTURES OF
BARON
MUNCHAUSEN

Appelez-moi Johnny 5

JE NE SUIS PAS UN NUMERO



Le 22 MARS